



PQ
1901
L4
1922

71

I

LETTRES DE RACINE

A SON FILS

ET LETTRES DE

J.-B. RACINE

A

LOUIS RACINE

LA COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS
EST PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE M. GONZAGUE TRUC

La collection des « CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS » est imprimée sur papier Bibliophile Inaltérable (pur chiffon) de Renage et d'Annonay, au format in-16 Grand-Aigle (13,5 × 19,5).

Le tirage est limité à deux mille cinq cents exemplaires numérotés de 1 à 2500.

Le présent exemplaire porte le N°

1,314

Le texte reproduit dans ce volume est celui de la « Collection des Grands Écrivains de la France », Hachette.



JEAN-BAPTISTE RACINE

(1639-1699)

Gravé par Achille OUVRE

D'après le portrait de J.-B. SANTERRE.

COLLECTION
DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

RACINE

LETTRES
A SON FILS

SUIVIES DE LETTRES
DE JEAN-BAPTISTE RACINE
A LOUIS RACINE

INTRODUCTION ET NOTES
DE
GONZAGUE TRUC

Avec un portrait gravé sur bois par Achille OUVRE



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43

PARIS

1922

LETTERS

PQ
1901
L4
1922



1017658

INTRODUCTION

PAR

GONZAGUE TRUC



INTRODUCTION

JEAN-BAPTISTE RACINE

RACINE eut, de Catherine de Romanet, deux fils : Jean-Baptiste et Louis et cinq filles : Marie-Catherine, Anne, Élisabeth, Françoise et Madeleine. Les deux garçons, chronologiquement, ouvrent et ferment la marche dans cette famille, ordinaire, en quantité, pour l'époque et qui serait nombreuse pour nous.

Il est regrettable que nous ne sachions à peu près rien de l'aîné de ces enfants. Il devint pour ceux qui ne l'approchèrent point, et il ne se laissa guère approcher, un homme assez étrange, un solitaire rude et presque incivil. Les témoignages mêmes, cependant, qui nous le présentent ainsi et les cinq ou six lettres qui nous en sont parvenues révèlent un esprit d'une vigueur singulière et affirment une personnalité dont il serait fructueux de percer le mystère. Mais le moyen d'y arriver ?

Voici ce que nous connaissons, quant au matériel et de l'extérieur, sur l'existence de Jean-Baptiste Racine. Il naquit à Paris le 11 novembre 1678. Il fut confié à de bons précepteurs tout en restant sous la direction de son père qui s'occupa toujours de fort près de ses études et de ses lectures. Il entra à quatorze ans en rhétorique au collège. Racine avait obtenu pour lui la survivance de sa charge de gentilhomme ordinaire du roi. En outre, le jeune homme travaillait aux « affaires étrangères » avec le marquis de Torcy. Il fut envoyé bientôt en Hollande, à la Haye, auprès de l'ambassadeur de France, M. de Bonrepaux, quitta dès qu'il le put « l'administration » et se défit de toute attache avec le monde et la cour, ne se maria point, vieillit parmi ses livres et mourut le 31 janvier 1747. Le bon Louis Racine, tout étonné qu'on puisse passer sa vie sans autrement vivre et surtout sans écrire, parle ainsi de cette attitude qu'il ne comprend pas :

« Tous les avis que mon père dans ses lettres donna à mon frère aîné pour se faire à la cour des amis et des protecteurs furent inutiles à un homme que dominait l'amour de la solitude, et qui, sitôt qu'il fut devenu son maître, a fui le monde, quoi qu'il y fût fort aimable quand il était obligé d'y

paraître. M. de Torcy, continuant ses bontés pour lui, après la mort de mon père, l'envoya à Rome avec l'ambassadeur de France. Il y resta peu, et ayant obtenu la permission de vendre sa charge de gentilhomme ordinaire, il s'enferma dans son cabinet avec ses livres, et y a vécu jusqu'à soixante-neuf ans, sans presque aucune liaison, qu'avec un ami très capable à la vérité de le dédommager du reste des hommes. On a bien pu dire de lui : *Bene qui latuit, bene vixit*. Sans aucune ambition, et même sans celle de devenir savant, son seul plaisir fut de parcourir toutes les sciences, s'attachant particulièrement aux belles lettres, et s'étant toujours contenté de lire, sans avoir jamais rien écrit ni en vers ni en prose, quoiqu'il fût trop capable d'écrire et par ses connaissances et par son style. » (a)

M. Mesnard ajoute qu'en effet il avait « des connaissances variées et une instruction solide ». Nous le croyons aisément d'après les pièces qui nous restent. Il continua d'annoter les livres de son père, soit en latin, soit en grec. Il pratiqua sans doute l'hébreu. Il écrivit des dissertations historiques, il rédigea peut-être quelques écrits relatifs au jansénisme, il réunit des mémoires relatifs à la vie de son père dont une part a dû être utilisée par Louis. M. Mesnard relève ces lignes dans un catalogue de

(a) LOUIS RACINE. *Œuvres*, éd. Le Normant. Paris 1808, t. I, p. : 475 et MESSNARD, *Œuvres de Jean Racine* (Collection des Grands Écrivains de la France), t. I, p. 165.

bibliothèque privée : « Les notes de J.-B. Racine qui décèlent une vaste érudition et un goût éclairé doivent faire regretter que l'auteur n'ait rien publié, mais on a su par M^{lle} des Radrets (*son arrière-petite-fille*), dans la succession de laquelle se sont trouvés ces livres, que, peu jaloux de la gloire littéraire, son oncle était dans l'usage de brûler le samedi ce qu'il avait composé dans la semaine ^(*) ».

Il nous faut donc renoncer, pour le moment, à pénétrer plus avant dans l'histoire d'un personnage curieux. Toutefois nous pouvons l'aborder sur plus d'un point par des voies indirectes et nous trouvons dans les lettres de son père et dans les siennes des indications et des suggestions précieuses sur son histoire intime. Si l'homme social nous échappe, l'âme se livre, du moins en partie. Et n'est-ce pas l'essentiel ?

L'austère vieillard que craignait un frère d'une dizaine d'années plus jeune ne fut point un enfant dépourvu de grâce et de vie. Certes il répondit aux soins qu'en prirent des parents éclairés, tendres, attentifs, et ne leur donna que des satisfactions. Mais, bon écolier, plus tard excellent fonctionnaire, il laisse passer plus d'un trait d'une étrange vivacité. Il est

(*) MESNARD, *id, ib.*, p. 165 à 167 et p. 165 n. 3.

sérieux de bonne heure et, à treize ans, on doit le gourmander sur une certaine raideur. « Mandez-moi », lui écrit son père, « mandez-moi des nouvelles de vos promenades, et de celles de la santé de vos sœurs. Il est bon de diversifier un peu, et de ne vous pas jeter toujours sur l'Irlande ou sur l'Allemagne^(a) ». Il s'applique à son travail, cherche à plaire et aime la société d'un Boileau. Mais l'imprudence de son âge ne lui manque pas. Il parle légèrement de Cicéron, il est « curieux de nouvelles », il se dissipe et on doit lui recommander, avec une énergie pressante, de revenir à ces livres « de piété et de morale pour lesquels il semble qu'il n'ait plus aucun goût^(b) ».

Et voilà surtout ce qui inquiète Racine, retrouvant en son fils des traits trop connus et des velléités auxquelles il se reproche amèrement d'avoir cédé. Jean-Baptiste a le goût des livres, surtout des livres français, il manie l'épigramme, et il faut lui interdire d'aller au théâtre où il ne saurait se montrer sans rappeler avec indiscretion les erreurs et la pénitence paternelles.

Au reste, un jeune homme, un bon jeune homme. Ses seules sottises sont un léger retard

(a) 24 sept. 1691.

(b) 3 oct. 1694.

en se rendant à son poste, — ce qui lui vaut une réprimande où reparait le Racine irascible des anciens jours, — quelque négligence à tenir exactement ses comptes et à ménager ses visites. Ce que nous pouvons entrevoir du fond est peu, bien qu'assez significatif. Jean-Baptiste est prompt à s'engouer et aussi à se dégoûter. Il paraît sentir vivement et c'est lui qui a eu la vocation enfantine d'être chartreux. « Au nom de Dieu », doit lui dire un père qui s'y connaît, « faites un peu plus de réflexion sur votre conduite, et défiez-vous sur toutes choses d'une certaine fantaisie qui vous porte toujours à satisfaire votre propre volonté au hasard de tout ce qui peut vous en arriver ^(a). »

Cette éducation, comme celle du duc de Bourgogne, ne fut-elle pas trop bien réussie ? Certes, Racine ne « maîtrisa » pas sa famille, au sens où l'entendait son injurieux descendant Masson-Forestier ^(b), et il n'eut point à faire régner la terreur autour de lui. Mais, mari et père affectueux et familier, avec cette mesure et cette grâce dans la forme qui entrèrent dans son génie, il composa son rôle avec les soins un peu austères du chrétien, et il ne se départit qu'au dernier moment, au dire de ceux qui

^(a) 26 janv. 1698.

^(b) *Autour d'un Racine ignoré*. 2^e partie, ch. VIII.

l'ont vu mourir, de cette irritabilité, mettons de cette vivacité, qui, en des jours plus ardents, avait aiguisé ses meilleures épigrammes. Il dut diriger les siens avec une impérieuse douceur et les entourer d'une tendresse assez vigilante et méticuleuse pour ne leur guère permettre de lui échapper.

Il gouverna Jean-Baptiste dès l'enfance. Il surveilla le travail de son précepteur, corrigea ses versions, dirigea ses lectures. Il eut avec lui, longuement et aussi longtemps que possible, un commerce de conversations et de lettres où, sans pédantisme, sans morgue, et dans tout le charme d'un pareil esprit, domina le ton de l'âge mûr. Il fut prompt à reprendre et à reconforter. Le jeune homme ne dut pas s'attarder longtemps aux vers français, ni recommencer, après un premier essai où il n'était même pas fautif, de flâner en voyage (a). Il se garda des excès de parole et de la présomption propres à son âge ; il se défia d'une promptitude à juger ou à s'engouer capable de provoquer l'ironie paternelle ; il se tint à sa place où on le remettait, fort gentiment d'ailleurs, dès qu'il faisait mine de s'en écarter ; il apprit à ménager son temps et son argent, à dispenser son zèle, ses

(a) 26 janvier 1698.

amabilités, ses hommages. Mené comme par la main, tout disposé pour son bien-être et ses intérêts par la providence familiale, sa fortune longuement préparée, il n'eut qu'à se laisser vivre pour profiter de tous ces soins.

Comment y manqua-t-il et pourquoi n'en tira-t-il davantage ? C'est ici que commence le mystère. Il pouvait compter sur une carrière brillante. Il avait la protection de gens qui eussent pu l'avancer. Le marquis de Torcy ne demandait qu'à continuer de s'en servir. « Les ducs de Beauvilliers et de Noailles... », dit l'abbé de la Roque^(a), « ainsi que beaucoup d'autres personnages de marque, lui portaient un affectueux intérêt. » Il n'utilisa pas ces bonnes volontés, il se débarrassa de toute attache officielle avec une hâte qui marque une sorte de dégoût. Son métier, où il semblait pourtant devoir réussir, ne lui plaisait-il point ? Faut-il voir dans sa brusque décision l'impatience d'un joug qu'il aurait vertueusement subi ? Son destin comporta-t-il quelque'un de ces drames intimes qui, — sans qu'il en paraisse rien au dehors, — bouleversent l'économie d'une existence ? Nous ne savons. Peut-être, à défaut de document, avancerons-nous un peu dans cette

(a) *Lettres inédites*: p. 118.

obscurité par ce qui a pu nous parvenir du caractère de l'homme.

Il fut certainement irascible, violent et ne manqua pas d'esprit. Mécontent des libraires, il les traite de « misérables » et il parle d'un des meilleurs amis de son père, Valincour, en termes excessifs. D'Olivet éprouve de même qu'il ne fait pas bon être de ses adversaires. Et pourquoi faut-il que ce soit en écrivant à son frère qu'il nous donne la mesure de son humeur ? Je ne puis que répéter ici ce que j'ai dit dans une étude plus ample sur la famille de Jean Racine, et sur les lettres de Jean-Baptiste à ce frère Louis ^(a).

Son principal objet, dans ce lambeau de correspondance, est de détourner Louis des périlleuses voies de la littérature. Sans illusion sur sa critique, il la poursuit comme s'il ne doutait pas de l'effet. Et l'auteur, et l'œuvre, dans l'espèce la *Religion*, passent un mauvais moment.

Le poème, on le sait, reprenant la thèse cartésienne, entend légitimer la doctrine par la raison, découvrir la conformité de la loi chrétienne et de la loi naturelle, retrouver dans le profane les traces ou l'aveu implicite

(a) Le *Cas Racine*, p. 192 et suiv.

du sacré. Un tel dessein ne peut se concevoir que dans une décadence accusée de la pensée religieuse, et l'idée, qui en paraît si naturelle au fondateur et à ses disciples, a de quoi faire bondir un vrai chrétien. Et Jean-Baptiste bondit. Non qu'il doute de la conformité, mais il voit mieux. « L'Évangile, dit-il, se trouve partout conforme à la loi naturelle, et, comment ne le serait-il pas, car ce sont deux ouvrages du même législateur, mais il va bien autrement loin et c'est ce qui en fait la rigueur apparente... Un homme qui a vu et entendu Jésus-Christ sur le Thabor n'a plus besoin d'autres docteurs... » On le sent, c'est un chrétien, un chrétien pour qui le christianisme se confond encore avec Jésus et la Croix.

Je n'ose insister ici sur le sens exact et solide que Jean-Baptiste Racine donne à sa religion. Il la restitue dans son essence, rejoint la tradition catholique et, surtout, tranche avec éclat sur les chrétiens du jour tout occupés à concilier leur vérité et l'apparence comme si leur maître n'avait pas dit que sa sagesse, aux yeux du monde, n'était que folie. Non, les deux frères ne pouvaient guère s'entendre, ni l'aîné avec sa génération et les nouvelles générations. Mais ce n'est pas ce qui désarme celui-ci.

Il sait que les vieilles disciplines finissent, que son temps, pris dans le tourbillon des philosophies faciles, glisse de plus en plus au superficiel et au léger, sans morale et sans goût. Et il sait aussi que nulle opposition ne prévaudra, que le seul destin des attardés comme lui est la retraite, et leur seule arme le sarcasme. Il use de l'une et de l'autre. Il me faut citer ici avec quelque longueur : on n'y perdra rien.

... à l'égard du suicide (mot que vous avez vraisemblablement employé pour rire, car personne ne l'entend et deux gens d'esprit me dirent que ce ne pouvait être qu'un charcutier)^(a), ce ne sera jamais un péché fort à la mode parmi les gens de bon sens, et je ne crois pas que vous vouliez en cette occasion être le missionnaire des Anglais : laissons-les se jeter tant qu'ils voudront dans la Tamise, plutôt à Dieu que leurs sots écrits y fussent avec eux... Vous voulez vous défendre par l'exemple de Grotius, du P. Thomassin et de M. Huet. Le premier est certainement un fort grand personnage, mais trop amoureux d'érudition profane dont tous ses ouvrages et surtout ses commentaires sur l'Écriture sont hérissés, ce qu'on lui a reproché. L'autre est un misérable écrivain à peine connu dans les séminaires, et le troisième, un futile et dangereux auteur d'un abominable livre ^(b), rempli

^(a) Jeu de mots sur *sus-et cædere* (note de M.).

^(b) *Les questions d'Aulnay* (*id.*).

d'impiétés que M. Arnauld fut tout prêt à dénoncer à l'Église et dont votre père lui-même s'est donné la peine de faire un extrait, que j'ai, pour y mettre au jour tous ses blasphèmes. Il y compare par exemple le mystère de l'Incarnation aux œufs de Léda et ne trouve pas l'un plus difficile à croire que l'autre ^(a).

Il finit, en conseillant à son frère de ne point se presser de paraître et de passer encore une « bonne année » à un travail dont il n'ose dire qu'il le verrait tout aussi volontiers dans un carton. C'était toucher au vif l'homme de lettres. Louis, n'osant se fâcher, en appela. La réponse ne fit que l'achever.

Jean-Baptiste, cette fois, commence par lui insinuer que, dans l'impossibilité d'ajouter quelque lustre au nom paternel, il devrait bien se contenter de restreindre son talent à ses amis. Puis, revenant au fond, il lui rappelle que la facilité de sa plume ne doit pas lui faire illusion et conclut par ces mots d'une cruelle douceur :

... Il n'y a rien que vous ne veniez à bout de dire et toujours noblement, il semble même que la sécheresse et l'aridité du sujet échauffent votre veine et vous tiennent lieu, pour ainsi dire, d'Apollon. Mais cela n'empêche pas que je ne voie en bien

(a) Lettre ci-dessous, p. 178.

des endroits le faible de votre ouvrage. Vous ne faites pas peut-être réflexion que vous avez donné dans un écueil qu'il faut éviter le plus qu'on peut : c'est de parler de soi, à cause de la petite vanité quasi inséparable de l'humanité. Vous me direz que la forme et construction de votre ouvrage ne vous a pas permis de faire autrement, mais vous n'y parlez que de vous, vous n'entretenez votre lecteur que de vous, et vous ne paraissez, en aucun mot, occupé que de vous, de vos vers, et de ce que les siècles à venir en diront, et vous finissez, par leur souhaiter quasi la vie éternelle ^(a).

A défaut de faits, voilà des vues précieuses sur un caractère original. Jean-Baptiste Racine semble estimer surtout qu'après son père il n'y a pas lieu de prendre la plume et on ne s'étonne pas, dès lors, qu'il tombe avec cette verve sur son frère qui présente un des plus déplorable cas de fécondité littéraire. Plus d'une fois il a dû être tenté lui-même d'obéir à une vocation précoce et de faire de ces « vers français » dont on le détournait comme d'un péché dès sa jeunesse. Il n'a pas suivi non plus ce penchant à la polémique ou à la dispute qu'on lui avait aussi reproché. Mais il n'a pas laissé de prendre sa revanche dans le secret du cabinet. Il a cultivé les belles-lettres

(a) V. ci-dessous, p. 187.

et, désireux de donner sa mesure ne fût-ce que pour lui, il s'est rejeté sur l'érudition et l'histoire. Il a continué d'annoter les livres de son père, il est devenu hébraisant et l'on vient de voir à quelle critique impitoyable il a pu soumettre ses contemporains. Il était, de plus, acerbe et sa parole et ses gestes trahissent un tempérament passionné. Nous savons qu'il voulait écrire, qu'il a peut-être écrit sur son père, dans une intention apologétique. Il s'est passionné pour la querelle encore violente qu'avait émue Port-Royal. Quels documents a-t-il rassemblés, quelle attaque ou quelle défense a-t-il préparée, quelle passion religieuse ou politique a-t-il couvée dans le silence ? Encore une fois, nous ne savons. Mais il est plus vraisemblable d'imaginer, pour expliquer son cas, quelque chose de ce genre que de supposer, avec Masson-Forestier, qu'il s'est arrêté, découragé autant qu'épouvanté, en découvrant dans des papiers de famille que son père était un monstre et peut-être un assassin ! (a).

Trop bien dressé ou discipliné par une éducation hors ligne, dégoûté du monde après avoir pratiqué la diplomatie, ce qui explique

(a) MASSON-FORESTIER, *loc. cit.*

encore son attitude, il abdiqua devant la vie. Il garda cependant de l'esprit de la fougue, de la pénétration. La jeunesse passée, revinrent les défauts et les qualités de la jeunesse. Il ne se contraignit plus dans ses lectures, il céda, du moins dans le privé, à son humeur caustique, il aima, comme tous les solitaires, et il détesta profondément. L'étude acheva de l'isoler. Joignez tous ces traits, ajoutez un peu d'amertume, de la lassitude, le poids de chagrins ou de déceptions inconnus et vous avez le misanthrope dans cet homme d'ailleurs plein de cœur puisqu'il eut un ami.

Singulière figure, presque tout entière voilée, ce qui achève d'irriter notre intérêt. « Je l'ai connu à Paris », écrit Jean-Baptiste-Rousseau, « c'est un garçon sage et qui a du mérite, mais en tout autre genre qu'en celui de la poésie (a). » Qu'en sait-il ? et le fils de Racine lui a-t-il lu ou montré quelque chose au lieu de se dissimuler davantage devant un auteur, ce que nous supposons plus volontiers. « On saurait peut-être mieux à quoi s'en tenir sur la manière d'écrire de Jean-Baptiste Racine, dit Mesnard, si les papiers qu'il a laissés avaient pu être publiés, mais il paraît que sa

(a) MESNARD, I, 166.

famille, qui les possède, est liée par les volontés qu'il avait exprimées, les écrits, croyons-nous, se rapportent principalement aux affaires du jansénisme dont il s'occupait beaucoup ^(a). »

Ainsi donc il existe peut-être, en quelques archives familiales, des documents sur Jean-Baptiste-Racine ! Puissent ces pages, si elles tombent entre les mains de leur détenteur, le persuader qu'il est temps, dans la mesure où le comportent des volontés suprêmes qui ne sauraient engager avec la même rigueur l'éternité, de laisser apercevoir enfin, à un public respectueux, ce que fut le fils d'un grand mort.



Nous publions, d'après l'Édition des Grands Écrivains, les lettres de Racine à son fils qui nous sont parvenues. Elles vont de septembre 1691 à février 1699 et elles se rapportent surtout à la période durant laquelle Jean-Baptiste demeura, à la Haye, auprès de l'ambassadeur Bonrepaux. On verra ce qu'elles sont et l'on saisira sur le vif les directions de

^(a) MESNARD, *id.*, *ib.*

Racine, père de famille. Il conduisit les siens avec une incroyable souplesse. Jamais, ici, non plus qu'ailleurs, il n'ennuie, ne prêche ou ne gronde : à peine, quand l'erreur lui semble trop grave, un trait cinglant. Pour le reste, des paroles aimables, aimantes, polies et familières, un tour de conversation écrite qui doit raviver dans la mémoire de l'absent le souvenir des conversations parlées. Le sujet, c'est la vie courante, des conseils, des exhortations aux vertus chrétiennes, le rappel pressant du salut ; rien de didactique, enfin, mais, à travers les propos usuels, une fine et lente infiltration de morale qui, peu à peu, draine tout vers Dieu, et, au moment voulu, les paroles qu'il faut, blâme ou encouragement.

Nous donnons également d'après l'édition Mesnard les quelques lettres de Jean-Baptiste Racine, en les rétablissant, autant qu'il se peut, dans l'ordre chronologique. Nous renvoyons, pour la bibliographie, au tome VII de Mesnard en nous bornant à rappeler les travaux connus de tous de G. Larroumet, de Jules Lemaitre, de M. Michaut et en signalant, à propos surtout de la famille de Racine, notre petit volume : *le Cas Racine*, récemment paru chez l'éditeur Garnier.



LETTRES DE RACINE A SON FILS

A Fontainebleau, 24 septembre 1691.

MON cher fils, vous me faites plaisir de me mander des nouvelles : mais prenez garde de ne pas les prendre dans la gazette de Hollande ; car, outre que nous les avons comme vous, vous y pourriez apprendre certains termes qui ne valent rien, comme celui de *recruter*, dont vous vous servez ; au lieu de quoi il faut dire *faire des recrues*. Mandez-moi des nouvelles de vos promenades, et de celles de la santé de vos sœurs. Il est bon de diversifier un peu, et de ne vous pas jeter toujours sur l'Irlande et sur l'Allemagne.

Dites à M. Willart⁽¹⁾ que j'ai reçu son paquet, et que j'ai lu avec beaucoup de plaisir l'écrit qu'il m'envoie. Faites-lui-en bien des remerciements pour moi. S'il vous demande des nouvelles de ce pays-ci, vous lui direz que le combat de M. de Luxembourg⁽²⁾ a été bien plus considérable qu'on ne le croyait d'abord. Les ennemis ont laissé mille trois cents morts sur la place,

et plus de cinq cents prisonniers, parmi lesquels on compte près de cent officiers. On leur a pris aussi trente-six étendards, et ils avouent eux-mêmes qu'ils ont encore plus de deux mille blessés dans leur armée. Cette victoire est fort glorieuse, mais nous y avons eu environ huit ou neuf cents tant morts que blessés. La maison du roi a fait des choses incroyables, n'ayant jamais chargé qu'à coups d'épée les ennemis qui étaient toujours plus de trois contre un. On dit que chaque cavalier est revenu avec son épée sanglante jusqu'à la garde.

On dit que le pape a la fièvre. M. le cardinal Le Camus a eu de lui une audience qui a duré plus de trois heures ; on dit même que le pape lui a ordonné de demeurer encore quelques jours à Rome, et lui a demandé un mémoire des principales choses que ce cardinal lui a dites dans son audience.

On a appris ce matin que M. de Boufflers avait battu aussi l'arrière-garde d'un corps d'Allemands, qui était auprès de Dinan ; mais on ne leur a tué que quelque soixante ou quatre-vingts hommes, parce qu'ils ont pris la fuite de bonne heure, et qu'ils n'ont osé engager le combat.

Dites à votre mère que je la prie de m'excuser si je ne lui écris point, parce qu'il est fort tard,

et qu'il faut que j'écrive encore à M. de La Chapelle. Je suis bien fâché de l'état où est son cocher. M. du Tartre, à qui j'en ai parlé, dit que, son mal n'étant pas une dysenterie, les remèdes d'Helvétius (1) n'y feront rien ; mais Helvétius est en réputation, même pour les fièvres, et il va partout comme les autres médecins. Mon genou m'a fait assez de mal ces jours passés, et je crois que le froid en a été cause. Il ne m'a fait aucun mal aujourd'hui, et j'espère que cela ira toujours en diminuant. J'approuve tout ce que votre mère a fait chez madame Rondelle. On ne parle plus de deuil, ni que la reine d'Espagne soit en péril ; ainsi elle peut faire habiller votre sœur comme il lui plaira. Écrivez-moi toujours, mais que cela n'empêche pas votre chère mère de m'écrire, car je serais trop fâché de ne point recevoir de ses lettres. Adieu, mon cher enfant, embrassez-la pour moi, et faites mes baisemains à vos sœurs. Saluez aussi M. Willart de ma part.

Au camp de Namur, le 31 mai 1692.

Vous aurez pu voir, mon cher enfant, par les lettres que j'écris à votre mère, combien je suis

touché de votre maladie, et la peine extrême que je ressens de n'être pas auprès de vous pour vous consoler. Je vois que vous prenez avec beaucoup de patience le mal que Dieu vous envoie, et que vous êtes fort exact à faire tout ce qu'on vous dit : il est extrêmement important pour vous de ne vous point impatienter. J'espère qu'avec la grâce de Dieu, il ne vous en arrivera aucun accident. C'est une maladie dont peu de personnes sont exemptes, et il vaut mieux en être attaqué à votre âge qu'à un âge plus avancé. J'aurai une sensible joie de recevoir de vos lettres ; mais ne m'écrivez que quand vous serez entièrement hors de danger, parce que vous ne pourriez écrire sans mettre vos bras à l'air, et vous refroidir. Quand je ne serai plus en inquiétude de votre mal, je vous écrirai des nouvelles du siège de Namur. Il y a lieu d'espérer que la place se rendra bientôt ; et je m'en réjouis d'autant plus que cela pourra me mettre en état de vous revoir bientôt après. M. de Savoie prend grand intérêt à votre mal, et voudrait bien vous soulager. Je suis fort obligé à M. Chapelier ⁽¹⁾ de tout le soin qu'il prend de vous. Adieu, mon cher fils : offrez bien au bon Dieu tout le mal que vous souffrez, et remettez-vous entièrement à sa sainte volonté. Assurez-vous qu'on ne peut vous aimer plus que je ne vous aime, et que

j'ai une fort grande impatience de vous embrasser.

Suscription : Pour mon cher fils Racine.

Au camp devant Namur, le 10 juin 1692.

Vous pouvez juger, par toutes les inquiétudes que m'a causées votre maladie, combien j'ai de joie de votre guérison. Vous avez beaucoup de grâces à rendre à Dieu, de ce qu'il a permis qu'il ne vous soit arrivé aucun fâcheux accident, et que la fluxion qui vous était tombée sur les yeux n'ait point eu de suite. Je loue extrêmement la reconnaissance que vous témoignez pour tous les soins que votre mère a pris de vous. J'espère que vous ne les oublierez jamais, et que vous vous acquitterez de toutes les obligations que vous lui avez, par beaucoup de soumission à tout ce qu'elle désirera de vous. Votre lettre m'a fait beaucoup de plaisir ; elle est fort sagement écrite, et c'était la meilleure et la plus agréable marque que vous me pussiez donner de votre guérison. Mais ne vous pressez pas encore de retourner à l'étude ; je vous conseille de ne lire que des choses qui vous fassent plaisir sans vous donner trop de peine, jusqu'à ce que

le médecin qui vous a traité vous donne permission de recommencer votre travail. Faites bien des amitiés pour moi à M. Chapelier, et faites en sorte qu'il ne se repente point de toutes les peines qu'il a prises pour vous. J'espère que j'aurai bientôt le plaisir de vous revoir, et que la reddition du château de Namur suivra de près celle de la ville. Adieu, mon cher fils. Faites bien mes compliments à vos sœurs : je ne sais pourtant si on leur permet de vous rendre visite ; je crois que ce ne sera pas de sitôt : réservez donc à leur faire mes compliments quand vous serez en état de les voir.

Suscription : A mon fils Racine.

Fontainebleau, le 4 octobre 1692.

Je suis fort content de votre lettre, et vous me rendez un très bon compte de votre étude et de votre conversation avec M. Despréaux. Il serait bien à souhaiter pour vous que vous pussiez être souvent en si bonne compagnie, et vous en pourriez retirer un grand avantage, pourvu qu'avec un homme tel que M. Despréaux, vous eussiez plus de soin d'écouter que de parler. Je suis assez satisfait de votre version ;

mais je ne puis guère juger si elle est bien fidèle, n'ayant apporté ici que le premier tome des *Lettres à Atticus*, au lieu du second que je pensais avoir apporté : je ne sais même si je ne l'ai point perdu ; car j'étais comme assuré de l'avoir ici parmi mes livres. Pour plus grande sûreté, choisissez dans quelqu'un des six premiers livres la première lettre que vous voudrez traduire ; mais surtout choisissez-en une qui ne soit pas sèche comme celle que vous avez prise, où il n'est presque parlé que d'affaires d'intérêt. Il y en a tant de belles sur l'état où était alors la république, et sur les choses de conséquence qui se passaient à Rome ! Vous ne lirez guère d'ouvrage qui soit plus utile pour vous former l'esprit et le jugement ; mais surtout je vous conseille de ne jamais traiter injurieusement un homme aussi digne d'être respecté de tous les siècles que Cicéron. Il ne vous convient point à votre âge, ni même à personne, de lui donner ce vilain nom de poltron. Souvenez-vous toute votre vie de ce passage de Quintilien, qui était lui-même un grand personnage : *Ille se profecisse sciat cui Cicero valde placebit* (a). Ainsi vous auriez mieux fait de dire simplement de lui, qu'il n'était pas aussi brave ou aussi intrépide

(a) « C'est avoir profité que de savoir s'y plaire. »

que Caton. Je vous dirai même que, si vous aviez bien lu la vie de Cicéron dans Plutarque, vous auriez vu qu'il mourut en fort brave homme, et qu'apparemment il n'aurait pas fait tant de lamentations que vous si M. Carméline lui eût nettoyé les dents. Adieu, mon cher fils. Faites mes baisemains à M. Chapelier, et faites souvenir votre mère qu'il faut entretenir un peu d'eau dans mon cabinet, de peur que les souris ne ravagent mes livres. Quand vous m'écrirez, vous pourrez vous dispenser de toutes ces cérémonies de *votre très humble serviteur*. Je connais même assez votre écriture sans que vous soyez obligé de mettre votre nom.

Suscription : A mon fils Racine, à Paris.

Fontainebleau, le 5 octobre 1692.

La relation que vous m'avez envoyée m'a beaucoup diverti, et je vous sais bon gré d'avoir songé à la copier pour m'en faire part. Elle n'est pourtant pas exacte en beaucoup de choses, mais il ne laisse pas d'y en avoir beaucoup de vraies, et qui sont écrites avec une fort grande ingénuité. Je l'ai montrée à M. de Montmorency et à M. de Chevreuse. Ce dernier, qui est capi-

taine des cheveu-légers, voudrait bien savoir le nom du cheveu-léger qui l'a écrite, et vous me ferez plaisir de le demander à M. Willart, à qui vous ferez aussi mille compliments de ma part. Je suis toujours étonné qu'on vous montre en rhétorique les Fables de Phèdre, qui semblent une lecture plus proportionnée à des gens moins avancés. Il faut pourtant s'en fier à M. Rollin (a), qui a beaucoup de jugement et de capacité. On ne trouve les Fables de M. de La Fontaine que chez M. Thierry ou chez M. Barbin. Cela m'embarrasse un peu, parce que j'ai peur qu'ils ne veuillent pas prendre de mon argent. Je voudrais que vous en pussiez emprunter à quelqu'un jusqu'à mon retour. Je crois que M. Despréaux les a, et il vous les prêterait volontiers, ou bien votre mère pourrait aller avec vous sans façon chez M. Thierry, et les lui demander en les payant. Adieu, mon cher fils. Dites à vos sœurs que je suis fort aise qu'elles se souviennent de moi, et qu'elles souhaitent de me revoir. Je les exhorte à bien servir Dieu, et vous surtout, afin que, pendant cette année de rhétorique que vous commencez, il vous soutienne et vous fasse la grâce de vous avancer de plus en plus dans sa connaissance et dans son amour. Croyez-moi,

(a) L'auteur du *Traité des Études*.

c'est là ce qu'il y a de plus solide au monde :
tout le reste est bien frivole.

A Fontainebleau, le 9 octobre 1692.

Je voulais presque me donner la peine de corriger les fautes de votre version, et vous la renvoyer en l'état où il faudrait qu'elle fût ; mais j'ai trouvé que cela me prendrait trop de temps à cause de la quantité d'endroits où vous n'avez pas attrapé le sens. Je vois bien que ces *Épîtres* sont encore trop difficiles pour vous, parce que, pour les bien entendre, il faut posséder parfaitement l'histoire de ces temps-là, et que vous ne la savez point. Ainsi je trouverais plus à propos que vous me fissiez à votre loisir une version de cette bataille de Trasimène, dont vous avez été si charmé, à commencer par la description de l'endroit où elle se donna. Ne vous pressez point, et tournez la chose le plus naturellement que vous pourrez. J'approuve fort vos promenades d'Auteuil, et vous m'en rendez un fort bon compte ; mais faites bien concevoir à M. Despréaux combien vous êtes reconnaissant de la bonté qu'il a de se rabaisser à s'entretenir avec vous. Vous pouvez prendre

Voiture parmi mes livres, si cela vous fait plaisir; mais il faut un grand choix pour lire ses lettres, dont il y en a plusieurs qui ne vous feraient pas grand plaisir. J'aimerais bien autant que, si vous vouliez lire quelque livre français, vous prissiez la traduction d'Hérodote, qui est fort divertissant, et qui vous apprendrait la plus ancienne histoire qui soit parmi les hommes, après l'Écriture sainte. Il me semble qu'à votre âge il ne faut pas voltiger de lecture en lecture; ce qui ne servirait qu'à vous dissiper l'esprit et à vous embarrasser la mémoire. Nous verrons cela plus à fond quand je serai de retour à Paris. Adieu, mon cher fils. Faites mes baisemains à vos sœurs.

Au camp de Thieusies, le 3 juin 1693.

Vous me faites plaisir de me rendre compte des lectures que vous faites; mais je vous exhorte à ne pas donner toute votre attention aux poètes français. Songez qu'ils ne doivent servir qu'à votre récréation, et non pas à faire votre véritable étude. Ainsi je souhaiterais que vous prissiez quelquefois plaisir à m'entretenir d'Homère, de Quintilien, et des autres auteurs de cette

nature. Quant à votre épigramme ⁽¹⁾, je voudrais que vous ne l'eussiez point faite. Outre qu'elle est assez médiocre, je ne saurais trop vous recommander de ne vous point laisser aller à la tentation de faire des vers français, qui ne serviraient qu'à vous dissiper l'esprit ; surtout il n'en faut faire contre personne.

M. Despréaux a un talent qui lui est particulier, et qui ne doit point vous servir d'exemple ni à vous ni à qui que ce soit. Il n'a pas seulement reçu du ciel un génie merveilleux pour la satire, mais il a encore avec cela un jugement excellent, qui lui fait discerner ce qu'il faut louer et ce qu'il faut reprendre. S'il a la bonté de vouloir s'amuser avec vous, c'est une des grandes félicités qui vous puissent arriver, et je vous conseille d'en bien profiter en l'écoutant beaucoup, et en décidant peu avec lui. Je vous dirai aussi que vous me feriez plaisir de vous attacher à votre écriture. Je veux croire que vous avez écrit fort vite les deux lettres que j'ai reçues de vous, car le caractère en paraît beaucoup négligé. Que tout ce que je vous dis ne vous chagrine point ; car du reste je suis très content de vous, et je ne vous donne ces petits avis que pour vous exciter à faire de votre mieux en toutes choses. Votre mère vous fera part des nouvelles que je lui mande. Adieu, mon cher fils. Je ne sais pas bien

si je serai en état d'écrire ni à vous ni à personne de plus de quatre jours ; mais continuez à me mander de vos nouvelles. Parlez-moi aussi un peu de vos sœurs, que vous me ferez plaisir d'embrasser pour moi. Je suis tout à vous.

Suscription : Pour mon fils Racine.

A Fontainebleau, le 1^{er} octobre 1693.

J'ai reçu encore une de vos lettres, qui m'a fait beaucoup de plaisir. M. Despréaux a raison d'appréhender que vous ne perdiez un peu le goût des belles-lettres pendant votre cours de philosophie ; mais ce qui me rassure, c'est la résolution où je vous vois de vous en rafraîchir souvent la mémoire par la lecture des meilleurs auteurs. D'ailleurs, vous étudiez sous un régent qui a lui-même beaucoup de lecture et d'érudition ^(a). Je contribuerai de mon côté à vous faire ressouvenir de tout ce que vous avez lu, et je me ferai un plaisir de m'en entretenir souvent avec vous.

Je vis hier vos deux sœurs ⁽¹⁾ à Melun, et je fus fort content d'elles. Votre sœur aînée se plaint

^(a) Edme Pourchot, ami particulier de Racine, de Boileau et de Fénelon.

de vous, et elle a raison. Elle dit qu'il y a plus de quatre mois qu'elle n'a reçu de vos nouvelles. Il me semble que vous devriez un peu mieux répondre à l'amitié sincère que je lui vois pour vous. Une lettre vous coûte-t-elle tant à écrire ? Quand vous devriez ne l'entretenir que de ses petites sœurs, vous lui feriez le plus grand plaisir du monde. Vous avez raison de me plaindre du déplaisir que j'ai de voir souffrir si longtemps un des meilleurs amis que j'aie au monde ⁽¹⁾. J'espère qu'à la fin, ou la nature, ou les remèdes, lui donneront quelque soulagement. J'ai déjà la consolation d'entendre dire à ses médecins qu'ils ne voient rien à craindre pour sa vie, sans quoi je vous avoue que je serais inconsolable.

Comme vous êtes curieux de nouvelles, je voudrais en avoir beaucoup de considérables à vous mander. Je n'en sais que deux jusqu'ici, qui doivent faire beaucoup de plaisir. L'une est la prise presque certaine de Charleroi, car il ne durera guère plus de quatre ou cinq jours ; l'autre est la levée du siège de Belgrade. Quand je dis que cette nouvelle doit faire plaisir, ce n'est pas qu'à parler bien chrétiennement, on doive se réjouir des avantages des infidèles ; mais l'animosité des Allemands est si grande contre nous, qu'on est presque obligé de remercier

Dieu de leurs mauvais succès, afin qu'ils soient forcés de faire leur paix avec nous, et de consentir au repos de la chrétienté, plutôt que de s'accommoder avec les Turcs. Adieu, mon cher fils. Je vous écris tout ceci fort à la hâte.

Écrivez-moi très souvent, afin de me donner lieu de vous répondre ; ce que je ferai une autre fois plus à loisir. On attend au premier jour des nouvelles d'un combat en Italie.

Fontainebleau, 14 octobre 1693.

Je ne saurais m'empêcher de vous dire, mon cher fils, que je suis très content de tout ce que votre mère m'écrit de vous. Je vois par ses lettres que vous êtes fort attaché à bien faire, mais surtout que vous craignez Dieu, et que vous prenez du plaisir à le servir. C'est la plus grande satisfaction que je puisse recevoir, et en même temps la meilleure fortune que je vous puisse souhaiter. J'espère que plus vous irez en avant, plus vous trouverez qu'il n'y a de véritable bonheur que celui-là. J'approuve la manière dont vous distribuez votre temps et vos études ; je vou-

drais seulement qu'aux jours que vous n'allez point au collège, vous pussiez relire de votre Cicéron, et vous rafraîchir la mémoire des plus beaux endroits ou d'Horace ou de Virgile, ces auteurs étant fort propres à vous accoutumer à penser et à écrire avec justesse et avec netteté.

Vous direz à votre mère que le pauvre M. de Ségur a eu la jambe coupée, ayant eu le pied emporté d'un coup de canon. Sa femme, qui l'avait épousé pour sa bonne mine, a employé la meilleure partie de son bien à lui acheter une charge ; et dès la première année il lui en coûte une jambe. Il a eu un fort grand nombre de ses camarades qui ont été tués ou blessés, je dis des officiers de la gendarmerie ; mais en récompense la victoire ⁽¹⁾ a été fort grande, et on en apprend tous les jours de nouvelles circonstances très avantageuses. On fait monter la perte des ennemis à près de dix mille morts, et à plus de deux mille prisonniers. Il reste à souhaiter que cette victoire soit suivie de la prise de quelque place qui nous mette en état de prendre des quartiers en Italie, comme la victoire de Flandre est suivie de la prise de Charleroi, qui ferme et assure entièrement nos frontières de ce côté-là. L'impuissance où s'est trouvé M. le prince d'Orange de secourir une place si importante, marque bien

la grandeur de sa défaite et de la perte qu'y firent les alliés. Le roi reçut hier la nouvelle que les assiégés avaient battu la chamade dimanche dernier, à sept heures du matin. Ils auraient pu se défendre encore huit ou dix jours, à cause de la difficulté qu'on trouvait à faire des mines sous les bastions et sous la courtine : mais ils étaient réduits à dix-huit cents hommes, de près de quatre mille qu'ils étaient. M. de Castille même, qu'on avait mis au-dessus du gouverneur pour commander dans la place, était blessé. Ainsi ils se sont rendus, et ont fait grand plaisir à notre cavalerie, qui commençait à pâtir beaucoup. Vous pourrez lire ces nouvelles à M. Despréaux, au cas que vous l'alliez voir, car je ne sais si je pourrai lui écrire aujourd'hui, à cause de la quantité de lettres que j'ai à écrire.

J'ai vu les drapeaux et les étendards qu'a envoyés M. de Catinat, et je vous conseille de les aller voir avec votre mère quand on les portera à Notre-Dame. Il y a cent deux drapeaux et quatre étendards seulement ; ce qui marque que la cavalerie ennemie n'a pas fait beaucoup de résistance, et a de bonne heure abandonné l'infanterie, laquelle a presque été toute taillée en pièces. Il y avait des bataillons entiers d'Espagnols qui se jetaient à genoux pour demander

quartier, et on l'accordait à quelques-uns d'eux ; au lieu qu'on n'en faisait point du tout aux Allemands, parce qu'ils avaient menacé de n'en point faire.

Il me semble que, dans une de vos lettres, vous me demandiez la permission de faire présent d'une *Athalie* à un chartreux. Vous le pouvez faire sans difficulté. Je suis seulement fâché de ne m'être pas souvenu plus tôt de vous en parler.

Le roi partira de demain en huit jours pour aller à Choisy, où il doit coucher deux nuits. Pour moi, j'irai ce jour-là tout droit à Paris ; et j'espère que ce sera avec M. de Cavoie, qui commence à se mieux porter, et à qui M. Félix promet une prochaine guérison. Madame sa femme dit que c'est votre mère qui l'a guéri avec le remède de tête de mouton qu'elle lui a enseigné, et dont madame de Cavoie, qui avait aussi un commencement de dysenterie, s'est fort bien trouvée. Je viens d'apprendre que M. du Tartre avait une grosse fièvre. Il a eu en tête de demander la chambre où M. Moreau est mort d'une fièvre maligne. Je fis ce que je pus pour l'empêcher d'y mettre son lit, mais je ne le persuadai point. Je craindrais qu'il n'eût gagné la même fièvre. Faites bien des amitiés pour moi à votre mère, et dites-lui que cette lettre

est pour elle aussi bien que pour vous. Faites aussi mes baisemains à vos sœurs. M. l'archevêque de Sens a perdu monsieur son frère à la bataille, et je crois que M. Chapelier vous l'aura dit.

A Fontainebleau, le 24 septembre 1694.

Je vous suis obligé du soin que vous avez pris de faire toutes les choses que je vous avais recommandées. Je suis en peine de la santé de M. Nicole, et vous me ferez plaisir d'y envoyer de ma part, et de me mander de ses nouvelles. J'espère retourner à Melun lundi ou mardi avec M. l'archevêque de Sens, en attendant que j'y aille avec M. Félix. Je croyais avoir fait mettre dans mon coffre un livre que j'ai été fort fâché de n'y avoir point trouvé. Ce sont les *Psaumes latins de Vatable*, à deux colonnes et avec des notes, in-8, qui sont à la tablette où je mets d'ordinaire mon diurnal. Je vous prie de les chercher et de les emballer bien proprement dans du papier, et d'envoyer savoir par le cocher si M. l'abbé de Saillans vient à Fontainebleau bientôt. Au cas qu'il y vienne, il faudrait l'en-

voyer prier de vouloir mettre ce livre dans son paquet ; sinon il faudra prier M. Sconin de les donner au valet de chambre de M. le duc de Chevreuse, qui viendra peut-être ici dans peu de jours.

On a eu aujourd'hui nouvelle que les Anglais avaient voulu faire jouer quelques machines contre le port de Dunkerque, mais qu'on avait fait sauter en l'air ces machines avec une perte des hommes qui étaient dessus. Les Allemands ont passé le Rhin, et font quelques ravages en Alsace ; mais il y a apparence qu'on les fera bientôt repasser. J'écrirai demain à votre mère. Faites-lui mes compliments et à vos sœurs. Adieu, mon cher fils. Je vous donne le bonsoir, et suis entièrement à vous. Faites aussi mes baisemains à M. de Grimarest. Je n'ai pas encore pu parler de son affaire, mais je ne l'oublie point.

Suscription : A M. Racine le jeune, rue du Marais, faubourg Saint-Germain, à Paris.

A Fontainebleau, le 3 octobre 1694.

Je vous adresse une lettre pour M. Despréaux, que je prie votre mère de lui envoyer le plus tôt

qu'elle pourra. Il m'a déjà fait réponse à celle que je lui écrivis il y a trois jours, et il me mande en même temps que vous n'avez pu vous rencontrer, parce qu'il était à Paris quand vous l'avez été chercher à Auteuil. Je vous prie de dire à M. de Grimarest que j'ai lu son mémoire à M. le chancelier ⁽¹⁾, qui a fait réponse qu'il avait déjà oui parler de cette affaire, mais que M. Cousin ⁽²⁾ avait opinion qu'on ne pouvait rien faire de bon ni d'utile au public de ce projet. Ainsi on m'a dit qu'il faudrait lui faire parler encore par des gens qui eussent plus d'autorité sur son esprit. Je verrai là-dessus M. de Harlay.

Il me paraît, par votre lettre, que vous portez un peu d'envie à mademoiselle de La Chapelle ⁽³⁾, de ce qu'elle a lu plus de comédies et plus de romans que vous. Je vous dirai avec la sincérité avec laquelle je suis obligé de vous parler, que j'ai un extrême chagrin que vous fassiez tant de cas de toutes ces niaiseries, qui ne doivent servir tout au plus qu'à délasser quelquefois l'esprit, mais qui ne devraient point vous tenir autant à cœur qu'elles font. Vous êtes engagé dans des études très sérieuses qui doivent attirer votre principale attention, et pendant que vous

⁽²⁾ Le président Cousin, directeur du *Journal des Savants*, membre de l'Académie française en 1697.

y êtes engagé et que nous payons des maîtres pour vous en instruire, vous devez éviter tout ce qui peut dissiper votre esprit et vous détourner de votre étude. Non seulement votre conscience et la religion vous y obligent, mais vous-même devez avoir assez de considération pour moi, et assez d'égards, pour vous conformer un peu à mes sentiments pendant que vous êtes dans un âge où vous devez vous laissez conduire.

Je ne dis pas que vous ne lisiez quelquefois des choses qui puissent vous divertir l'esprit, et vous voyez que je vous ai mis moi-même entre les mains assez de livres français capables de vous amuser ; mais je serais inconsolable si ces sortes de livres vous inspiraient du dégoût pour des lectures plus utiles, et surtout pour les livres de piété et de morale, dont vous ne parlez jamais, et pour lesquels il semble que vous n'ayez plus aucun goût, quoique vous soyez témoin du véritable plaisir que j'y prends préférablement à toute autre chose. Croyez-moi, quand vous saurez parler de comédies et de romans, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera point par cet endroit-là que vous serez le plus estimé. Je remets à vous en parler plus au long et plus particulièrement quand je vous reverrai, et vous me ferez plaisir alors de me parler à cœur ouvert là-dessus, et de ne vous

point cacher de moi. Vous jugez bien que je ne cherche pas à vous chagriner, et que je n'ai autre dessein que de contribuer à vous rendre l'esprit solide, et à vous mettre en état de ne me point faire de déshonneur quand vous viendrez à paraître dans le monde. Je vous assure qu'après mon salut, c'est la seule chose dont je suis le plus occupé. Ne regardez point tout ce que je vous dis comme une réprimande, mais comme les avis d'un père qui vous aime tendrement, et qui ne songe qu'à vous donner des marques de son amitié. Écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, et faites mes compliments à votre mère. Il n'y a ici aucune nouvelle, sinon que le roi a toujours la goutte, et que tous les princes reviennent de l'armée de Flandre.

A Paris, ce samedi 21 mai 1695.

Je vous envoie ce soir le petit carrosse pour vous amener demain dîner avec nous. Vous y trouverez M. Despréaux, qui y doit dîner aussi. Plût à Dieu que M. Vigan ⁽¹⁾ pût être de la partie ! Mais j'espère le voir mardi au soir, qui est le jour que je vous ramènerai à Versailles. J'ai fait mettre un petit placet dans le carrosse, afin

que Henri revienne avec nous. Dites-lui qu'il aille ce soir de ma part chez madame d'Heudicourt, pour savoir des nouvelles de sa santé. Elle loge au-dessus de l'appartement de feu madame de Barbezieux, au bout de la galerie de Monsieur. Je voudrais aussi qu'il allât avec le cocher visiter mon appartement, et y porter les hardes que j'y envoie. Adieu, mon cher fils. Faites mes compliments à M. et à M^{me} Vigan.

A Paris, ce 3 juin 1695.

C'est tout de bon que nous partons aujourd'hui pour notre voyage de Picardie. Comme je serai quinze jours sans vous voir, et que vous êtes continuellement présent à mon esprit, je ne puis m'empêcher de vous répéter encore deux ou trois choses que je crois très importantes pour votre conduite.

La première, c'est d'être extrêmement circonspect dans vos paroles, et d'éviter avec grand soin la réputation d'être un parleur, qui est la plus méchante réputation qu'un jeune homme puisse avoir dans le pays où vous êtes. La seconde est d'avoir une extrême docilité pour les

avis de M. et madame Vigan, qui vous aiment comme leur enfant.

J'ai oublié de vous recommander d'être fort exact aux heures de leurs repas, et de ne faire jamais attendre après vous. Ainsi ajustez si bien vos promenades et vos récréations, que vous ne leur soyez jamais à charge.

N'oubliez point vos études, et cultivez continuellement votre mémoire, qui a grand besoin d'être exercée. Je vous demanderai compte à mon retour de vos lectures, et surtout de l'histoire de France, dont je vous demanderai à voir vos extraits.

Vous savez ce que je vous ai dit des opéras et des comédies qu'on dit que l'on doit jouer à Marly. Il est très important pour vous et pour moi-même qu'on ne vous y voie point, d'autant plus que vous êtes présentement à Versailles pour y faire vos exercices, et non point pour assister à toutes ces sortes de divertissements. Le roi et toute la cour savent le scrupule que je me fais d'y aller, et ils auraient très méchante opinion de vous si, à l'âge que vous avez, vous aviez si peu d'égards pour moi et pour mes sentiments. Je devais, avant toutes choses, vous recommander de songer toujours à votre salut, et de ne perdre point l'amour que je vous ai vu pour la religion. Le plus grand

déplaisir qui puisse m'arriver au monde, c'est s'il me revenait que vous êtes un indévot, et que Dieu vous est devenu indifférent. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même amitié que je vous le donne.

Je vous conseille d'aller quelquefois savoir des nouvelles de M. de Cavoie, à qui vous ne pouvez ignorer que je suis si attaché. Quand vous verrez M. Félix le père, faites-lui bien mes compliments, et demandez-lui s'il n'a rien à me mander au sujet de mon logement ; il entendra ce que cela veut dire, et vous me ferez savoir sa réponse sans en rien dire à personne. Voyez aussi M. de Valincour, et priez-le de ma part de se souvenir de M. Sconin. Écrivez-moi jusqu'à jeudi prochain, c'est-à-dire que vous pourrez nous écrire une ou deux fois pour nous mander les nouvelles que vous saurez : cela fera plaisir à votre oncle de Montdidier. Payez le port jusqu'à Paris. Mais passé jeudi, ne m'adressez plus vos lettres qu'à Paris même ; car j'espère partir de Montdidier de dimanche en huit jours. Adieu, mon cher fils. Faites bien mes compliments à M. et à madame Vigan, et à M. Félix le fils ⁽¹⁾. N'oubliez pas aussi de les faire à M. de Sérignan, qui me témoigne bien de l'amitié pour vous. Demandez-lui s'il ne sait point de nouvelles que vous me puissiez mander.

Suscription : A M. Racine le jeune, gentilhomme ordinaire du roi ^(a), chez M. Vigan, à la petite écurie de Versailles.

A Montdidier, le 9 juin 1695.

Votre lettre nous a fait ici un très grand plaisir ; et, quoiqu'elle ne nous ait pas appris beaucoup de nouvelles, elle nous a du moins fait juger qu'il n'y avait pas un mot de vrai de toutes celles qu'on débite dans ce pays-ci. C'est une plaisante chose que les provinces : tout le monde y est nouvelliste dès le berceau, et vous n'y rencontrez que gens qui débitent gravement et affirmativement les plus sottes choses du monde.

Je suis bien honteux que madame d'Heudicourt vous ait prévenu, et que vous ne l'eussiez pas encore été saluer chez elle. J'apprends tout présentement, par une lettre de Dufresne, qu'on a apporté de sa part au logis une demi-douzaine de jambons. Ne manquez pas, au nom de Dieu, d'aller chez elle, et de lui en faire mes très humbles remerciements. Je lui écrirais bien

(a) J.-B. Racine venait d'être nommé gentilhomme ordinaire en survivance.

volontiers ; mais j'espère partir demain, ou tout au plus tard après-demain ; et dès que je serai à Paris, je me rendrai à Versailles pour l'aller remercier de toutes ses bontés. Et d'ailleurs, que lui pourrais-je mander de ce pays-ci, à quoi elle pût prendre intérêt ? Pour vous, qui devez vous y intéresser davantage, je vous dirai que je suis très content des dames de Variville, et que Babet ^(a) a une grande impatience d'entrer chez elles. Votre sœur aînée a trouvé ici une compagnie dont elle est charmée, et avec raison ; c'est sa cousine de Romanet, qui est très aimable, très jolie et très bien élevée. Nous allons cette après-dînée à Griviller. J'ai fait tous mes comptes avec mon fermier, et j'ai renouvelé bail avec lui. Voilà des nouvelles telles que l'on peut vous en mander de ce pays-ci. J'espère que je recevrai encore une lettre de vous avant que de partir ; car si nous partons demain, ce ne sera que l'après-dînée. On fait pourtant tout ce qu'on peut pour nous retenir ici.

Je vous sais un très bon gré des égards que vous avez pour moi au sujet des opéras et des comédies ; mais vous voulez bien que je vous dise que ma joie serait complète si le bon Dieu entraînait un peu dans vos considérations. Je sais

^(a) Sa fille, qui fit en effet profession au couvent de Variville.

bien que vous ne seriez pas déshonoré devant les hommes en y allant ; mais ne comptez-vous pour rien de vous déshonorer devant Dieu ? Pensez-vous vous-même que les hommes ne trouvassent pas étrange de vous voir, à votre âge, pratiquer des maximes si différentes des miennes ? Songez que M. le duc de Bourgogne, qui a un goût merveilleux pour toutes ces choses, n'a encore été à aucun spectacle, et qu'il veut bien en cela se laisser conduire par les gens qui sont chargés de son éducation. Et quelles gens trouverez-vous au monde plus sages et plus estimés que ceux-là ? Du reste, mon fils, je suis fort content de votre lettre. Faites bien mes compliments à M. de Cavoie et à MM. Félix, sans oublier M. Vigan.

J'ai décacheté exprès ma lettre pour vous dire de ne point parler des jambons à madame d'Heudicourt. Ma femme a pensé que, comme l'orthographe de Dufresne est fort mauvaise, il se pourrait que ce présent nous ait été envoyé par madame d'Héricourt. Ainsi n'en dites pas un mot ; je ferai moi-même mes compliments à qui il conviendra de les faire. Dites seulement à madame d'Heudicourt combien je suis touché de toutes les honnêtetés qu'elle vous a faites, et l'envie que j'ai d'être à Versailles pour la remercier. Tout le monde vous fait ici ses compli-

ments. Votre mère a pris grand plaisir à votre lettre, excepté à l'endroit où vous parlez de la cire qui est tombée sur votre habit. Elle a demandé tout aussitôt pourquoi vous laissiez ainsi gâter vos habits. Il pleut ici et fait assez froid. Je prendrai patience, pourvu que les chemins ne soient point gâtés.

A Versailles, ce samedi après midi (1696).

J'avais passé exprès par Versailles pour vous voir, et pour savoir de vous si vous n'aviez besoin de rien. Je suis fâché de ne vous avoir pas trouvé, et plus fâché encore d'apprendre que vous avez eu la fièvre. Du reste, je suis bien aise que vous ayez été voir M. Despréaux et votre mère, qui aura eu, je m'imagine, bien de la joie de vous voir. Je ferai, si je puis, quelque partie pour Moulineau, et je vous en ferai avertir ; mais, comme il faut tout prévoir, je suis bien aise de vous dire, au cas que je ne vous voie point cette semaine, que vous êtes le maître d'aller passer deux ou trois jours à Paris quand vous voudrez. Vous n'aurez qu'à m'écrire à Marly ce que vous souhaitez, et ma femme ou moi nous vous enverrons le petit carrosse.

Mandez-moi de vos nouvelles à Marly, et si vous recevez quelques lettres pour moi, envoyez-les moi en même temps. Vous me ferez plaisir d'être chez M. de Torcy^(a) toujours aussi assidu que votre santé le permettra. Ne vous laissez point manquer d'argent, et mandez-moi franchement si vous en avez besoin. Adieu, mon cher fils. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A Paris, le 26 octobre 1696.

Je ne vous écris qu'un mot pour vous dire que je vous enverrai le petit carrosse samedi prochain pour vous amener ici l'après-dînée, afin que vous passiez les fêtes avec nous. Mon dessein est de vous ramener le jour des Morts au matin, parce que j'espère aller l'après-dînée à Marly. M. de Cavoie a la bonté de vouloir visiter mon nouvel appartement pour voir comme on l'a accommodé, et pour prier M. Lefèvre d'y ajuster ce qu'on aura mal fait. Ainsi ne manquez pas de vous trouver samedi prochain à son lever chez lui, sur les huit heures

(a) Ministre des Affaires étrangères, dans les bureaux duquel J.-B. Racine se formait à la diplomatie.

et demie, avec la clef de l'appartement, et de bien observer ce qu'il vous dira, pour me le redire. Au cas que M. Danet vous presse de lui abandonner la petite écurie, vous demanderez conseil à M. de Cavoie, et vous ferez ce qu'il vous conseillera. Ce ne serait pas un grand malheur que d'être obligé d'ôter le peu de meubles qu'il y a dans la chambre de la petite écurie, et de les porter dans l'une des deux chambres du château. Henri n'aura qu'à revenir avec vous, et on mettra un tabouret dans le carrosse. Je vous donne le bonsoir, et suis tout à vous. Faites bien mes compliments à M. et à madame Vigan. Je meurs d'envie d'avoir l'honneur de les voir, et de les remercier de toutes les peines qu'ils prennent pour vous. Je voulais aller moi-même samedi à Versailles, mais M. de Cavoie m'a dit qu'il n'était pas besoin que j'y allasse, et qu'il se chargeait de tout voir, de tout examiner.

Suscription : A M. Racine le jeune, gentilhomme ordinaire du roi, à la petite écurie, à Versailles.

A Paris, ce dimanche au soir, 23 décembre 1696.

Votre mère m'écrivit mardi dernier à Versailles, et m'envoya la lettre de ma sœur, que je

vous avais dit que j'attendais avec beaucoup d'impatience. J'envoyai, comme vous savez, à la poste de Versailles mercredi matin, et votre Henri me vint dire qu'il n'y avait rien pour moi. Je vous prie d'y renvoyer ou d'y aller vous-même, et de vous plaindre un peu de ce qu'on a gardé si longtemps ce paquet sans vous le donner ; car vous m'aviez dit qu'on portait à vos tables les lettres qui sont pour ceux qui y mangent. Quoi qu'il en soit, renvoyez-moi le paquet de ma femme dès qu'on vous l'aura rendu. Toute la famille se porte bien. Votre petit frère est tombé ce matin la tête dans le feu, et sans votre mère qui l'a relevé sur-le-champ, il aurait eu le visage tout perdu. Il en a été quitte pour une brûlure qu'il s'est faite à la gorge, laquelle a appuyé contre un chenet tout brûlant. Nous sommes bien obligés de remercier le bon Dieu de ce qu'il ne s'est pas fait plus de mal. Votre sœur ⁽¹⁾ se prépare toujours à entrer aux Carmélites samedi prochain, et le grand froid, ni tout ce que j'ai pu lui dire, ne l'ont pu persuader de différer au moins jusqu'à un autre temps. La petite mademoiselle de Frescheville est à l'extrémité, et peut-être même est-elle morte à l'heure qu'il est. Vous voyez par là que notre heure est bien incertaine, et que le plus sûr est d'y penser le plus sérieusement et le plus

souvent qu'on peut. J'espère être dimanche prochain à Versailles : ma femme aura soin de vous envoyer du linge à dentelle ce jour-là. Je vous donne le bonsoir.

A Paris, ce vendredi au soir, 5 avril 1697.

J'ai reçu deux lettres de vous ; l'une où vous me rendez compte de plusieurs choses que je vous avais recommandées, et l'autre d'hier au soir, où vous m'avertissez, de la part de madame de Noailles ⁽¹⁾, d'aller trouver M. l'archevêque. J'ai été sur-le-champ pour avoir l'honneur de lui parler ; mais il est à Conflans, et on m'a dit que je ne pourrais le voir que demain matin après sa messe. Mon dessein est d'aller dimanche au soir ou lundi matin à Versailles, pour revenir avec vous à Paris le lundi même ou le lendemain. Je viens d'envoyer demander chez M. de Cavoie s'il ne vient point demain à Paris comme il me l'avait dit, et j'ai une grande impatience de le voir.

Le sermon du Père de La Rue fait ici un fort grand bruit aussi bien qu'au pays où vous êtes, et l'on dit qu'il a parlé avec beaucoup de véhémence contre les opinions nouvelles du quié-

tisme ; mais on ne m'a rien pu dire de précis de ce sermon, et j'ai grande envie de voir quelqu'un qui l'ait entendu. L'amitié qu'avait pour moi M. de Cambrai ne me permet pas d'être indifférent sur ce qui le regarde, et je souhaiterais de tout mon cœur qu'un prélat de cette vertu et de ce mérite n'eût point fait un livre qui lui attire tant de chagrin.

Si par hasard vous voyez l'abbé de Coislin, dites-lui qu'on m'a apporté de sa part une très belle *Semaine sainte*, et que j'ai beaucoup d'impatience d'être à Versailles pour lui en faire mes très humbles remerciements. Il est tous les jours à la messe du roi, et vous pourrez le voir à la sortie de la chapelle.

J'ai vu votre sœur, dont on est très content aux Carmélites, et qui témoigne toujours une grande envie de s'y consacrer à Dieu. Votre sœur Nanette nous accable tous les jours de lettres, pour nous obliger de consentir à la laisser entrer au noviciat. J'ai bien des grâces à rendre à Dieu d'avoir inspiré à vos sœurs tant de ferveur pour son service, et un si grand désir de se sauver. Je voudrais de tout mon cœur que de tels exemples vous touchassent assez pour vous donner envie d'être bon chrétien. Voici un temps où vous voulez bien que je vous exhorte, par toute la tendresse que j'ai pour vous, à faire

quelques réflexions un peu sérieuses sur la nécessité qu'il y a de travailler à son salut, à quelque état que l'on soit appelé. Votre mère, aussi bien que vos sœurs et votre petit frère auraient beaucoup de joie de vous revoir. Bonsoir, mon cher fils.

A Paris, le 8 juin 1697.

J'avais prié M. Félix de vous faire dire par son laquais que je n'irais point à Port-Royal, et qu'ainsi je ne passerais point par Versailles. Je fus assez chagrin de ne vous pas trouver le jour où j'y allai ; mais je me doutai que vous seriez à Moulineau ou en visite chez M. de Castigny ⁽¹⁾. Je savais déjà qu'on vous avait donné une lettre à faire ; mais je saurais volontiers si on a été content de la manière dont vous l'avez faite.

On m'avait déjà dit la nouvelle de la prise d'Ath ^(a), et j'en ai beaucoup de joie. Vous me ferez plaisir de me mander tout ce que vous apprendrez de nouveau. Voici un temps assez vif, et où il peut arriver à toute heure des nou-

(a) Par. Catinat.

velles importantes. Vous me ferez aussi plaisir d'aller trouver M. Moreau ⁽¹⁾ à l'issue de son dîner, et de le faire souvenir de la prière que je lui ai faite de vouloir s'informer du détail de la charge de M. Desormes, dont je lui ai confié que M. Le Verrier était sur le point de traiter. Je m'emploie d'autant plus volontiers pour M. Le Verrier, que M. Félix m'a fort assuré qu'il ne pensait plus du tout à cette charge. Cependant ne dites à personne, ni que M. Le Verrier y pense, ni que je vous aie écrit là-dessus ; et, si M. Moreau vous donne quelque éclaircissement par écrit, ayez soin de me l'envoyer.

Il se pourrait fort bien que je vous irais voir mercredi matin ; car j'ai quelque envie de mener votre mère et vos sœurs à Port-Royal pour y être à la procession de l'octave, et pour revenir le lendemain. Elles sont toutes en fort bonne santé, Dieu merci, et vous font leurs compliments. J'allai hier aux Carmélites avec votre sœur voir la nouvelle prieure, qui n'est point madame de La Vallière, comme M. de Castigny l'a cru, mais la mère du Saint-Esprit, fille de feu M. Le Bout, conseiller de la grand'chambre, ci-devant maîtresse des novices. Je vous exhorte à aller faire un peu votre cour à madame la comtesse de Gramont et à madame la duchesse de Noailles, qui ont l'une et l'autre beaucoup

de bonté pour vous. Adieu, mon cher fils. Envoyez à M. de Castigny la lettre que je lui ai écrite. Je ne puis m'empêcher de vous dire qu'il m'écrit sur votre sujet avec toute l'amitié possible.

A Paris, ce mardi 9 juillet 1697.

Votre cousin, qui va partir tout à l'heure, vous rendra cette lettre que j'écris à M. Bontems, pour le prier de demander pour moi d'aller à Marly. Rendez-la-lui le plus tôt que vous pourrez ; car il n'y a pas de temps à perdre. Je n'étais pas trop assuré que le roi allât à Marly cette semaine, M. de Cavoie, que je croyais bien informé, m'ayant dit qu'on n'y allait que la semaine qui vient. Au cas qu'on n'y aille point en effet cette semaine, vous n'avez que faire de rendre ma lettre. Je n'en serai pas moins demain à neuf heures et demie à Versailles, pour aller présenter à votre cousin M. Dufresnoy. Montrez-lui, s'il vous plaît, la chambre et la pension que vous lui avez trouvée, et faites-lui bien des amitiés. Je vous donne le bonsoir.

A Marly, le 15 juillet 1697.

Votre mère vous a écrit une lettre que l'on m'a apportée ici, par laquelle elle vous mandait qu'à cause des grandes pluies qu'il a fait, et qui peuvent avoir gâté les chemins, elle ne sera que mercredi matin à Versailles. M. Bourdelot m'a fort surpris ce matin quand il m'a dit que M. d'Héricourt attendait aujourd'hui votre mère à dîner. C'est une grande négligence à vous de ne l'avoir pas prié de ne nous point attendre, comme je vous en avais chargé quand je partis de Versailles. Je vous donne le bonjour. Il n'y a rien ici de nouveau depuis la prise du chemin couvert de Barcelone.

Suscription : A M. Racine le fils, au-dessus de l'appartement de madame de Ventadour près de celui de M. de Busca, à Versailles.

Marly, le samedi matin, 20 juillet 1697.

Je vous prie, mon cher fils, dès que vous aurez reçu ma lettre, de faire porter à Port-Royal celle que j'écris à votre tante, ou par Henri, ou par quelque homme qui vous paraisse sûr.

Je crois qu'il vaudrait mieux que Henri la portât. Il n'a qu'à louer quelque bidet pour faire ce petit voyage. Je serai lundi matin à Versailles, et je vous ramènerai à Paris. Je vous donne le bonjour.

A Paris, ce 26 janvier 1698.

Vraisemblablement vous aviez pris des Mémoires de M. de Cély (¹), pour avoir fait une course aussi extraordinaire que celle que vous avez faite. J'avais été fort en peine les premiers jours de votre voyage, dans la peur où j'étais que, par trop d'envie d'aller vite, il ne vous fût arrivé quelque accident ; mais quand j'appris, par votre lettre de Mons, que vous n'étiez parti qu'à neuf heures de Cambrai, et que vous tiriez vanité d'avoir fait une si grande journée, je vis bien qu'il fallait se reposer sur vous de la conservation de votre personne. Surtout votre long séjour à Bruxelles, et toutes les visites que vous y avez faites, méritent que vous en donniez une relation au public. Je ne doute pas même que vous n'y ayez été à l'Opéra avec la dépêche du roi dans votre poche. Vous rejetez la faute de tout sur M. Bombarde, comme si, en arrivant

à Bruxelles, vous n'aviez pas dû courir d'abord chez lui, et ne vous point coucher que vous n'eussiez fait vos affaires pour être en état de partir le lendemain de bon matin. Je ne sais pas ce que dira là-dessus M. de Bonrepaux ; mais je sais bien que vous avez bon besoin de réparer, par une conduite sage à la Haye, la conduite peu sensée que vous avez eue dans votre voyage. Pour moi, je vous avoue que j'appréhende de retourner à la cour, et surtout de paraître devant M. de Torcy, à qui vous jugez bien que je n'oserai pas demander d'ordonnance pour votre voyage, n'étant pas juste que le roi paye la curiosité que vous avez eue de voir les chanoinesses de Mons et la cour de Bruxelles. Vous ne me dites pas un mot de M. Robert, chanoine à Mons, pour qui vous aviez une lettre, et qui vous aurait donné le moyen de voir à Bruxelles un homme ⁽¹⁾ pour qui vous savez que j'ai un très grand respect. Vous ne me parlez point non plus de nos deux plénipotentiaires pour qui vous aviez une dépêche. Cependant je ne comprends pas par quel enchantement vous auriez pu ne les pas rencontrer entre Mons et Bruxelles.

Comme je vous dis franchement ma pensée sur le mal, je veux bien vous la dire aussi sur le bien. M. l'archevêque de Cambrai paraît très

content de vous, et vous m'avez fait plaisir de m'écrire le détail des bons traitements que vous avez reçus de lui, dont il ne m'avait pas mandé un mot, témoignant même du déplaisir de ne vous avoir pas assez bien fait les honneurs de son palais brûlé (1).

Cela m'oblige de lui écrire une nouvelle lettre de remerciement. Vous trouverez dans les ballots de M. l'ambassadeur un étui où il y a deux chapeaux pour vous, un castor fin et un demi-castor, et vous y trouverez aussi une paire de souliers des frères (a). Votre mère vous avertit qu'ayant examiné ce qu'elle doit à Henri, elle a trouvé qu'elle ne lui doit plus que vingt francs, sur quoi il faut en donner quatorze au cocher. Vous devez savoir que vous ne lui donnez que dix francs de gages par mois, et c'est à vous de ne lui rien avancer mal à propos. Mon oncle Racine est mort depuis votre départ, et nous en porterons le deuil trois mois ; mais comme vous êtes si loin d'ici, cela ne fait pas une loi pour vous. J'enverrai par M. Pierret les papiers que vous savez pour M. l'ambassadeur, et mes tragédies pour monsieur son neveu. Au nom de Dieu, faites un peu plus de réflexion sur votre

(a) Il y avait alors à Paris deux communautés de frères cordonniers et une de frères tailleurs d'habits.

conduite, et défiez-vous sur toutes choses d'une certaine fantaisie qui vous porte toujours à satisfaire votre propre volonté au hasard de tout ce qui en peut arriver. Vos sœurs vous font bien des compliments, et surtout Nanette. Mandez-moi de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez.

Suscription : A M. Racine, gentilhomme ordinaire du roi, chez M. l'ambassadeur de France, à la Haye.

A Paris, le 31 janvier 1698.

Votre mère et toute la famille a eù une grande joie d'apprendre que vous étiez arrivé en bonne santé. Je n'ai point encore été à la cour depuis que vous êtes parti, mais j'espère d'y aller demain. Je crains toujours de paraître devant M. de Torcy, de peur qu'il ne me fasse des plaisanteries sur la lenteur de votre course ; mais il faut me résoudre à les essayer, et lui faire espérer qu'une autre fois vous ferez plus de diligence si l'on veut bien vous confier à l'avenir quelque chose dont on soit pressé d'avoir des nouvelles. Je vois que M. de Bonrepaux a pris

tout cela avec sa bonté ordinaire, et qu'il tâche même de vous excuser. Du reste, vos lettres nous font beaucoup de plaisir, et je serai bien aise d'en recevoir souvent. Je vous écrirai plus au long à mon retour de Marly, me trouvant aujourd'hui accablé d'affaires au sujet de l'argent qu'il faut que je donne pour ma taxe⁽¹⁾. Faites mille compliments pour moi à M. de Bonac. J'ai donné à M. Pierret mes œuvres pour les lui porter.

A Marly, le 5 février 1698.

Il est juste que je vous fasse part de ma satisfaction, comme je vous ai fait souffrir de mes inquiétudes. Non seulement M. de Torcy n'a point pris en mal votre séjour à Bruxelles, mais il a même approuvé tout ce que vous y avez fait, et a été bien aise que vous ayez fait la révérence à M. de Bavière. Vous ne devez point trouver étrange que, vous aimant comme je fais, je sois si facile à m'alarmer sur toutes les choses qui ont de l'air d'une faute, et qui pourraient faire tort à la bonne opinion que je souhaite qu'on ait de vous. On m'a donné pour vous

une ordonnance de voyage : j'irai la recevoir quand je serai à Paris, et je vous en tiendrai bon compte. Mandez-moi bien franchement tous vos besoins.

J'approuve au dernier point les sentiments où vous êtes sur toutes les bontés de M. de Bonrepaux, et la résolution que vous avez prise de n'en point abuser. Faites bien mes compliments à M. de Bonac ⁽¹⁾, et témoignez-lui ma reconnaissance pour l'amitié dont il vous honore : son extrême honnêteté est un beau modèle pour vous ; et je ne saurais assez louer Dieu de vous avoir procuré des amis de ce mérite. Vous avez eu quelque raison d'attribuer l'heureux succès de votre voyage, par un si mauvais temps, aux prières que l'on a faites pour vous. Je compte les miennes pour rien : mais votre mère et vos petites sœurs priaient tous les jours Dieu qu'il vous préservât de tout accident ; et on faisait la même chose à Port-Royal. Il avait couru un bruit, qui aura peut-être été jusqu'à vous, qu'on avait permission de recevoir des novices dans cette maison ; mais il n'en est rien, et les choses sont toujours au même état. Je doute que votre sœur puisse y demeurer longtemps, à cause de ses fréquentes migraines, et à cause qu'il y a si peu d'apparence qu'elle y puisse rester toute sa vie. Vous avez ici des amis qui

ne vous oublient point, et qui me demandent souvent de vos nouvelles, entre autres le petit M. Quentin, M. d'Estouy, et M. de Saint-Gilles.

Je ne sais si vous savez que M. Corneille notre confrère⁽¹⁾ est mort. Il s'était confié à un charlatan qui lui donnait des drogues pour lui dissoudre sa pierre. Ces drogues lui ont mis le feu dans la vessie. La fièvre l'a pris et il est mort. Sa famille demande sa charge pour son petit-cousin, fils de ce brave M. de Marsilly qui fut tué à Leuze, et qui avait épousé la fille de Thomas Corneille. Le jour me manque, et je suis paresseux d'allumer de la bougie. Vous ne sauriez m'écrire trop souvent si vous avez envie de me faire plaisir. Vos lettres me semblent très naturellement écrites ; et plus vous en écrivez, plus aussi vous y aurez de facilité. Adieu, mon cher fils. J'ai laissé votre mère en bonne santé. Vous ne sauriez trop lui faire d'amitiés dans vos lettres ; car elle mérite que vous l'aimiez, et que vous lui en donniez des marques. M. de Torcy m'a appris que vous étiez dans la gazette de Hollande : si je l'avais su, je l'aurais fait acheter pour la lire à vos petites sœurs, qui vous croiraient devenu un homme de conséquence. J'ai lu à M. le maréchal de Noailles votre dernière lettre, où vous témoignez tant de

reconnaissance pour les bons traitements que vous avez reçus de M. le prince et de madame la princesse de Stienheuse. J'ai prié aussi M. de Bournonville et M. le comte d'Ayen de les remercier.

A Paris, ce 13 février 1698.

Je crois que vous aurez été content de ma dernière lettre et de la réparation que je vous y faisais de tout le chagrin que je puis vous avoir donné sur votre voyage. J'ai reçu votre ordonnance au trésor royal ; mais, quelques instances que M. de Chamlai, que j'avais mené avec moi, ait pu faire à M. de Turménies, je n'en ai jamais pu tirer que neuf cents francs : on prétend même que c'est beaucoup, et que M. de Turménies a fait au delà de ce qu'il pouvait faire. Nous vous tiendrons compte de cette somme, et vous n'aurez qu'à prier M. l'ambassadeur de vous donner l'argent dont vous aurez besoin ; j'aurai soin, de mon côté, de le rendre en ce pays-ci aux gens à qui il me mandera de le donner. On me conseille d'en user ainsi, à cause qu'il y aurait trop à perdre sur le change

et sur les espèces. On croit tous les jours ici être à la veille d'un décri, et cela cause le plus grand désordre du monde, les marchands ne voulant presque rien vendre, ou vendre extrêmement cher. On dit pourtant que le décri pourrait bien n'arriver pas sitôt, à cause de la foule de gens qui portent tous les jours des sommes immenses au trésor royal, où il y a, à ce qu'on dit, près de soixante millions. Je ne vous parle que sur le bruit public, car je n'en ai par moi-même aucune connaissance. Je porterai demain matin les dix mille francs qui me restent à payer de ma taxe, et ces dix mille francs me sont prêtés par M. Galloys. Nous avons remboursé madame Quinault ^(a); ainsi je suis quitte de ce côté-là : mais vous jugez bien que cela nous resserre beaucoup dans nos affaires, et qu'il faut que nous vivions d'économie pour quelque temps. J'espère que vous nous aiderez un peu en cela, et que vous ne songerez pas à nous faire des dépenses inutiles, tandis que nous nous retranchons souvent le nécessaire.

Vous êtes extrêmement obligé à M. de Bonac de tout le bien qu'il mande ici de vous ; et tout ce que j'ai à souhaiter, c'est que vous souteniez

^(a) Veuve du poète Quinault, secrétaire du roi, dont Racine avait acheté la charge.

la bonne opinion qu'il a conçue de vous. Vous me ferez un extrême plaisir de lui demander pour moi quelque place dans son amitié, et de lui bien témoigner combien je suis sensible à toutes ses bontés. Je crois qu'il n'est pas besoin de vous exhorter à n'en point abuser ; je vous ai toujours vu une grande appréhension d'être à charge à personne, et c'est une des choses qui me plaisaient le plus en vous.

J'ai trouvé à Versailles un tiroir tout plein de livres, dont une partie était à moi, et l'autre vous appartient ; je vous les souhaiterais tous à la Haye, à la réserve de deux ou trois, qui en vérité ne valent pas la reliure que vous leur avez donnée. Votre mère a reçu une grande lettre de votre sœur aînée, qui était fort en peine de vous, et qui nous prie instamment de la laisser où elle est ^(a). Cependant il n'y a guère d'apparence de l'y laisser plus longtemps : la pauvre enfant me fait beaucoup de compassion par le grand attachement qu'elle a conçu pour une maison ⁽¹⁾ dont les portes vraisemblablement ne s'ouvriront pas sitôt. Votre sœur Nanette est tombée ces jours passés, et s'était fait un grand mal à un genou ; mais elle se porte bien, Dieu merci.

Il me paraît, par votre dernière lettre, que

(a) A Port-Royal des Champs.

vous aviez beaucoup d'occupation, et que vous étiez fort aise d'en avoir. C'est la meilleure nouvelle que vous me puissiez mander ; et je serai à la joie de mon cœur quand je verrai que vous prenez plaisir à vous instruire et à vous rendre capable de profiter des bontés que l'on pourra avoir pour vous. Adieu, mon cher fils ; écrivez-moi toutes les fois que cela ne vous détournera point de quelque meilleure occupation. Votre mère serait curieuse de savoir ce qui vous est resté de tout ce qu'elle vous avait donné pour votre voyage. Elle est en peine aussi de savoir si vous avez pris le deuil. J'ai payé aujourd'hui à M. Pierret deux tours de plume qu'il vous a achetés. Mandez-moi si vous êtes content de Henri, et s'il se gouverne bien en ce pays-là. M. Despréaux me demande toujours de vos nouvelles, et témoigne beaucoup d'amitié pour vous.

A Paris, ce 24 février 1698.

Je me trouvai si accablé d'affaires vendredi dernier, que je ne pus trouver le temps de vous écrire ; mais je n'en ai guère davantage aujourd'hui ; j'ai attendu si tard à commencer ma lettre,

qu'il faut que je la fasse fort courte si je veux qu'elle parte aujourd'hui. Je n'ai point encore vu M. l'abbé de Châteauneuf, mais il me revient de plusieurs endroits qu'il parle très obligeamment de vous, et qu'il est surtout très édifié de la résolution où vous êtes de bien employer votre temps auprès de M. l'ambassadeur. Il a dit à M. Dacier que le premier livre que vous aviez acheté en Hollande c'était *Homère*, et que vous preniez grand plaisir à le relire. Cela vous fit beaucoup d'honneur dans notre petite académie, où M. Dacier dit cette nouvelle, et cela donna sujet à M. Despréaux de s'étendre sur vos louanges, c'est-à-dire sur les espérances qu'il a conçues de vous ; car vous savez que Cicéron dit que, dans un homme de votre âge, on ne peut guère louer que l'espérance ; mais l'homme du monde à qui vous êtes le plus obligé c'est M. de Bonac ; il parle de vous, dans toutes ses lettres, comme si vous aviez l'honneur d'être son frère. Je vous estime d'autant plus heureux que lui-même est ici en réputation d'être un des plus aimables et des plus honnêtes hommes du monde. Tous ceux qui l'ont vu en Danemark ou à la Haye sont revenus charmés de sa politesse et de son esprit. Voilà de bons exemples que vous avez devant vous, et vous n'avez qu'à imiter ce que vous voyez.

Je lus à M. Despréaux votre dernière lettre comme il était au logis ; il en fut très content, et trouva que vous écriviez très naturellement. Je lui montrai l'endroit de votre lettre où vous disiez que vous parliez souvent de lui avec M. l'ambassadeur ; et comme il est fort bon homme, cela l'attendrit beaucoup, et lui fit dire de grands biens et de M. l'ambassadeur et de vous.

M. le comte d'Ayen a été fort mal d'une assez grande fluxion sur la poitrine ; il est mieux présentement, n'ayant plus de fièvre ; mais madame sa mère me dit hier au soir, chez M. de Cavoie, qu'il était toujours enrhumé. Elle me fit beaucoup de compliments de la part de madame de Stienhouse, qui lui mandait qu'elle était bien fâchée que vous n'eussiez pas fait un plus long séjour à Bruxelles. Pour moi, je ne me plains plus qu'il ait été ni trop long ni trop court ; mais je voudrais seulement que vous y eussiez vu en passant un homme ⁽¹⁾ qui était du moins aussi digne de votre curiosité que tout ce que vous y avez vu.

La mort de M. Dufresnoy embarrasse beaucoup votre cousin, M. de Barbezieux ayant fait réponse à M. de Cavoie, qui le lui avait recommandé, qu'il n'y avait plus assez d'affaires dans ce bureau pour occuper tous ceux qui y étaient.

Je vis, il y a huit jours, votre sœur à Port-Royal, d'où j'avais résolu de la ramener, mais il me fut impossible de lui persuader de revenir. Elle prétend avoir tout de bon renoncé au monde ; et que si l'on ne reçoit personne à Port-Royal, elle s'ira réfugier aux Carmélites, ou dans un autre couvent si les Carmélites ne veulent point d'elle. Tout ce que je puis vous dire c'est qu'on est très content d'elle à Port-Royal ; et j'en revins très content et très édifié moi-même. Elle me demanda fort de vos nouvelles, et me dit qu'on avait bien prié Dieu pour vous dans la maison. Adieu. Votre mère vous salue.

A Paris, le 27 février 1698.

Je n'écris point à M. l'ambassadeur par cet ordinaire, parce que je lui écrirai plus au long et plus sûrement par M. Pierret, qui part après-demain pour l'aller trouver. Cependant vous lui direz une chose qu'il sait peut-être déjà, c'est que le roi a enfin récompensé les plénipotentiaires ⁽¹⁾, que tout le monde regardait presque comme des gens disgraciés. Il a donné la charge de secrétaire du cabinet à M. de Callières, à condition que M. de Callières donnera sur cette charge

50.000 francs à M. de Cressy, et 15.000 à l'abbé Morel. Ce sont 65.000 livres dont le roi donne un brevet de retenue à M. de Callières. Sa Majesté donne encore à M. de Cressy, pour son fils, le charge de gentilhomme ordinaire vacante par la mort du pauvre M. Corneille, et donne à M. de Harlay 5.000 livres de rente, au denier dix-huit, sur l'hôtel de ville. Voilà toutes les nouvelles de la cour. M. de Cavoie eut encore hier quelque ressentiment de son mal; mais cela n'a pas eu de suite, et il espère d'être en état d'aller à Versailles un peu après Pâques. Il n'a pourtant point trop d'empressement d'y retourner, et il se gouvernera suivant l'état où il trouvera sa santé. Nous nous plaignons tous les jours ensemble de ce que M. de Bonrepaux n'est point ici, et il y a mille occasions où nous serions bien heureux si nous pouvions nous entretenir avec lui.

J'ai donné à M. Pierret pour vous 11 louis d'or et demi vieux, faisant 140 livres 17 sous, et je les lui ai donnés, parce qu'il m'a dit qu'il n'y avait rien à perdre dessus, et qu'ils valaient en Hollande 12 livres 5 sous comme ici. Je vous prie d'en être le meilleur ménager que vous pourrez, et de vous souvenir que vous n'êtes point le fils d'un traitant ni d'un premier valet de garde-robe. M. Quantin, qui, comme vous

savez, est le plus pauvre des quatre, a marié sa fille à un jeune homme extrêmement riche, qui est neveu à M. L'Huillier, et qui achète la charge de maître d'hôtel ordinaire de madame de Bourgogne. C'est le même qui avait voulu acheter la charge de premier valet de garde-robe qu'avait M. Félix; mais j'ai oublié son nom. Madame Félix a été extrêmement malade; mais je la crois hors de péril. M. de Montargis, que je vis l'autre jour, me dit que M. Bombarde vous avait donné 30 pistoles d'Espagne ⁽¹⁾. Vous avez eu tort de ne m'en rien mander, car je ne lui avais donné que 300 francs; mais vraisemblablement vous croyez qu'il n'est pas du grand air de parler de ces bagatelles, non plus que de nous mander combien il vous restait d'argent de votre voyage. Nous autres bonnes gens de famille, nous allons plus simplement, et nous croyons que bien savoir son compte n'est pas au-dessous d'un honnête homme. Votre mère, qui est toujours portée à bien penser de vous, croit que vous l'informerez de toutes choses, et que cela fera en partie le sujet des lettres que vous lui promettez de lui écrire. Sérieusement vous me ferez plaisir de paraître un peu appliqué à vos petites affaires.

M. Despréaux a dîné aujourd'hui au logis, et nous lui avons fait très bonne chère, grâce à un fort grand brochet et une belle carpe qu'on

nous a envoyés de Port-Royal. M. Despréaux venait de toucher sa pension, et de porter chez M. Caillet 10.000 francs pour se faire 550 livres de rentes sur la ville. Demain M. de Valincour viendra encore dîner au logis avec M. Despréaux. Vous jugez bien que cela ne se passera pas sans boire la santé de M. l'ambassadeur et la vôtre. J'ai été un peu incommodé ces jours passés ; mais cela n'a pas eu de suites, Dieu merci, et nous sommes tous en bonne santé. M. Pierret m'a conté que M. de La Clausure avait été douze jours à venir ici de la Haye en poste, et m'a fait là-dessus un grand éloge de votre diligence. Dans la vérité, je suis fort content de vous, et vous le seriez aussi beaucoup de votre mère et de moi si vous saviez avec quelle tendresse nous nous parlons souvent de vous. Songez que notre ambition est fort bornée du côté de la fortune, et que la chose que nous demandons de meilleur cœur au bon Dieu, c'est qu'il vous fasse la grâce d'être homme de bien, et d'avoir une conduite qui réponde à l'éducation que nous avons tâché de vous donner.

Votre cousin de Romanet est ici, assez affligé de n'avoir plus d'emploi ; car nous n'espérons guère que M. de Barbezieux le continue dans celui qu'il avait. Il en a renvoyé deux ou trois autres, dont l'un était neveu de M. Vallet,

disant qu'il n'y a pas maintenant assez d'affaires dans le bureau de M. Dufresnoy pour occuper tant de gens. Votre oncle en aura beaucoup de chagrin. Il nous mande que sa santé ne se rétablit point, et je doute qu'il aille encore fort loin. Votre sœur Nanette vous avait écrit une grande lettre pleine d'amitiés, mais elle aurait trop grossi mon paquet. J'irai dans deux ou trois jours à Versailles pour demander d'aller à Marly, où l'on va mercredi prochain. Faites mille compliments pour moi à M. l'ambassadeur et à M. de Bonac. Adieu, mon cher fils. Il me semble qu'il y a longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles.

A Paris, le 10 mars 1698.

Votre mère est fort contente du détail que vous lui mandez de vos affaires, et fort affligée que vous ayez tant perdu sur les espèces. Cela vous montre qu'il vaut mieux que M. l'ambassadeur vous fasse donner l'argent dont vous aurez besoin, et je le rendrai ici aux gens à qui il lui plaira que je le rende. Je ne sais si je vous ai mandé que j'ai donné à M. Pierret pour vous 11 louis d'or et demi vieux, faisant en tout

140 livres 17 sous 6 deniers. Il m'a assuré qu'il n'y aurait rien à perdre pour vous. Ne vous laissez manquer de rien, et croyez que j'approuverai tout ce que M. l'ambassadeur approuvera. Il me mande qu'il est content de vous ; c'est la meilleure nouvelle qu'il me puisse mander, et la chose du monde qui peut le plus contribuer à me rendre heureux. Ce que vous me mandez des Carthaginois m'a fort étonné ; mais songez que les lettres peuvent être vues, et qu'il faut écrire avec beaucoup de précaution sur certains sujets.

M. Félix le fils se plaint fort de ce que vous ne lui écrivez point, mais le commerce de lettres étant aussi cher qu'il est, vous ferez aussi sagement de ne vous pas ruiner les uns les autres.

Votre mère se porte bien. Madelon et Lionval^(a) ; sont un peu incommodés, et je ne sais s'il ne faudra point leur faire rompre carême. J'en étais assez d'avis, mais votre mère croit que cela n'est pas nécessaire. Comme le temps de Pâques approche, vous voulez bien que je songe un peu à vous, et que je vous recommande aussi d'y songer. Vous ne m'avez encore rien mandé de la chapelle de M. l'ambassadeur. Je sais combien il est attentif aux choses de la

(a) C'est Louis Racine.

religion, et qu'il s'en fait une affaire capitale. Est-ce des prêtres séculiers par qui il la fait desservir, ou bien sont-ce des religieux? Je vous conjure de prendre en bonne part les avis que je vous donne là-dessus, et de vous souvenir que, comme je n'ai rien plus à cœur que de me sauver, je ne puis avoir de véritable joie si vous négligiez une affaire si importante, et la seule proprement à laquelle nous devrions tous travailler. On m'a dit qu'il fallait absolument que votre sœur aînée revînt avec nous, et j'irai au plus tard la semaine de Pâques pour la ramener; ce sera une rude séparation pour elle et pour ces saintes filles, qui étaient ravies de l'avoir, et sont fort contentes d'elle. Nanette vous fait ses compliments dans toutes ses lettres. Votre cousin de Romanet n'a point d'autre parti à prendre que de s'en retourner à Montdidier, M. de Barbezieux s'étant mis en tête de ne point prendre de surnuméraires dans le bureau de M. Dufresnoy, et n'y ayant point de place dans tous les autres bureaux. M. Begon m'a promis qu'il m'avertirait quand il en aurait, mais ce ne sera pas sitôt apparemment. Je plains fort votre cousin, qui avait bonne envie de travailler, et dont M. Dufresnoy était content au dernier point.

↳ Milord Portland ⁽¹⁾ fit hier son entrée. Tout

Paris y était ; mais il me semble qu'on ne parle que de la magnificence de M. de Boufflers, qui l'accompagnait, et point du tout de celle du milord. C'est M. de Maisons qui l'accompagnera quand il fera son entrée à Versailles.

Je mande à M. l'ambassadeur que vous lui montrerez un endroit de Virgile, où Nisus se plaint à Énée qu'il ne le récompensait point, lui qui avait fait des merveilles, et qu'il récompense des gens qui ont été vaincus. Cherchez cet endroit ; je suis assuré que vous le trouverez fort beau. Assurez M. de Bonac du grand intérêt que je prends à tout le bien qu'on nous dit ici de lui. On dit des merveilles de son extrême politesse, de sa sagesse et de son esprit. Votre mère vous embrasse, et se repose sur moi du soin de vous écrire de ses nouvelles.

A Paris, le 16 mars 1698.

Je m'étonne que vous n'ayez pas eu le temps de m'écrire un mot par les deux courriers que M. l'ambassadeur a envoyés coup sur coup, et qui sont venus tous deux m'apprendre de vos nouvelles. Ils me disent que vous êtes très content, et que vous travaillez beaucoup. Je ne puis

vous dire assez combien cela me fait de plaisir ; mais pendant que vous êtes dans un lieu où vous vous plaisez, et où vous êtes dans la meilleure compagnie de monde, votre pauvre sœur aînée est dans les larmes et dans la plus grande affliction où elle ait été de sa vie. C'est tout de bon qu'il faut qu'elle se sépare de sa chère tante et des saintes filles avec qui elle s'estimait si heureuse de servir Dieu. Mais quelque instance que je lui aie pu faire pour l'obliger de revenir avec nous, elle a résolu de ne remettre jamais le pied au logis ; elle prétend, au sortir de Port-Royal, s'aller enfermer dans Gif, qui est une abbaye très régulière à deux petites lieues de Port-Royal, et attendre là ce que deviendra cette sainte maison, résolue d'y rentrer si Dieu permet qu'elle se rétablisse, ou de se faire religieuse à Gif quand elle perdra l'espérance de retourner à Port-Royal. Elle m'a écrit là-dessus des lettres qui m'ont troublé et déchiré au dernier point, et je m'assure que vous en seriez attendri vous-même. La pauvre enfant a eu jusqu'ici bien des peines, et a été bien traversée dans le dessein qu'elle a de se donner à Dieu. Je ne sais quand il permettra qu'elle mène une vie un peu plus calme et plus heureuse. Elle était charmée d'être à Port-Royal, et toute la maison était aussi très contente d'elle. Il faut se

soumettre aux volontés de Dieu. Je ne suis guère en état de vous entretenir sur d'autres matières, et j'ai même eu mille peines à achever la lettre que j'ai écrite à M. de Bonrepaux. Je pars demain pour aller à Port-Royal, et pour régler toutes choses avec ma tante, afin qu'elle écrive à Gif, et que je prenne mes mesures pour y mener votre sœur aussitôt après Pâques. De là j'irai coucher à Versailles, pour aller mercredi à Marly.

Je ne doute pas que vous n'ayez été fort aise du mariage de M. le comte d'Ayen⁽¹⁾, et que vous ne lui écriviez au plus tôt pour lui en témoigner votre joie. Il me témoigne toujours beaucoup d'amitié pour vous. Le voilà présentement le plus riche seigneur de la cour. Le roi donne à mademoiselle d'Aubigné 800.000 francs, outre 100.000 francs en pierreries. Madame de Maintenon assure aussi à sa nièce 600.000 francs après sa mort. On donne à M. le comte d'Ayen les survivances des gouvernements de Berri et de Roussillon, sans compter des pensions qu'on leur donnera encore. M. le maréchal de Noailles assure 45.000 francs de rente à monsieur son fils, et lui en donne présentement 18.000. Voilà, Dieu merci, de grands biens ; mais ce que j'estime plus que tout cela, c'est qu'il est fort sage et très digne de la grande for-

tune qu'on lui fait. Adieu, mon cher fils. Votre mère vous écrira par le second courrier de M. l'ambassadeur. Écrivez-moi souvent, et priez M. l'ambassadeur de vouloir vous avertir une heure ou deux avant le départ de ses courriers, quand il sera obligé d'en envoyer. Quand vous n'écrirez que dix ou douze lignes, cela me fera toujours beaucoup de plaisir. Lionval a été un peu malade, et est encore un peu faible. Vos petites sœurs sont en bonne santé. Je vous prie de faire mille compliments pour moi à M. de Bonac, et de l'assurer de toute la reconnaissance que j'ai pour l'amitié dont il vous honore. Je l'en remercierai moi-même à la première occasion, et lorsque j'aurai l'esprit un peu plus tranquille que je ne l'ai.

(Commencée par madame Racine).

Ce 24 mars 1698.

Je me sers de l'occasion du courrier de M. de Bonrepaux pour vous témoigner, mon fils, la joie que j'ai de l'application qu'il nous semble que vous vous donnez au travail, pour profiter des instructions que M. l'ambassadeur veut bien vous donner. Votre père m'en paraît fort

content. Soyez persuadé que vous ne lui sauriez faire plus de plaisir, et à moi aussi, que de vous remplir l'esprit de choses propres à vous faire exercer votre charge avec l'estime des honnêtes gens.

Votre père a été voir votre sœur, qu'il n'a pas trouvée en assez bonne santé pour la laisser aller dans une autre maison que celle où elle est. Si elle est obligée d'en sortir, il faudra bien qu'elle se résigne à revenir avec nous se rétablir. Le parti qu'elle doit prendre ne sera décidé que dans quelques jours. Vous me manderez à votre loisir si la toile et la dentelle que vous avez achetées pour vos chemises est plus fine que celle que vous avez emportée d'ici. Votre oncle est d'une santé fort mauvaise présentement, les eaux de Bourbon ne lui ayant point donné de soulagement. Depuis peu de jours madame de Romanet mande à ses enfants qu'il est au lit pour un mal qui lui est venu à la jambe. Il m'a paru bien fâché de n'avoir pas su quand vous avez passé à Roye, pour vous y aller embrasser. M. de Sérignan attend toujours l'occasion de pouvoir parler à M. de Barbezieux, pour faire rentrer votre cousin dans la place qu'il avait. Je crois que c'est bien en vain, et que mon neveu ferait tout aussi bien de s'en retourner chez lui ; mais cela chagrîne votre oncle.

Lionval est toujours incommodé. J'ai envoyé

aujourd'hui chez Helvétius, pour le lui mettre entre les mains. Le pauvre petit vous fait bien ses compliments, et promet bien qu'il n'ira pas à la comédie comme vous. Nanette vous fait mille compliments par les lettres qu'elle écrit, et Babet est ravie d'avoir pour maîtresse madame de Ronval. Les petites vous embrassent.

Pour parler de quelque chose de plus sérieux, par la lettre que vous m'avez écrite, vous me demandez de prier Dieu pour vous. Vous pouvez être persuadé que, si mes prières étaient bonnes à quelque chose, vous seriez bientôt un parfait chrétien, ne souhaitant rien avec plus d'ardeur que votre salut. Mais, mon fils, songez, dans ce saint temps, que les pères et mères ont beau prier le Seigneur pour leurs enfants, qu'il faut que les enfants n'oublient pas l'éducation qu'on a tâché de leur donner. Songez, mon fils, que vous êtes chrétien, et à quoi vous oblige cette qualité. Ce sera le comble de ma joie de vous voir dans cette disposition, et je l'espère de la grâce du Seigneur.

Quand il viendra quelque courrier, mandez-moi un peu de petits détails de vos passe-temps et des nouvelles de Henri ; s'il est bien content, et s'il fait bien son devoir. Adieu, mon fils. Je vous embrasse. Soyez persuadé que je suis toute à vous.

(De la main de Racine.)

Je n'ajoute qu'un mot à la lettre de votre mère, pour vous dire que j'approuve au dernier point le conseil qu'on vous a donné d'apprendre l'allemand, et les raisons solides dont M. l'ambassadeur s'est servi pour vous le persuader. J'en ai dit un mot à M. de Torcy, qui vous y exhorte de son côté, et qui croit que cela vous sera extrêmement utile. Je vous écrirai plus au long au premier jour. Le valet de chambre m'a prié instamment d'envoyer mon paquet, le plus tôt que je pourrais, chez madame Pierret. Continuez à vous occuper, et songez que tout ce que j'apprends de vous fait la plus grande consolation que je puisse avoir. Il ne tient pas à M. de Bonac que vous ne passiez pour un fort habile homme, et vous lui avez des obligations infinies. Assurez-le de ma reconnaissance et de l'extrême envie que j'ai de me trouver entre lui et vous avec M. l'ambassadeur. Je crois que je profiterais moi-même beaucoup en si bonne compagnie. Tous vos amis de la cour me demandent toujours de vos nouvelles.

A Paris, le lundi de Pâques, 31 mars 1698.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir tout ce que vous m'avez mandé de la manière édifiante dont le service se fait dans la chapelle de M. l'ambassadeur, et sur les dispositions où vous étiez de bien employer ce saint temps, dont voilà déjà une partie de passé. Je vous assure que vous auriez encore pensé plus sérieusement que vous ne faites peut-être sur l'incertitude de la mort et sur le peu que c'est que la vie, si vous aviez eu le triste spectacle que nous venons d'avoir, votre mère et moi cette après-dînée. La pauvre Fanchon ⁽¹⁾ s'était beaucoup plainte de maux de tête tout le matin. Elle avait pourtant été à confesse à Saint-André. En dînant ses maux de tête l'ont reprise, et on a été obligé de la faire mettre sur son lit. Sur les trois heures, comme je prenais mon livre pour aller à vêpres, j'ai demandé de ses nouvelles. Votre mère, qui la venait de quitter, m'a dit qu'elle lui trouvait un peu de fièvre. J'ai été pour lui tâter le pouls ; je l'ai trouvée renversée sur son lit, la tête qui lui traînait à terre, le visage tout bleu et tout bouffi, sans la moindre connaissance, avec une quantité horrible d'eaux qui l'étouffaient et qui faisaient un bruit effroyable dans sa gorge :

enfin une vraie apoplexie. J'ai fait un grand cri, et je l'ai prise dans mes bras : mais sa tête et tout son corps n'étaient plus que comme un sac mouillé ; ses yeux étaient tout renversés dans sa tête : un moment plus tard elle était morte. Votre mère est venue tout éperdue, et lui a jeté deux ou trois poignées de sel dans la bouche, en lui ouvrant les dents par force : on l'a baignée d'esprit-de-vin et de vinaigre ; mais elle a été plus d'une grande demi-heure entre nos bras dans le même état que je vous ai représenté, et nous n'attendions que le moment qu'elle allait étouffer. Nous avons vite envoyé chez M. Maréchal (1) et chez M. du Tartre ; mais personne n'était au logis. A la fin, à force de la tourmenter et de lui faire avaler par force, tantôt du vin, tantôt du sel, elle a vomi une quantité épouvantable d'eaux qui lui étaient tombées du cerveau dans la poitrine. Elle a pourtant été deux heures entières sans revenir à elle, et il n'y a qu'une heure à peu près que la connaissance lui est revenue. Elle m'a entendu dire à votre mère que j'allais vous écrire, et elle m'a prié de vous faire bien ses compliments : c'est en quelque sorte la première marque de connaissance qu'elle nous a donnée. Elle ne se souvient de rien de tout ce qui lui est arrivé ; mais, à cela près, je la crois entièrement hors de péril. Je m'assure

que vous auriez été aussi ému que nous l'avons tous été. Madelon en est encore tout effrayée, et a bien pleuré sa sœur, qu'elle croyait morte.

Je vais demain coucher à Port-Royal, d'où j'espère ramener votre sœur aînée après-demain. Ce sera encore un autre spectacle fort triste pour moi, et il y aura bien des larmes versées à cette séparation. Nous avons jugé que, ne pouvant rester à Port-Royal, elle n'avait d'autre parti à prendre qu'à revenir avec nous, sans aller de couvent en couvent. Du moins elle aura le temps de rétablir sa santé, qui s'est encore fort affaiblie par les austérités qu'elle a faites ce carême, et elle s'examinera à loisir sur le parti qu'elle doit embrasser. Nous lui avons préparé la chambre où couchait votre petit frère, qui couchera dans votre grande chambre avec sa mie.

Vos lettres me font toujours un extrême plaisir, et même à M. Despréaux, à qui je les montre quelquefois, et qui continue à m'assurer que j'aurai beaucoup de satisfaction de vous, et que vous ferez des merveilles.

Votre Henri a mandé à mon cocher qu'il n'était pas content des quarante écus que nous lui donnons, et il le prie de lui faire savoir ma réponse. Il dit pour ses raisons que le vin est fort cher en Hollande. Vous jugez bien de quelle

manière j'ai reçu cette demande. Je vous conseille de lui parler comme il mérite, et de ne pas faire plus de cas d'une pareille proposition que j'en fais moi-même. Ni je ne suis en état d'augmenter ses gages, ni je ne crois point ses services assez considérables pour les augmenter. Du reste, ne vous laissez manquer de rien : mandez-moi tous vos besoins, et croyez qu'on ne peut pas vous aimer plus tendrement que je fais. Votre mère vous embrasse. Faites en sorte que M. de Bonac me donne toujours beaucoup de part dans son amitié.

A Paris, le 14 avril 1698.

Je prends beaucoup de part au plaisir que vous aurez d'accompagner M. l'ambassadeur dans la maison de campagne que vous dites qu'il est sur le point de prendre, et j'ai été fort content de la description que vous me faites de ces sortes de maisons. J'ai montré votre lettre à madame la comtesse de Gramont, qui s'intéresse beaucoup aux moindres choses qui regardent M. l'ambassadeur, et qui vous estime bien heureux d'être en si bonne compagnie. M. le comte d'Ayen m'a dit que vous lui aviez écrit, et qu'il vous avait fait réponse. Il m'a paru très content de votre

compliment. Il était un peu indisposé quand je partis avant-hier de Marly.

Votre sœur commence à se raccoutumer avec nous, mais non pas avec le monde, dont elle paraît toujours fort dégoûtée. Elle prend un fort grand soin de ses petites sœurs et de son petit frère, et elle fait tout cela de la meilleure grâce du monde. Votre mère est très édifiée d'elle, et en reçoit un fort grand soulagement. Il a fallu bien des combats pour la faire résoudre à porter des habits fort simples et fort modestes qu'elle a retrouvés dans son armoire, et il a fallu au moins lui promettre qu'on ne l'obligerait jamais à porter ni or ni argent sur elle. Ou je me trompe, ou vous n'êtes pas tout à fait dans ces mêmes sentiments, et vous traitez peut-être de grande faiblesse d'esprit cette aversion qu'elle témoigne pour les ajustements et pour la parure, j'ajouterai même pour la dorure. Mais que cette petite réflexion que je fais ne vous effraye point, je sais aussi bien compatir à la petite vanité des jeunes gens, comme je sais admirer la modestie de votre sœur. J'ai même prié M. l'ambassadeur de vous faire avancer ce qui vous sera nécessaire pour un habit dès que vous en aurez besoin, et je m'abandonne sans aucune répugnance à tout ce qu'il jugera à propos que vous fassiez là-dessus.

J'ai été charmé de l'éloge que vous me faites de M. de Bonac, et de la noble émulation qu'il me semble que son exemple vous inspire. Madame la comtesse de Gramont, en lisant cet endroit de votre lettre, m'a dit qu'elle n'était point surprise qu'il fût devenu un si galant homme, et qu'elle lui avait toujours trouvé un grand fond d'esprit, et une politesse merveilleuse. Ayez bien soin de lui témoigner combien je l'honore, et combien je souhaite qu'il me compte au nombre de ses serviteurs.

Je n'ai mandé qu'un mot de la santé de M. de Cavoie à M. l'ambassadeur ; mais je vais vous en instruire plus en détail, afin que vous l'en instruisiez. M. de Cavoie sent toujours les mêmes douleurs ; il avait commencé à prendre les eaux de Forges, qu'il faisait venir à Paris ; mais il a fallu les quitter fort vite, parce que les douleurs s'étaient augmentées très considérablement. Il a même résolu de quitter tous les remèdes, et d'attendre que le beau temps le remette dans son état naturel. Heureusement il n'a aucun autre accident qui doive lui faire peur ; il n'a ni fièvre ni dégoût ; il dort fort bien ; il a même assez bon visage, quoique la diète très exacte qu'il observe depuis cinq mois l'ait assez maigri. Tout son mal, c'est qu'il ne peut être longtemps debout, et qu'il est obligé de s'asseoir dès qu'il a fait

le tour de son jardin. Il s'en ira à Luciennes dès qu'il fera beau, et se contentera d'aller se montrer de temps en temps au roi quand la cour sera à Marly. Le roi même lui a fait conseiller de prendre ce parti, et témoigne beaucoup d'envie de le revoir.

Votre petit frère est fort enrhumé, aussi bien que Madelon ; ils ne font tous deux que tousser. Fanchon est assez bien et ne se ressent plus de son accident, que M. Fagon appelle un catarrhe suffocant. Il nous a conseillé de lui donner de l'émétique ; mais on ne peut venir à bout de lui faire rien prendre. Votre mère et votre sœur se portent fort bien, et vous font leurs compliments.

Vous trouverez des ratures au bas de cette page, qui vous surprendront ; mais quand j'ai commencé ma lettre, je ne m'étais pas aperçu de ces quatre lignes par où j'avais commencé celle que j'écrivais à M. de Bonrepaux, à qui je me suis résolu d'écrire sur de plus grand papier. M. Quentin et plusieurs autres de vos amis me demandent souvent de vos nouvelles. M. Despréaux vous fait aussi ses compliments. Il est à la joie de son cœur depuis qu'il a vu son *Amour de Dieu* imprimé avec de grands éloges dans une réponse qu'on a faite au Père Daniel, qui avait écrit contre les *Lettres provinciales* ⁽¹⁾. Il avait voulu

s'établir à Auteuil ; mais il s'était trop pressé, et le retour du vilain temps l'a fait revenir plus vite qu'il n'y était allé. On m'a dit mille biens de plusieurs ecclésiastiques très vertueux qui sont en Hollande avec M. l'évêque de Sébaste ⁽¹⁾, dont on m'a parlé aussi avec beaucoup d'estime. Si vous aviez envie d'en connaître quelqu'un, ou si même M. l'ambassadeur avait la même envie, on leur ferait écrire de l'aller voir et de lui offrir leurs services. Je vous donne seulement cet avis, afin que vous en fassiez l'usage que vous jugerez à propos. C'est une grande consolation de trouver des gens de bien, et de pouvoir quelquefois s'entretenir avec eux des choses du salut, surtout dans un pays où l'on est dissipé par les divertissements et les affaires. Du reste, j'apprends avec beaucoup de plaisir que vous ne voyez que les mêmes gens que voit M. l'ambassadeur. Je vous avoue que si vous fréquentez d'autres compagnies que les siennes, je serais dans de très grandes inquiétudes. Adieu, mon cher fils. Soyez persuadé de mon extrême amitié pour vous et de celle de votre mère.

A Paris, le 25 avril 1698.

J'ai été fort incommodé depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, ayant eu plusieurs

petits maux dont il n'y en avait pas un seul dangereux, mais qui étaient tous assez douloureux pour m'empêcher de dormir la nuit, et de m'appliquer durant le jour. Ces maux étaient premièrement un fort grand rhume dans le cerveau, un rhumatisme dans le dos, et une petite érysipèle ou érépipèle sur le ventre, que j'ai encore, et qui m'inquiète beaucoup de temps en temps par les cuissons qu'elle me cause. Cela a donné occasion à votre mère et à mes meilleurs amis de m'insulter sur la paresse que j'avais depuis si longtemps à me faire des remèdes. J'en ai déjà commencé quelques-uns, et je crois qu'il faudra me purger au moins deux fois dans la semaine qui vient. Vos deux petites sœurs prenaient hier médecine pendant qu'on était après me saigner, et il fallut que votre mère me quittât pour aller forcer Fanchon à avaler sa médecine. Elle a toujours été un peu incommodée depuis le catarrhe que je vous ai mandé qu'elle avait eu. Je lui lus votre lettre, et elle fut même fort touchée de l'intérêt que vous preniez à sa maladie, et du soin que vous preniez de lui donner des conseils de si loin. Elle ne fait plus autre chose depuis ce temps-là que de se moucher, et fait un bruit comme si elle voulait que vous l'entendissiez, et que vous vissiez combien elle fait cas de vos conseils. Votre sœur aînée a été fort

incommodée aussi de sa migraine ; à cela près, elle est d'une humeur fort douce, et j'ai tout sujet d'être édifié de sa conduite et de sa grande piété ; mais elle est toujours fort farouche pour le monde. Elle pensa hier rompre en visière à un neveu de madame Le Challeux, qui lui faisait entendre, par manière de civilité, qu'il la trouvait bien faite ; et je fus obligé même, quand nous fûmes seuls, de lui en faire une petite réprimande. Elle voudrait ne bouger de sa chambre et ne voir personne. Du reste, elle est assez gaie avec nous, et prend soin de ses petites sœurs et de son petit frère. Mais voilà assez vous parler de notre ménage. Je crois que vous n'avez pas été fort affligé d'apprendre que Rousseau ⁽¹⁾, l'huissier de la chambre, a été mis à la Bastille, et qu'on lui a ordonné de se défaire de sa charge. Je crois même que tous ses confrères seront assez aises d'être délivrés de lui. Pour moi, il ne me saluait plus, et avait toujours envie de me fermer la porte au nez lorsque je venais chez le roi. Avec tout cela, je le plaindrais, si un homme aussi insolent, et qui cherchait volontiers la haine de tous les honnêtes gens, pouvait mériter quelque pitié. Il y a eu une autre catastrophe qui a fait bien plus de bruit que celle-là, et c'est celle de M. l'abbé de Coadlec, un Breton, qui n'était, pour ainsi dire, connu

de personne, et que le roi avait nommé évêque de Poitiers. Je ne doute pas que vous n'ayez fort entendu parler de cette affaire, qui a été très fâcheuse, non seulement pour cet évêque de deux jours, mais bien plus pour le Père de La Chaise, son protecteur, qui a eu le déplaisir de voir défaire son ouvrage d'une manière qui a tant fait de scandale. Mais, comme on aura mandé tout ce détail à M. l'ambassadeur, je ne vous en dirai pas davantage.

Dès que j'apprendrai que M. l'abbé de Polignac est à Paris, au cas qu'il y vienne, je ne manquerai pas de l'aller chercher. Je n'ai pu encore rencontrer M. l'abbé de Châteauneuf, que j'ai pourtant grande envie de voir. Assurez bien M. le comte d'Auvergne de mes respects et de ma reconnaissance infinie pour toutes les bontés dont il vous honore et moi aussi. On nous faisait espérer que nous le reverrions bientôt. Votre mère vous embrasse. Faites toujours mille compliments pour moi à M. de Bonac, qui est, de toutes les compagnies que vous voyez, celle que je vous envie le plus.

A Paris, le 2 mai 1698.

Votre mère et moi nous approuvons entièrement tout ce que vous avez pensé sur votre habit,

et nous souhaitons même qu'on ait déjà commencé à y travailler, afin que vous l'ayez pour l'entrée de M. l'ambassadeur. Vous n'avez qu'à le prier de vous faire donner l'argent dont vous croyez avoir besoin, tant pour l'habit que pour les autres choses que vous jugerez nécessaires. J'ai fort approuvé votre conduite sur les ecclésiastiques dont je vous avais parlé, et tout cet endroit de votre lettre m'a fait beaucoup de plaisir. Vous m'en ferez beaucoup aussi de répondre de votre mieux à leurs honnêtetés, et de leur rendre tous les petits services qui dépendront de vous. Il peut même arriver des occasions où vous ne serez pas fâché de vous adresser à eux pour les choses qui regardent votre salut, quand vous serez assez heureux pour y songer sérieusement. Il ne se peut rien de plus sage que la conduite de M. l'ambassadeur à leur égard. Il a un frère dont on me disait des merveilles, il y a fort peu de temps ; on ne l'appelle que le saint solitaire : il a même des relations avec un très saint et très savant ecclésiastique, qui n'est pas loin du pays où vous êtes. Je suis sûr que M. l'ambassadeur, avec tous les honneurs qui l'environnent, envie souvent de bon cœur le calme et la félicité de monsieur son frère.

M. Despréaux recevra avec joie vos lettres quand vous lui écrirez ; mais je vous conseille

de me les adresser, de peur que le prix qui lui en coûterait ne diminue beaucoup le prix même de tout ce que vous pourriez lui mander. N'appréhendez point de m'ennuyer par la longueur de vos lettres ; elles me font un extrême plaisir, et nous sont d'une très grande consolation à votre mère et à moi, et même à toutes vos sœurs, qui les écoutent avec une merveilleuse attention, en attendant l'endroit où vous ferez mention d'elles.

Il y aura demain trois semaines que je ne suis sorti de Paris, et je pourrais bien y en demeurer encore autant, à cause de cette espèce de petite érépipèle que j'ai, et des médecines qu'il faudra prendre quand je ne l'aurai plus. Vous ne sauriez croire combien je me plais dans cette espèce de retraite, et avec quelle ardeur je demande au bon Dieu que vous soyez en état de vous passer de mes petits secours, afin que je commence un peu à me reposer, et à mener une vie conforme à mon âge et même à mon inclination. M. Despréaux m'a tenu très bonne compagnie. Il est présentement établi à Auteuil, où nous l'irons voir quelquefois quand le temps sera plus doux, et que je pourrai prendre l'air sans m'incommoder. Je vais souvent voir M. de Cavoie, qui n'est qu'à deux pas de chez moi, et ce sont presque les seules visites que je fasse.

Toutes vos sœurs sont en très bonne santé, aussi bien celles qui sont au logis, que celles de Melun et de Variville, qui témoignent l'une et l'autre une grande ferveur pour achever de se consacrer à Dieu. Babet m'écrit les plus jolies lettres du monde et les plus vives, sans beaucoup d'ordre, comme vous pouvez croire, mais entièrement conformes au caractère que vous lui connaissez. Elle nous demande avec grand soin de vos nouvelles. M. Boileau, frère de M. Despréaux, vit Nanette il y a huit jours, et la trouva d'une gaieté extraordinaire. Votre sœur aînée est toujours un peu sujette à ses migraines. Adieu, mon cher fils. Je vous écrirai plus au long une autre fois. J'ai si mal dormi la nuit dernière, que je n'ai pas la tête bien libre ni assez reposée pour écrire davantage. Mille compliments à M. de Bonac. N'ayez surtout aucune inquiétude sur ma santé, qui au fond est très bonne.

A Paris, le 16 mai 1698.

Votre relation du voyage que vous avez fait à Amsterdam m'a fait un très grand plaisir. Je ne pus m'empêcher de la lire, chez M. Le Verrier, à M. de Valincour et à M. Despréaux,

qui m'ont fort assuré qu'elle les avait divertis. Je me gardai bien, en la lisant, de leur lire l'étrange mot de *tentatif*, que vous avez appris de quelque Hollandais, et qui les aurait beaucoup étonnés. Du reste, je pouvais tout lire en sûreté, et il n'y avait rien qui ne fût selon la langue et selon la raison. Tous ces messieurs vous font bien des compliments. M. Despréaux assure fort qu'il n'aura point de regret au port que lui pourront coûter vos lettres ; mais je crois que vous ferez aussi bien d'attendre quelque bonne commodité pour lui écrire. Votre mère est fort touchée du souvenir que vous avez d'elle. Elle serait assez aise d'avoir votre beurre ; mais elle craint également, et de vous donner de l'embarras, et d'être embarrassée pour recevoir votre présent, qui se perdrait peut-être ou qui se gâterait en chemin.

M. de Rost m'a fait l'honneur de me venir voir. J'allai pour lui rendre sa visite, mais je ne le trouvai point, et il revint chez moi dès le lendemain. Je l'ai trouvé tel que vous me l'avez mandé, c'est-à-dire un très galant homme, de beaucoup d'esprit, et parlant parfaitement bien sur les belles-lettres et sur toutes sortes de sujets. Il m'apprit avant-hier que la Champmeslé⁽¹⁾ était à l'extrémité, de quoi il me parut très affligé ; mais ce qui est le plus affligeant, c'est

de quoi il ne se soucie guère apparemment, je veux dire l'obstination avec laquelle cette pauvre malheureuse refuse de renoncer à la comédie, ayant déclaré, à ce qu'on m'a dit, qu'elle trouvait très glorieux pour elle de mourir comédienne. Il faut espérer que, quand elle verra la mort de plus près, elle changera de langage, comme font d'ordinaire la plupart de ces gens qui font tant les fiers quand ils se portent bien. Ce fut madame de Caylus qui m'apprit hier cette particularité, dont elle était effrayée, et qu'elle a sue, comme je crois, de M. le curé de Saint-Sulpice.

Je rencontrai l'autre jour M. du Boulay, l'un de nos camarades, qui me pria de vous bien faire ses compliments. On m'a dit que son fils, qui est dans les mousquetaires, avait eu une affaire assez bizarre avec M. de Villacerf le fils, qui, le prenant pour un de ses meilleurs amis, lui donna, en badinant, un coup de pied dans le derrière, puis, s'étant aperçu de son erreur, lui en fit beaucoup d'excuses. Mais le mousquetaire, sans se payer de ses raisons, prit le temps que M. de Villacerf avait le dos tourné, et lui donna aussi un coup de pied de toute sa force ; après quoi il le pria de l'excuser, disant qu'il l'avait pris aussi pour un de ses amis. L'action a paru fort étrange à tout le monde. M. de Mau-

pertuis ou M. de Vins a fait mettre le mousquetaire en prison ; mais M. de Boufflers accommoda promptement les deux parties. M. du Boulay se trouve parent de madame Quintin, à ce qu'on dit, et cette parenté ne lui a pas été infructueuse en cette occasion. Tout cela s'était passé sur le petit degré de Versailles, par où le roi remonte quand il revient de la chasse.

Je fais toujours résolution de vous écrire de longues lettres ; mais je m'y prends toujours trop tard, et il faut que je finisse malgré moi. J'aurai le soin de bien remercier pour vous M. le comte d'Ayen : ayez celui de bien m'acquitter envers M. le comte d'Auvergne et envers M. de Bonac, de tout ce que je leur dois pour les bontés qu'ils ont pour moi. Adieu, mon cher fils. Je me porte bien, Dieu merci, et toute la famille. Faites aussi bien des remerciements à M. de L'Étang, pour l'honneur qu'il me fait de songer encore que je suis au monde.

A Versailles, 5 juin 1698.

J'étais si accablé d'affaires lundi dernier, que je ne pus trouver le temps d'écrire ni à M. l'ambassadeur ni à vous. J'arrivai avant-hier

en ce pays-ci, et j'y appris, en arrivant, que le roi avait chassé M. l'abbé de Langeron, M. l'abbé de Beaumont, neveu de M. de Cambrai, et MM. du Puis et de L'Échelle. La querelle de M. de Cambrai est cause de tout ce remue-ménage. On a déjà remplacé les deux abbés depuis que j'ai écrit à M. l'ambassadeur, et on a mis en leur place un M. l'abbé Lefèvre, que je ne connais point, et le recteur de l'Université, nommé M. Vittement, qui fit une fort belle harangue au roi sur la paix. M. de Puységur est nommé pour un des gentilshommes de la manche ; je ne sais pas l'autre. Je ne puis vous cacher l'obligation que vous avez à M. le maréchal de Noailles. Il avait songé à vous, et en avait même parlé : mais vous voyez bien, par le choix de M. de Puységur, que M. le duc de Bourgogne n'étant plus un enfant, on veut mettre auprès de lui des gens d'une expérience consommée, surtout pour la guerre ; d'autant plus que ce sera ce prince qui commandera l'armée qu'on assemble pour le camp de Compiègne, et que M. de Puységur y exercera son emploi ordinaire de maréchal des logis de l'armée. Tout le monde a trouvé ce choix du roi très sage, et vous ne devez pas douter qu'on ne lui donne un collègue aussi avancé en âge et aussi expérimenté que lui. Mais vous voyez du moins que vous avez ici

des protecteurs qui ne vous oublient point, et que, si vous voulez continuer à travailler et à vous mettre en bonne réputation, l'on ne manquera point de vous mettre en œuvre dans les occasions. Vous ne me parlez plus de l'étude que vous aviez commencée de la langue allemande. Vous voulez bien que je vous dise que j'appréhende un peu cette facilité avec laquelle vous embrassez de bons desseins, mais avec laquelle aussi vous vous en dégoûtez quelquefois. Les belles-lettres, où vous avez toujours pris assez de plaisir, ont un certain charme qui fait trouver beaucoup de sécheresse dans les autres études. Mais c'est pour cela même qu'il faut vous opiniâtrer contre le penchant que vous avez à ne faire que les choses qui vous plaisent. Vous avez un grand modèle devant vos yeux, je veux dire M. l'ambassadeur, et je ne saurais trop vous exhorter à vous former là-dessus le plus que vous pourrez. Je sais qu'il y a beaucoup de sujets de distraction et de dissipation à la Haye ; mais je vous crois l'esprit maintenant trop solide pour vous laisser détourner de votre travail et des occupations que M. l'ambassadeur veut bien vous donner : autrement il faudrait mieux vous en revenir, et n'être point à charge au meilleur ami que j'aie au monde.

Je vous dis tout ceci, non point que j'aie

aucun sujet d'inquiétude sur vous, étant au contraire très content de ce qui m'en revient, et surtout des bons témoignages que M. l'ambassadeur veut bien en rendre ; mais, comme je veille continuellement à tout ce qui pourrait vous faire plaisir, j'ai pris cette occasion de vous exciter à faire de votre part tout ce qui peut faciliter les vœux que mes amis pourront avoir pour vous. M. de Torcy a toujours les mêmes bontés pour moi, et la même intention de vous en donner des marques. Je suis chargé de beaucoup de compliments de tous vos petits amis de ce pays-ci ; je dis petits amis, en comparaison des protecteurs dont je viens de vous parler. Je vous crois d'assez bon naturel pour avoir été fort touché de la mort de M. Mignon, à qui vous aviez beaucoup d'obligation. J'ai laissé votre mère et toute la famille en bonne santé, excepté que votre sœur est encore bien sujette à sa migraine. Je crains bien que la pauvre fille ne puisse pas accomplir les grands desseins qu'elle s'était mis dans la tête, et je ne serai point du tout surpris quand il faudra que nous prenions d'autres vœux pour elle. Je remercie de tout mon cœur M. de Bonac de la continuation de son souvenir pour moi, et de son amitié pour vous. Votre mère vous remercie de votre beurre, et craint toujours de vous faire de l'embarras

A Paris, le 16 juin 1698.

On m'envoya à Marly la lettre que vous m'écriviez d'Aix-la-Chapelle. J'y ai vu avec beaucoup de plaisir la description que vous y faisiez des singularités de cette ville, et surtout de la procession où Charlemagne assista avec de si belles cérémonies. Je vous crois maintenant de retour au lieu de votre résidence, et je m'attends que je recevrai bientôt de vos nouvelles et de celles de M. l'ambassadeur, qui me néglige un peu depuis quelque temps.

J'arrivai avant-hier de Marly, et j'ai retrouvé toute la famille en bonne santé. Il m'a paru que votre sœur aînée reprenait assez volontiers les petits ajustements auxquels elle avait si fièrement renoncé, et j'ai lieu de croire que sa vocation à la religion pourrait bien s'en aller avec celle que vous aviez eue autrefois pour être chartreux. Je n'en suis point du tout surpris, connaissant l'inconstance des jeunes gens, et le peu de fond qu'il y a à faire sur leurs résolutions, surtout quand elles sont si violentes et si fort au-dessus de leur portée. Il n'en est pas ainsi de votre sœur qui est à Melun. Comme l'ordre qu'elle a embrassé est beaucoup plus doux, sa vocation sera aussi plus durable. Toutes

ses lettres marquent une grande persévérance, et elle paraît même s'impatienter beaucoup des quatre mois que son noviciat doit encore durer. Babet paraît aussi souhaiter avec beaucoup de ferveur que son temps vienne pour se consacrer à Dieu. Toute la maison où elle est l'aime tendrement, et toutes les lettres que nous en recevons ne parlent que de son zèle et de sa sagesse. On dit qu'elle est fort jolie de sa personne, et qu'elle est même beaucoup crue. Mais vous jugez bien que nous ne la laisserons pas s'engager légèrement, et sans être bien assurés d'une véritable vocation. Vous jugez bien aussi que tout cela n'est pas un petit embarras pour votre mère et pour moi, et que des enfants, quand ils sont venus à cet âge, ne donnent pas peu d'occupation. Je vous dirai très sincèrement que ce qui nous console quelquefois dans nos inquiétudes, c'est d'apprendre que vous avez envie de bien faire, et que vous vous appliquez sérieusement à vous instruire des choses qui peuvent convenir à votre état et aux vues que l'on peut avoir pour vous. Songez toujours que notre fortune est très médiocre, et que vous devez beaucoup plus compter sur votre travail que sur une succession qui sera fort partagée. Je voudrais avoir pu mieux faire ; je commence à être d'un âge où ma plus grande application doit être pour

mon salut. Ces pensées vous paraîtront peut-être un peu sérieuses ; mais vous savez que j'en suis occupé depuis fort longtemps. Comme vous avez de la raison, j'ai cru même vous devoir parler avec cette franchise à l'occasion de votre sœur, qu'il faut maintenant songer à établir. Mais enfin nous espérons que Dieu, qui ne nous a point abandonnés jusqu'ici, continuera à nous assister et à prendre soin de nous, surtout si vous ne l'abandonnez pas vous-même, et si votre plaisir ne l'emporte point sur les bons sentiments qu'on a tâché de vous inspirer. Adieu, mon cher fils. Je vous écrirai une autre fois plus au long. Votre mère vous embrasse de tout son cœur. Ne vous laissez manquer de rien de ce qui vous est nécessaire.

A Paris, le 23 juin 1698.

Votre mère s'est fort attendrie à la lecture de votre dernière lettre, où vous mandiez qu'une de vos plus grandes consolations était de recevoir de nos nouvelles. Elle est très contente de ces marques de votre bon naturel ; mais je puis vous assurer qu'en cela vous nous rendez bien justice, et que les lettres que nous recevons

de vous font toute la joie de la famille, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Ils m'ont tous prié aujourd'hui de vous faire leurs compliments, et votre sœur aînée comme les autres. La pauvre fille me fait assez de pitié par l'incertitude que je vois dans ses résolutions, tantôt à Dieu, tantôt au monde, et craignant également de s'engager de façon ou d'autre. Du reste, elle est fort douce, et votre mère est très contente de la manière dont elle se conduit envers elle. Madelon a eu ces jours passés une petite vérole volante, qui n'aura pas de suites pour elle. Dieu veuille que les autres ne s'en ressentent pas ! Je crains surtout pour le petit Lionval, qui pourrait bien en être pris tout de bon. Il est très joli, apprend bien, et, quoique fort éveillé, ne nous donne pas la moindre peine.

J'allai, il y a trois jours, dîner à Auteuil, où se trouvèrent M. le marquis de La Salle, M. Félix et M. Boudin. M. de Termes y vint aussi, et amena le nouveau musicien M. Destouches, qui fait encore un autre opéra pour Fontainebleau. Après le dîner, il chanta plusieurs endroits de cet opéra, dont ces messieurs parurent fort charmés, et surtout M. Despréaux, qui prétendait les entendre fort distinctement, et qui raisonna fort, à son ordinaire, sur la musique. Le musicien fut fort étonné que je n'eusse point

entendu son dernier opéra. M. Despréaux lui en voulut dire les raisons, qui l'étonnèrent encore davantage, et peut-être ne le satisfirent pas beaucoup.

La plupart de ces messieurs me demandèrent fort obligeamment de vos nouvelles, et je leur dis que vous étiez l'homme du monde le plus content. Ils n'eurent pas de peine à le croire, connaissant l'ambassadeur comme ils font, et le regardant tout à la fois comme le plus aimable et le plus habile homme qui soit au monde. M. Despréaux leur dit combien il avait de plaisir à lire les lettres que vous m'écriviez, et les assura que vous seriez un jour très digne d'être aimé de tous mes amis. Vous savez que les poètes se piquent d'être prophètes ; mais ce n'est que dans l'enthousiasme de leur poésie qu'ils le sont ; et M. Despréaux leur parlait en prose. Ses prédictions ne laissèrent pas néanmoins de me faire plaisir et de flatter un peu la tendresse paternelle. C'est à vous, mon cher fils, à ne pas faire passer M. Despréaux pour un faux prophète. Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous êtes à la source du bon sens, et de toutes les belles connaissances pour le monde et pour les affaires.

J'aurais une joie sensible de voir la maison de campagne dont vous faites tant de récit, et d'y manger avec vous des groseilles de Hol-

lande. Ces groseilles ont bien fait ouvrir les oreilles à vos petites sœurs et à votre mère elle-même, qui les aime fort, comme vous savez. Je ne saurais m'empêcher de vous dire qu'à chaque chose d'un peu bon que l'on nous sert sur la table, il lui échappe toujours de dire : « Racine mangerait volontiers d'une telle chose. » Je n'ai jamais vu en vérité une si bonne mère, ni si digne que vous fassiez votre possible pour reconnaître son amitié. Au moment où je vous écris ceci, vos deux petites sœurs me viennent apporter un bouquet pour ma fête, qui sera demain, et qui sera aussi la vôtre. Trouverez-vous bon que je vous fasse souvenir que ce même saint Jean, qui est votre patron, est aussi invoqué par l'Église comme le patron des gens qui sont en voyage, et qu'elle lui adresse pour eux une prière qui est dans l'*Itinéraire* (1), et que j'ai dit en plusieurs fois à votre intention ? Adieu, mon cher fils. Faites mille amitiés pour moi à M. de Bonac, et assurez M. l'ambassadeur du respect et de la reconnaissance que ma femme et toute ma famille ont pour lui.

A Paris, le 7 juillet 1698.

S'il fait aussi beau temps à la Haye qu'il fait ici depuis dix jours, je vous tiens le plus heureux

homme du monde dans votre maison de campagne. Je suis ravi du bon emploi que vous avez résolu d'y faire de votre temps, et je puis vous assurer que M. de Torcy ne laissera pas échapper les occasions de vous rendre de bons offices. Comme il estime extrêmement M. l'ambassadeur, il ajoutera une foi entière aux bons témoignages qu'il lui rendra de vous. Je lui ai lu votre dernière lettre, aussi bien qu'à M. le maréchal de Noailles. Ils ont été charmés et effrayés de la description que vous y faites du grand travail et de l'application continuelle de M. l'ambassadeur. Je lisais, ou, pour mieux dire, je relisais ces jours passés pour la centième fois, les épîtres de Cicéron à ses amis. Je voudrais qu'à vos heures perdues vous en puissiez lire quelques-unes avec M. l'ambassadeur : je suis assuré qu'elles seraient extrêmement de son goût, d'autant plus que, sans le flatter, je ne vois personne qui ait mieux attrapé que lui ce genre d'écrire les lettres, également propre à parler sérieusement et solidement des grandes affaires, et à badiner agréablement sur les petites choses. Croyez que, dans ce dernier genre, Voiture est beaucoup au-dessous de l'un et de l'autre. Lisez, par exemple, les épîtres *ad Trebatium*, *ad Marium* *ad Papyrium Pætum*, et d'autres que je vous marquerai quand vous voudrez. Lisez même celles

de Cœlius à Cicéron : vous serez étonné d'y voir un homme aussi vif et aussi élégant que Cicéron même ; mais il faudrait pour cela que vous eussiez pu vous familiariser ces lettres par la connaissance de l'histoire de ces temps-là, à quoi les *Vies* de Plutarque vous pourraient aider beaucoup. Je vous conseille de faire la dépense d'acheter l'édition de ces épîtres par Grævius, imprimées en Hollande, in-8, depuis dix à douze ans. Cette lecture est excellente pour un homme qui veut écrire des lettres, soit d'affaires, soit de choses moins sérieuses.

J'irai demain coucher à Auteuil, et j'y attendrai le lendemain à souper votre mère avec sa famille, et avec celle de M. de Castigny. Votre sœur est au lit à l'heure qu'il est, et a une fort grande migraine. La pauvre fille en est souvent attaquée, et n'est pas dix jours de suite sans s'en ressentir. Elle est rentrée dans sa première ferveur pour la piété ; mais je crains qu'elle ne pousse les choses trop loin ; cela est cause même de cette petite inégalité qui se trouve dans ses sentiments, les choses violentes n'étant pas de nature à durer longtemps. Le petit Lionval n'a pas manqué de gagner la petite vérole ; mais elle est si légère qu'il n'a pas même gardé le lit, et qu'il ne s'en lève tous les jours que plus matin. Comme il faisait extrêmement chaud,

on n'a pas pris de grandes précautions pour l'empêcher de prendre l'air, et il est déjà presque entièrement hors d'affaire.

Je ferai de petits reproches à M. Despréaux de ce qu'il n'a pas envoyé à M. l'ambassadeur sa dernière édition. Vous jugez bien qu'il la lui enverra fort vite, et vous n'avez qu'à me mander par quelle voie on la lui pourra faire tenir. Votre mère est très édifiée de la modestie de votre habit ; mais nous ne vous prescrivons rien là-dessus, et c'est à vous de faire ce qui vous convient et ce qui est du goût de M. l'ambassadeur : surtout ne lui soyez point à charge, et mandez-nous à qui il faudra que nous donnions l'argent dont vous avez besoin. Quand je témoigne à tous mes amis les obligations que vous avez à M. de Bonrepaux, je n'oublie pas de leur marquer celles que vous avez à M. de Bonac, et combien je vous trouve heureux d'être en si bonne compagnie.

A Paris, le 21 juillet 1698.

Ce fut pour moi une apparition agréable de voir entrer M. de Bonac dans mon cabinet, jeudi dernier de grand matin ; mais ma joie se

changea bientôt en chagrin, quand je le vis résolu à ne point loger chez moi, et à refuser la petite chambre de mon cabinet, que ma femme et moi nous le priâmes très instamment d'accepter. Nous recommençâmes nos instances le lendemain, et je le menaçai même de vous mander de loger à l'auberge à la Haye, et il était tout prêt de m'accorder le plaisir que je lui demandais ; mais M. Dusson interposa son autorité en nous disant que nous étions trop loin du quartier de M. de Torcy, qui est aussi le sien, et qu'il fallait que lui et monsieur son neveu fussent toujours ensemble, et sussent à point nommé quand M. de Torcy arriverait à Paris, pour l'aller trouver toutes les fois qu'il y viendrait. Il a bien fallu me payer malgré moi de ces raisons, et vous pouvez vous assurer que ma femme en a été du moins aussi chagrine que moi. Vous savez comme elle est reconnaissante, et commé elle a le cœur fait. Il n'y a chose au monde qu'elle ne fît pour marquer à M. de Bonrepaux le ressentiment qu'elle a de toutes les bontés qu'il a pour vous. Elle est charmée comme moi de M. de Bonac, et de toutes ses manières pleines d'honnêteté et de politesse. Elle sera au comble de sa joie si vous pouvez parvenir à lui ressembler, et si vous rapportez en ce pays-ci l'air et les manières qu'elle admire en lui. Il nous donne de

grandes espérances sur votre sujet, et vous êtes fort heureux d'avoir en lui un ami si plein de bonne volonté pour vous. S'il ne nous flatte point, et si les témoignages qu'il vous rend sont bien sincères, nous avons de grandes grâces à rendre au bon Dieu, et nous espérons que vous nous serez d'une grande consolation. Il nous assure que vous aimez le travail, que vous ne vous dissipez point, et que la promenade et la lecture sont vos plus grands divertissements, et surtout la conversation de M. l'ambassadeur, que vous avez bien raison de préférer à tous les plaisirs du monde : du moins je l'ai toujours trouvée telle, et non seulement moi, mais tout ce qu'il y a ici de personnes de meilleur esprit et de meilleur goût.

Je n'ai osé lui demander si vous pensiez un peu au bon Dieu, et j'ai eu peur que la réponse ne fût pas telle que je l'aurais souhaitée ; mais enfin je veux me flatter que, faisant votre possible pour devenir un parfait honnête homme, vous concevrez qu'on ne le peut être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. Vous connaissez la religion : je puis même dire que vous la connaissez belle et noble comme elle est, et il n'est pas possible que vous ne l'aimiez. Pardonnez si je vous mets quelquefois sur ce chapitre : vous savez combien il me tient à cœur, et je vous puis assurer

que plus je vais en avant, plus je trouve qu'il n'y a rien de si doux au monde que le repos de la conscience, et de regarder Dieu comme un père qui ne nous manquera pas dans tous nos besoins. M. Despréaux, que vous aimez tant, est plus que jamais dans ces sentiments, surtout depuis qu'il a fait son *Amour de Dieu* ; et je vous puis assurer qu'il est très bien persuadé lui-même des vérités dont il a voulu persuader les autres. Vous trouvez quelquefois mes lettres trop courtes ; mais je crains bien que vous ne trouviez celle-ci trop longue. Nous vous écrirons ma femme et moi, et peut-être M. Despréaux même, par M. de Bonac. M. de Torcy m'a dit avec plaisir tous les témoignages avantageux que M. l'ambassadeur lui a rendus de vous, et il s'en souviendra en temps et lieu.

A Paris, le 24 juillet 1698.

M. de Bonac vous dira plus de nouvelles que je ne vous en puis écrire, et même des nôtres, nous ayant fait l'honneur de nous voir souvent, et de dîner quelquefois avec la petite famille. Il vous pourra dire qu'elle est fort gaie, à la réserve de votre sœur ; qui fut fort triste le der-

nier jour qu'il dina chez nous ; mais elle était alors si accablée de sa migraine, qu'elle se jeta dans son lit dès qu'il fut sorti, et y demeura jusqu'au lendemain sans boire ni manger. Je la plains fort d'y être si sujette ; cela même est cause de toutes les irrésolutions où elle est sur l'état qu'elle doit embrasser. Je fais mon possible pour la réjouir ; mais nous menons une vie si retirée, qu'elle ne peut guère trouver de divertissements avec nous. Elle prétend qu'elle ne se soucie point de voir le monde, et elle n'a guère d'autre plaisir que dans la lecture, n'étant que fort peu sensible à tout le reste. Le temps de la profession de Nanette s'avance fort, et il n'y a plus que trois mois jusque-là. Nanette a grande impatience que ce temps-là arrive. Babet témoigne aussi une grande envie de demeurer à Variville. Votre cousin le mousquetaire, qui l'a été voir il y a trois jours en revenant de Montdidier, l'a trouvée fort grande et fort jolie. On est toujours charmé d'elle dans cette maison ; mais nous avons résolu de ne l'y plus laisser qu'un an, après quoi nous la reprendrons avec nous pour bien examiner sa vocation. Pour Fanchon, il lui tarde beaucoup qu'elle ne soit à Melun avec sa sœur Nanette, et elle ne parle d'autre chose. Sa petite sœur n'a pas les mêmes impatiences de nous quitter, et me paraît avoir beaucoup de goût pour le

monde. Elle raisonne sur toutes choses avec un esprit qui vous surprendrait, et est fort railleuse ; de quoi je lui fais souvent la guerre. Je prétends mettre votre petit frère, l'année qui vient, avec M. Rollin, à qui M. l'archevêque a confié les petits MM. de Noailles. M. Rollin a pris un logement au collège de Laon, près de Sainte-Geneviève, dans le pays latin. Il a pris aussi quelques autres jeunes enfants. M. d'Ernoton, notre voisin, y voulait mettre son petit-fils le chevalier, et on en était convenu de part et d'autre : mais, quand ce vint au fait et au prendre, on a trouvé ce petit garçon trop éveillé pour le mettre avec les autres ; de quoi M. d'Ernoton a été fort offensé.

Il faut maintenant vous parler de vos amis. M. Félix le fils est tel que vous l'avez laissé, attendant sans aucune impatience qu'on le marie. Monsieur son père lui veut donner la fille de M. de Montargis, à qui on donne 50.000 écus ; mais madame Félix s'y oppose tête baissée, et pleure dès qu'on lui en parle. Elle a pris, je ne sais pourquoi, cette alliance en aversion ; et cela jette un peu de froideur dans le ménage. Tous vos confrères les ordinaires du roi me demandent souvent de vos nouvelles, aussi bien que plusieurs officiers des gardes, entre autres M. Pétau, et tous ces messieurs

témoignent beaucoup d'amitié pour vous. M. de Saint-Gilles s'informe aussi très souvent de votre santé. Il n'y a que M. Binet qui me paraît fort majestueux. Je ne sais si c'est par indifférence ou par timidité.

M. de Bonac vous pourra dire combien M. Despréaux lui témoigna d'amitié pour vous ; mais il attend que vous lui écriviez le premier. Il est heureux comme un roi dans sa solitude, ou plutôt dans son hôtellerie d'Auteuil. Je l'appelle ainsi parce qu'il n'y a point de jour où il n'y ait quelque nouvel écot, et souvent deux ou trois qui ne se connaissent pas trop les uns les autres. Il est heureux de s'accommoder ainsi de tout le monde. Pour moi, j'aurais cent fois vendu la maison.

Pour nouvelles académiques, je vous dirai que le pauvre Boyer mourut avant-hier, âgé de quatre-vingt-trois ou quatre-vingt-quatre ans, à ce qu'on dit. On prétend qu'il a fait plus de cinq cent mille vers en sa vie, et je le crois, parce qu'il ne faisait autre chose. Si c'était la mode de brûler les morts, comme parmi les Romains, on aurait pu lui faire les mêmes funérailles qu'à ce Cassius Parmensis ^(a) à qui il ne fallut d'autre bûcher que ses propres ouvrages, dont on fit

(a) Cassius de Parme, un des assassins de César.

un fort bon feu. Le pauvre M. Boyer est mort fort chrétiennement : sur quoi je vous dirai en passant que je dois réparation à la mémoire de la Champmeslé, qui mourut aussi avec d'assez bons sentiments, après avoir renoncé à la comédie, très repentante de sa vie passée, mais surtout fort affligée de mourir ; du moins M. Despréaux me l'a dit ainsi, l'ayant appris du curé d'Auteuil, qui l'assista à la mort ; car elle est morte à Auteuil, dans la maison d'un maître à danser, où elle était venue prendre l'air. Je crois que c'est M. l'abbé Genest ^(a) qui aura la place de M. Boyer : il ne fait pas tant de vers que lui, mais il les fait beaucoup meilleurs.

Je ne crois pas que je fasse le voyage de Compiègne, ayant vu assez de troupes et de campements en ma vie pour n'être pas tenté d'aller voir celui-là. Je me réserverai pour le voyage de Fontainebleau, et me reposerai cependant dans ma famille, où je me plais plus que je n'ai jamais fait. M. de Torcy me paraît très plein de bonté pour vous, et je suis persuadé qu'il vous en donnera des marques. Dès que le temps sera venu de vous proposer pour quelque chose, M. de Noailles, M. de Beauvilliers même, seront ravis de s'employer pour vous dans les occasions ;

(a) Auteur de plusieurs tragédies, entre autres de *Pénélope* et de *Joseph*.

et vous jugez bien que je ne négligerai point ces occasions lorsqu'elles arriveront, n'y ayant plus rien qui me retienne à la cour que la pensée de vous mettre en état de n'y avoir plus besoin de moi. Votre mère, qui a vu la lettre que votre sœur vous écrit, dit qu'elle vous y parle des affaires de votre conscience ; vous pouvez compter qu'elle l'a fait de son chef, et plutôt pour vous faire apparemment la guerre que pour autre chose.

M. de Bonac a bien voulu se charger pour vous de 30 louis neufs, valant 240 livres, que nous l'avons prié de vous donner. Je voulais en donner 40, sur la grande idée qu'il nous a donnée de votre bonne économie ; mais votre mère a modéré la somme, et a cru que c'était assez de 30. Nous avons résolu de donner 4.000 francs à votre sœur Nanette, avec une pension viagère de 200 francs. Elle n'en sait encore rien, ni son couvent non plus : mais M. l'archevêque de Sens, à qui j'en ai fait confidence, m'a dit que cela était magnifique, et m'a répondu que l'on serait content de moi ; il s'opposerait même, si je donnais davantage.

Ma santé est assez bonne, Dieu merci, et les grandes chaleurs m'ont entièrement ôté mon rhume ; mais ces mêmes chaleurs m'ont souvent jeté dans de fort grands abattements, et je sens

bien que le temps approche où il faut un peu songer à la retraite ; mais je vous ai tant prêché dans ma dernière lettre, que je crains de recommencer celle-ci. Vous trouverez donc bon que je la finisse en vous disant que je suis très content de vous. Si j'ai quelque chose à vous recommander particulièrement, c'est de faire tout de votre mieux pour vous rendre agréable à M. l'ambassadeur, et pour contribuer à sa consolation dans les moments où il est accablé de travail. Je mettrai sur mon compte toutes les complaisances que vous aurez pour lui, et je vous exhorte à avoir pour lui le même attachement que vous auriez pour moi, avec cette différence qu'il y a mille fois plus à profiter et à apprendre avec lui qu'avec moi ^(a).

J'ai reconnu en vous une qualité que j'estime fort : c'est que vous entendez très bien raillerie quand d'autres que moi vous font la guerre sur vos petits défauts. Mais ce n'est pas assez de souffrir en galant homme les petites plaisanteries qu'on vous peut faire, il faut même les mettre à profit. Si j'osais vous citer mon exemple, je vous dirais qu'une des choses qui m'a fait le

(a) Il y a ici un « rebondissement » de la lettre qui surprend. Le texte de Mesnard est pourtant scrupuleusement suivi. Mais un travail critique devrait examiner de plus près la question.

plus de bien, c'est d'avoir passé ma jeunesse avec une société de gens qui se disaient assez volontiers leurs vérités, et qui ne s'épargnaient guère les uns les autres sur leurs défauts ; et j'avais assez de soin de me corriger de ceux qu'on trouvait en moi, qui étaient en fort grand nombre, et qui auraient pu me rendre assez difficile pour le commerce du monde. Adieu, mon cher fils. Écrivez-moi toujours le plus souvent que vous pourrez.

J'oubliais à vous dire que j'apprends que vous ne soyez un trop grand acheteur de livres. Outre que la multitude ne sert qu'à dissiper et à faire voltiger de connaissances en connaissances, souvent assez inutiles, vous prendriez même l'habitude de vous laisser tenter de tout ce que vous trouveriez. Je me souviens toujours d'un passage des *Offices* de Cicéron, que M. Nicole me citait souvent pour me détourner de la fantaisie d'acheter des livres : *Non esse emacem, vectigal est.* « C'est un grand revenu que de n'aimer point à acheter. » Mais le mot d'*emacem* est très beau, et a un grand sens. Votre tante de Port-Royal prie le bon Dieu pour vous, et est fort aise de savoir que vous aimez à vous occuper. Elle m'a dit de vous faire ses compliments. Assurez de mes respects M. le comte d'Auvergne, et ne lui laissez pas ignorer la reconnaissance

que j'ai de toutes les bontés qu'il a pour vous et pour moi.

Je m'imagine que vous ouvrirez de fort grands yeux quand vous verrez pour la première fois le roi d'Angleterre. Je sais combien les grands hommes excitent votre attention et votre curiosité. Je m'attends que vous me rendrez bon compte de ce que vous aurez vu.

Le 27 juillet.

Depuis cette lettre écrite, j'en ai reçu une de vous, où vous me mandez l'accident qui vous est arrivé. Vous avez beaucoup à remercier Dieu d'en être échappé à si bon marché ; mais en même temps cet accident vous doit faire souvenir de deux choses : l'une, d'être plus circonspect que vous n'êtes, d'autant plus qu'ayant la vue basse, vous êtes obligé plus qu'un autre à ne rien faire avec précipitation ; et l'autre, qu'il faut être toujours en état de n'être point surpris parmi tous les accidents qui nous peuvent arriver quand nous y pensons le moins.

Pour votre habit, je suis fâché qu'il soit fait, et l'on vous envoie une veste qui aurait pu vous faire honneur ; mais elle ne sera pas perdue. Vous ne demandiez que 200 francs, en quoi je loue votre retenue ; M. de Bonac vous en porte plus de 400. Quand vous en aurez besoin, j'aurai

recours à M. de Montargis, avec qui il n'y aura pas tant à perdre qu'avec le banquier dont vous parlez.

Vous avez bien de l'obligation à M. de Bonac de tout le bien qu'il a dit ici de vous. Il n'aurait pas plus d'amitié pour son propre frère qu'il ne paraît en avoir pour vous. Je ne doute pas que vous ne lui rendiez la pareille.

Votre mère vient de Saint-Sulpice, où elle a rendu le pain bénit. Si vous n'étiez pas si loin, elle vous aurait envoyé de la brioche ; mais M. de Bonac en mangera pour vous.

A Paris, le 1^{er} août 1698.

Je vous écris seulement quatre lignes, à l'occasion d'un des courriers de M. de Bonrepaux, qui part aujourd'hui. La dernière lettre que vous avez reçue de moi était si longue, que vous ne trouverez pas mauvais que celle-ci soit fort courte. J'ai été bien aise d'apprendre que l'entrée de M. l'ambassadeur était reculée ; ainsi vous aurez le temps de vous parer de la veste que votre mère vous a envoyée. Il ne s'est rien passé de nouveau depuis le départ de M. de Bonac, que la querelle que M. le grand-prieur ⁽¹⁾ a voulu avoir avec M. le prince de Conti à Meudon.

M. le grand prieur s'est tenu offensé de quelques paroles très peu offensantes que M. le prince de Conti avait dites ; et le lendemain, sans qu'il fût question de rien, il le vint aborder dans la cour de Meudon, le chapeau sur la tête et enfoncé jusqu'aux yeux, et lui parla comme s'il voulait tirer raison de lui des paroles qu'il lui avait dites. M. le prince de Conti le fit souvenir du respect qu'il lui devait ; M. le grand prieur répondit qu'il ne lui en devait point. M. le prince de Conti lui parla avec toute la hauteur, et en même temps avec toute la sagesse dont il est capable. Comme il y avait là beaucoup de gens, cela n'eut point alors d'autre suite. Mais Monseigneur, qui sut la chose un moment après, et qui se sentit fort irrité contre M. le grand prieur, envoya M. le marquis de Gèvres pour en donner avis au roi ; et le roi sur-le-champ envoya chercher M. de Pontchartrain, à qui il donna ses ordres pour envoyer M. le grand prieur à la Bastille. Cette nouvelle a fait un fort grand bruit ; et je ne doute pas que M. l'ambassadeur, à qui on l'aura mandée plus au long, ne vous en apprenne plus de particularités. Tout le monde loue M. le prince de Conti, et plaint M. de Vendôme, qui sera vraisemblablement très affligé de cette aventure.

Votre mère et toute la petite famille vous fait ses compliments. Votre sœur demande conseil

à tous ses directeurs sur le parti qu'elle doit prendre, ou du monde, ou de la religion ; mais vous, jugez bien que, quand on demande de semblables conseils, c'est qu'on est déjà déterminé. Nous cherchons très sérieusement, votre mère et moi, à la bien établir ; mais cela ne se trouve pas du jour au lendemain. A cela près, elle ne nous fait aucune peine, et elle se conduit avec nous avec beaucoup de douceur et de modestie. Adieu, mon cher fils. Je n'ai autre chose à vous recommander, sinon de continuer à faire comme on m'assure que vous faites.

J'ai résolu de ne point aller à Compiègne, où je n'aurais guère le temps de faire ma cour. Le roi sera toujours à cheval, et je n'y serais jamais. M. le comte d'Ayen est pourtant bien fâché que je n'aie pas vu son régiment, qui sera fort magnifique. On me demande souvent de vos nouvelles. Quand vous écrirez à M. Félix le fils, ne lui parlez pas de l'affaire de M. de Montargis. Je vous exhorte à écrire à M. Despréaux par la première occasion que vous trouverez.

A Paris, le 18 août 1698.

J'avais résolu d'écrire vendredi dernier à M. l'ambassadeur et à vous, mais il se trouva

que c'était le jour de l'Assomption, et vous savez qu'en pareils jours un père de famille comme moi est trop occupé, surtout le matin, pour avoir le temps d'écrire des lettres. Votre mère est fort aise que vous soyez content de la veste qu'elle vous a envoyée. Si elle avait su la couleur de votre habit, elle vous aurait acheté une étoffe qui vous aurait mieux convenu ; mais vous dites fort bien que cette étoffe ne vous sera pas inutile, et vous servira pour un autre habit. Votre mère vous remercie de la bonne volonté que vous avez de lui apporter une robe de chambre quand vous viendrez en ce pays-ci ; mais elle ne veut point d'étoffe d'or.

On nous manda avant-hier de Melun que votre sœur Nanette avait une grosse fièvre continue avec des redoublements. Nous en attendons des nouvelles avec beaucoup d'inquiétude, et votre mère a résolu d'y aller elle-même au premier jour. Vous voyez qu'avec une si grosse famille on n'est pas sans embarras, et qu'on n'a pas trop le temps de respirer, une affaire succédant presque toujours à une autre, sans compter la douleur de voir souffrir les personnes qu'on aime.

Je fis hier vos compliments à M. Despréaux, et je lui montrai la lettre où vous me mandiez le bon accueil que vous a fait le roi d'Angleterre.

Je suis fort obligé à M. l'ambassadeur, et de vous avoir assuré ce bon traitement, et d'en avoir bien voulu rendre compte au roi. M. de Torcy me promit de se servir même de cette occasion pour vous rendre de bons offices. M. Despréaux est fort content de tout ce que vous écrivez du roi d'Angleterre. Vous voulez bien que je vous dise en passant que, quand je lui lis quelqueune de vos lettres, j'ai soin d'en retrancher les mots d'*ici*, de *là*, de *ci*, que vous répétez jusqu'à sept ou huit fois dans une page. Ce sont de petites négligences qu'il faut éviter, et qui sont même aisées à éviter. Du reste, nous sommes très contents de la manière naturelle dont vous écrivez, et du bon compte que vous rendez de tout ce que vous avez vu.

M. de Torcyme montra le livre du *Pur amour* ⁽¹⁾, que M. l'ambassadeur lui a envoyé ; mais il ne put me le prêter, parce qu'il avait dessein de le faire voir à M. de Noailles. Cette affaire ^(a) va toujours fort lentement à Rome, et on ne croit pas qu'elle soit encore jugée de deux mois.

M. de Bonac est trop bon d'être si content de nous ; j'aurais bien voulu faire mieux pour lui témoigner toute l'estime que j'ai pour lui, laquelle est beaucoup augmentée depuis que j'ai

(a) Du quietisme.

eu l'honneur de l'entretenir à fond, et que j'ai découvert, non seulement toute la netteté et toute la solidité de son esprit, mais encore la bonté de son cœur, et la sensibilité qu'il a pour ses amis.

Je mande à M. l'ambassadeur que je n'irai point à Compiègne, et que je me réserve pour Fontainebleau ; ainsi j'aurai tout le temps de vous écrire, et il ne se passera point de semaine que vous n'ayez de nos nouvelles.

Vous ne m'avez rien mandé de M. de Tallard. A-t-il logé chez M. l'ambassadeur ? Comment est-on content de lui ? On m'a dit qu'il logerait à Utrecht pendant que le roi d'Angleterre sera à Loo. Faites bien des amitiés au fils de milord Montaigu. Je vous conseille même d'écrire au milord son père si M. l'ambassadeur le juge à propos, et de le remercier des honnêtetés qu'il vous a faites par son fils. Vous lui en pourrez mander tout le bien que vous m'en dites. Je lui ferai aussi réponse au premier jour. Adieu, mon cher fils.

A Paris, le 31 août 1698.

J'avais déjà vu dans la gazette toutes les magnificences de M. l'ambassadeur ⁽¹⁾ ; mais je n'ai pas

laissé de prendre un grand plaisir au récit que vous m'en avez fait. J'ai tremblé pour vous de toutes ces santés qu'il vous a fallu boire, et je m'imagine que, malgré toutes vos précautions, vous n'êtes pas sorti de table avec la tête aussi libre que vous y étiez entré. Nous vîmes, il y a huit jours, une autre entrée, ma femme, votre sœur, et moi, bien malgré nous. C'était celle des ambassadeurs de Hollande, que nous trouvâmes dans la rue Saint-Antoine lorsque nous y pensions le moins, et il nous fallut arrêter, pendant plus de deux heures, dans un même endroit. Les carrosses et les livrées me parurent fort belles ; mais je vois bien par votre récit et par celui de la gazette de Hollande, que votre entrée était tout autrement superbe que celle-ci.

1^{er} septembre, cinq heures du matin.

J'avais hier commencé cette lettre dans le dessein de la faire plus longue ; mais M. Boileau le doyen me vint prendre pour aller à Auteuil voir M. Despréaux, qui avait eu un accès de fièvre. Un autre accès le reprit pendant que nous étions chez lui ; mais comme ce n'est qu'une fièvre intermittente et fort légère, il s'en tirera aisément par le quinquina, auquel il a, comme vous savez, grande dévotion. Pour moi, je vais dans ce moment me remettre dans mon lit

pour prendre médecine. Votre mère et tout le monde vous salue. Votre sœur Nanette se porte mieux, et a été reçue par sa communauté à faire profession dans deux mois ; ce qui la console de tous ses maux. Adieu, mon cher fils. Je vous écrirai plus au long la première fois.

L'abbé Genest a été élu à l'Académie à la place de Boyer. Votre cousin l'abbé Dupin a eu des voix pour lui, et pourra l'être une autre fois, de quoi il a grande envie. J'ai donné ma voix à l'abbé Genest, à qui j'étais engagé.

A Paris, le 12 septembre 1698.

Je ne vous écris qu'un mot pour vous dire seulement des nouvelles de ma santé et de celle de toute la famille. J'ai encore été un peu incommodé de ma colique depuis le dernier billet que je vous ai écrit ; mais n'en soyez point en peine : j'ai tout sujet de croire que ce n'est rien, et que les purgations emporteront toutes ces petites incommodités. Le mal est qu'il me survient toujours quelque affaire qui m'ôte le loisir de penser bien sérieusement à ma santé.

Votre mère revint hier au soir de Melun, où elle a laissé votre sœur Nanette parfaitement guérie, et très aise d'avoir été admise à la profession, par toute la communauté, avec des agréments incroyables. Cette cérémonie se fera vers la fin d'octobre, pendant le voyage de Fontainebleau. Nous lui donnons 5.000 francs en argent et 200 livres de pension viagère. Nous pensions ne donner en argent que 4.000 francs ; mais votre tante ⁽¹⁾ a si bien chicané, qu'il nous en coûtera 5.000, tant pour lui bâtir et meubler une cellule, que pour d'autres petites choses qui iront au moins à 1.000 francs : sans compter les dépenses que le voyage et la cérémonie nous coûteront.

Nous songeons aussi à marier votre sœur, et si une affaire dont on nous a parlé réussit, cela se pourra faire cet hiver, sinon nous attendrons quelque autre occasion. Elle est fort tranquille là-dessus, et n'a ni vanité ni ambition, et j'ai tout lieu d'être content d'elle.

J'ai pensé vous marier vous-même sans que vous en sussiez rien, et il s'en est peu fallu que la chose n'ait été engagée ; mais quand c'est venu au fait et au prendre, je n'ai point trouvé l'affaire aussi avantageuse qu'elle paraissait : elle le pourra être dans vingt ans, et cependant vous auriez eu un peu à souffrir, et vous n'auriez pas été fort

à votre aise. Je n'aurais pourtant rien fait sans prendre avis de M. l'ambassadeur et sans avoir votre approbation. Ceux de mes amis que j'ai consultés m'ont dit que c'était vous rompre le cou, et empêcher peut-être votre fortune, que de vous marier si jeune, en vous donnant un établissement si médiocre, quoiqu'il y eût des espérances de retour dans vingt ans, comme je vous ai dit. Je ne vous aurais même rien mandé de tout cela, si ce n'était que j'ai voulu vous faire voir combien je songe à vous. Je tâcherai de faire en sorte que vous soyez content de nous, et nous vous aiderons en tout ce que nous pourrons. C'est à vous de votre côté à vous aider aussi vous-même, en continuant à vous appliquer sérieusement, et en donnant à M. l'ambassadeur toute la satisfaction que vous pourrez. Je vous manderai une autre fois, pour vous divertir, le détail de l'affaire qu'on m'avait proposée. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous ne connaissez point la personne dont il s'agissait, et que vous ne l'avez jamais vue. C'est même une des raisons qui m'a fait aller bride en main, puisqu'il est juste que votre goût soit aussi consulté. Adieu, mon cher fils. J'ai été témoin dans tout cela de l'extrême amitié que votre mère a pour vous, et vous ne sauriez en avoir trop de reconnaissance. Faites bien des compli-

ments pour moi à M. l'ambassadeur. Je ne lui écris point aujourd'hui, et j'attends à lundi prochain. Je suis toujours convaincu de plus en plus que ses affaires iront bien. M. de Cavoie sera ici de retour lundi prochain : on dit qu'il s'est fort bien trouvé des eaux. Je vis hier madame la comtesse de Gramont et madame de Caylus, qui y avaient dîné. J'étais aussi invité à ce dîner ; mais j'avais eu la colique toute la nuit, et je n'y allai que l'après-dînée.

Vous n'êtes pas le seul à qui il arrivé des aventures. Votre mère et votre sœur me vinrent chercher, il y a huit jours à Auteuil, où j'avais dîné. Un orage épouvantable les prit comme elles étaient sur la chaussée. La grêle, le vent et les éclairs, firent une telle peur aux chevaux, que le cocher n'en était plus maître. Votre sœur, qui se crut perdue, ouvrit la portière, et se jeta à bas sans savoir ce qu'elle faisait. Le vent et la grêle la jetèrent par terre, et la firent si bien rouler, qu'elle allait être jetée à bas de la chaussée, sans mon laquais qui courut après elle, et qui la retint. On la remit dans le carrosse toute trempée et tout effrayée. Elle arriva à Auteuil dans ce bel état. M. Despréaux fit vite allumer un grand feu ; mademoiselle de Frescheville lui prêta une chemise et un habit ; M. Le Verrier lui donna de la reine-d'Hongrie ; nous la ramenâmes à Paris

à la lueur des éclairs, malgré M. Despréaux qui voulait la retenir. Elle se mit au lit en arrivant, et y dormit douze heures durant ; après quoi elle se trouva en très bonne santé. Il a fallu lui acheter d'autres jupes, et c'est là tout le plus grand mal de son aventure. Adieu, mon cher fils. Je ne vous demande point de nouvelles ; M. Dusson m'a dit qu'il manderait tout ce qu'il en sait. Mille amitiés à M. de Bonac.

A Paris, 19 septembre 1698.

J'ai enfin rompu entièrement, avec l'avis de tous mes meilleurs amis, le mariage qu'on m'avait proposé pour vous. On vous aurait donné une fille avec 84.000 francs ; elle en a autant à espérer après la mort de père et de mère : mais ils sont encore jeunes tous deux, et peuvent au moins vivre une vingtaine d'années ; l'un ou l'autre même pourrait se remarier ; ainsi vous couriez risque de n'avoir très longtemps que 4.000 livres de rentes, chargé peut-être de huit ou dix enfants avant que vous eussiez trente ans. Vous n'auriez pu avoir ni chevaux ni équipage : les habits et la nourriture auraient tout absorbé.

Cela vous détournait des espérances que vous pourriez assez justement avoir par votre travail, et par l'amitié dont M. de Torcy et dont M. de Bonrepaux vous honorent. Ajoutez à cela l'humeur de la fille, qu'on dit qui aime le faste, le monde, et tous les divertissements du monde, et qui vous aurait peut-être mis au désespoir par beaucoup de contrariétés. Tout ce que je puis vous dire, c'est que des personnes fort raisonnables, et qui nous aiment, nous ont embrassés très cordialement, ma femme et moi, quand elles ont su que je m'étais débarrassé de cette affaire. J'ai tout lieu de croire qu'en vous faisant part du peu de bien et du revenu que Dieu nous a donné, vous serez cent fois plus heureux et plus en état de vous avancer que vous ne l'auriez été. Je ne vous nomme point les personnes qui m'avaient fait cette proposition ; vous ne les connaissez guère que de nom ; je vous prie même de ne les point deviner : je ne dois jamais manquer de reconnaissance pour la bonne volonté qu'ils m'ont témoignée en cette occasion. Votre mère a été dans tous les mêmes sentiments que moi ; elle doutait même que vous eussiez voulu entrer dans cette affaire, parce qu'elle vous a souvent entendu dire que vous vouliez travailler à votre fortune avant que de songer à vous marier. Soyez bien persuadé

que nous ne vous laisserons manquer de rien, et que je suis dans la disposition de faire pour vous, étant garçon, les mêmes choses que je prétendais faire en vous mariant. Ainsi abandonnez-vous à Dieu premièrement, à qui je vous exhorte de vous attacher plus que jamais ; et, après lui, reposez-vous sur l'amitié que nous avons pour vous, qui augmente tous les jours beaucoup par la persuasion où nous sommes de vos bonnes inclinations, et de l'envie que vous avez de vous occuper et de vivre en honnête homme.

Votre mère mena hier à la foire toute la petite famille. Le petit Lionval eut belle peur de l'éléphant, et fit des cris effroyables quand il le vit qui mettait sa trompe dans la poche du laquais qui le tenait par la main. Les petites filles ont été plus hardies, et sont revenues chargées de poupées dont elles sont charmées. Fanchon a été un peu malade ces jours passés ; votre sœur aînée est en bonne santé. Pour moi, je ne suis pas entièrement hors de mes coliques, et je diffère pourtant toujours à me purger.

Je ne sais point ce que c'est que l'*Histoire du jansénisme*, dont vous me parlez, ni si c'est pour ou contre les gens que nous estimons ; mais je vous conseille de ne témoigner aucune curiosité là-dessus, afin qu'on ne puisse pas vous nommer en rien. Quand la chose sera imprimée,

je prierai M. de Torcy d'en faire venir quelques exemplaires.

Vous voulez bien que je vous fasse une petite critique sur un mot de votre dernière lettre. *Il en a agi avec toute la politesse du monde* ; il faut dire : *il en a usé*. On ne dit point : *il en a bien agi*, et c'est une mauvaise façon de parler. Adieu, mon cher fils. Votre mère et tout le monde vous saluent. Mes compliments à M. de Bonac.

A Paris, le 3 octobre 1698.

J'ai la tête si épuisée de tout le sang qu'on m'a tiré depuis cinq ou six jours, que je laisse à ma femme le soin de vous écrire de mes nouvelles. Ne soyez cependant en aucune inquiétude pour ma santé ; elle est, Dieu merci, beaucoup meilleure, et j'espère être en état d'aller dans huit jours à Fontainebleau. Vous savez ma sincérité, et d'ailleurs je n'ai aucune raison de vous déguiser l'état où je suis. Faites bien mes compliments à M. l'ambassadeur et à M. de Bonac. Soyez tranquille, et songez un peu au bon Dieu.

(Madame Racine continue.)

La colique de votre père s'était beaucoup augmentée avec des douleurs insupportables,

avec de la fièvre qui était continue, quoiqu'elle ne fût pas considérable. Il a fallu tout de bon se mettre au lit ; l'on a été obligé de saigner votre père deux fois, et faire d'autres remèdes dont il n'est pas tout à fait dehors. Le principal est qu'il a eu une bonne nuit, et qu'il est ce matin sans fièvre, et qu'il ne lui reste plus de sa colique qu'une douleur dans le côté droit, quand on y touche ou que votre père s'agite.

Votre père est fort content des réflexions que vous faites dans vos lettres au sujet de l'établissement que nous avons été sur le point de vous donner. Votre tante de Port-Royal en a été aussi fort satisfaite ; mais, par votre seconde lettre, il nous a paru que le bien que cette fille vous apportait avait fait un peu trop d'impression sur votre esprit, et que vous n'aviez pas assez pensé sur ce que votre père vous avait mandé de l'humeur de la personne dont il s'agissait. Je vois bien, mon fils, que vous ne savez pas de quelle importance cela est pour le repos de la vie. C'est pourtant la seule raison qui nous a fait rompre. Pour moi, j'avais encore une raison qui me tenait bien au cœur, c'est que la demoiselle était rousse. Au reste, ne croyez point que nous ayons appréhendé de nous incommoder ; cela ne nous est pas tombé dans l'esprit, et d'ailleurs il ne nous en coûtait guère plus

qu'il nous en coûtera pour vous faire subsister. Votre père est si content de vous qu'il fera toutes choses afin que vous soyez content de lui, pourvu que vous soyez honnête homme, et que vous viviez d'une manière qui réponde à l'éducation que nous avons tâché de vous donner.

Votre père est bien fâché de la nécessité où vous nous marquez être de prendre la perruque ; il remet cette affaire au conseil que vous donnera M. l'ambassadeur. Quand votre père sera en bonne santé, il enverra quérir M. Marguery pour vous faire une perruque selon que vous souhaitez. Madame la comtesse de Gramont est bien fâchée pour vous que vous perdiez l'agrément que vous donnaient vos cheveux.

J'ai été à Melun, comme votre père a pu vous le mander. J'ai trouvé Nanette fort bien rétablie et bien contente. Elle a souhaité que je lui meublasse sa cellule ; ce que j'ai fait. Votre sœur lui a envoyé son bréviaire ; il lui conviendra mieux qu'à elle, qui apparemment choisit un état où elle n'aura pas de bréviaire à dire. Vous avez oublié que vous lui devez une réponse ; elle ne vous en fait pas moins ses compliments, ainsi que les petites et Lionval. M. Willart a été voir Babet ; il dit qu'elle est presque aussi grande que votre sœur. Elle dit toujours qu'elle ne veut point revenir avec nous.

J'ai pris la plume à votre père pour vous écrire, parce qu'il est dans son lit ; il a voulu seulement commencer cette lettre, afin que vous ne vous figurassiez point qu'il est plus mal qu'il est. Adieu, mon cher fils. J'espère qu'au premier ordinaire votre père sera en état de vous écrire tout à fait. Songez à Dieu, et à gagner le ciel.

(Commencée par madame Racine.)

Je vous écris, mon cher fils, auprès de votre père, qui le voulait faire lui-même : je l'en ai empêché, parce qu'il est fort fatigué de l'émétique qu'on lui a fait prendre, et qui a eu tout le succès qu'en en pouvait espérer, de manière que les médecins disent qu'il n'y a plus qu'à se tenir en repos, n'ayant plus rien à craindre. N'ayez point d'inquiétude sur lui : la sienne est que vous ne preniez quelque parti précipité qui vous détournerait de vos occupations, et ne lui serait d'aucun soulagement. Il espère vous écrire vendredi, et à M. l'ambassadeur, dont il s'ennuie de ne point recevoir de nouvelles. On conseille fort à votre père de prendre ici des eaux de Saint-Amand, en attendant le printemps où il ira les prendre sur les lieux avec M. Félix. Je les accompagnerais, et ce sera une

joie parfaite si le temps de M. l'ambassadeur se trouvait d'accord avec le nôtre, croyant bien qu'il vous y amènerait avec lui. M. Finot prétend fort bien connaître le tempérament de M. l'ambassadeur ; il dit qu'autant il a mal fait d'aller à Aix-la-Chapelle, autant il est absolument nécessaire qu'il aille, dès le premier beau temps, à Saint-Amand. Il se prépare à écrire là-dessus à M. Fagon.

(Racine continue.)

J'embrasse de tout mon cœur M. l'ambassadeur. Quoiqu'il ne soit nullement nécessaire que vous me veniez voir, si néanmoins M. l'ambassadeur avait, dans cette occasion, quelque dépêche un peu importante à faire porter au roi, il se pourrait faire que M. l'ambassadeur tournerait la chose d'une telle manière que Sa Majesté ne trouverait pas hors de raison qu'il vous en eût chargé. Dites-lui seulement ce que je vous mande, et laissez-le faire. Adieu, mon cher fils. J'ai bien songé à vous, et suis fort aise que nous soyons encore en état de nous voir s'il plaît à Dieu.

(Madame Racine reprend.)

Ne vous étonnez pas si l'écriture de votre père n'est pas bonne : il est dans son lit ; sans cela

il écrivait à l'ordinaire. Adieu, mon fils. Je vous embrasse, et suis toute à vous.

Ce 6 octobre, jour de Saint-Bruno, votre ancien patron (1)

(Commencée par madame Racine.)

A Paris, le 13 octobre 1698.

Votre père et moi sommes en peine de votre santé et de celle de M. l'ambassadeur, y ayant quinze jours que nous n'avons reçu de vos nouvelles. Votre père croit que vous aurez été à Amsterdam ; il croit aussi quelquefois que vous avez pris le parti de venir faire un tour ici : mais il serait fâché que vous eussiez pris cette résolution sur la lettre que je vous ai écrite, puisque les médecins le croient sans péril ; ils disent seulement que sa maladie pourra être longue. Il conserve toujours une petite fièvre, mais la douleur de côté est beaucoup diminuée. Nous avons passé hier une partie de l'après-dînée sur la terrasse à nous promener ; ainsi vous voyez que votre père est en meilleure disposition. Pour le voyage de Fontainebleau, il n'y faut plus songer. La profession de votre sœur nous embarrasse ; mais il faudra bien

qu'elle souffre avec patience ce retardement. Vos sœurs vous font mille amitiés. Je vous prie de témoigner à M. l'ambassadeur la peine où nous sommes de ne point recevoir de ses nouvelles, en l'assurant de ma reconnaissance de toutes les bontés qu'il a pour vous. Faites mes compliments à M. de Bonac, et me croyez, mon fils, toute à vous.

(Racine continue.)

Je me porte beaucoup mieux, Dieu merci. J'espère vous écrire, par le premier ordinaire, une longue lettre, qui vous dédommagera de toutes celles que je ne vous ai point écrites. Je suis fort surpris de votre long silence et de celui de M. l'ambassadeur ; peu s'en faut que je ne vous croie tous plus malades que je ne l'ai été. Adieu, mon cher fils, je suis tout à vous.

A Paris, le 24 octobre 1698.

Enfin, mon cher fils, je suis, Dieu merci, absolument sans fièvre depuis cinq ou six jours. On m'a déjà purgé une fois, et je m'en suis bien trouvé, et j'espère que je n'ai plus qu'une

médecine à essayer. J'ai pourtant la tête encore bien faible ; la saison n'est pas fort propre pour les convalescents, et ils ont d'ordinaire beaucoup de peine en ces temps-ci à se rétablir. Ma maladie a été considérable ; mais vous pouvez compter que je ne vous ai point trompé, et que lorsque je vous ai mandé qu'elle était sans péril, c'est que, dans ces temps-là, on m'assurait qu'elle l'était en effet. Je suis fort aise que vous n'ayez point fait de voyage en ce pays-ci ; il aurait été fort inutile, vous aurait coûté beaucoup, et vous aurait détourné du train où vous êtes de vous occuper sous les yeux de M. l'ambassadeur. Je souhaiterais de bon cœur que sa santé fût aussitôt rétablie que la mienne. J'espère que nous pourrons nous trouver lui et moi à Saint-Amand le printemps prochain ; car on a en tête que ces eaux-là me sont très bonnes, aussi bien qu'à lui. M. de Cavoie s'en est trouvé à merveille, et on me mande qu'il ne s'est jamais porté si bien qu'il fait, et qu'il a repris, non seulement toute sa santé, mais même toute sa gaieté. Il se conduit pourtant avec une fort grande sagesse, fait sa cour fort sobrement, et ne mange presque jamais hors de chez lui.

La profession de votre sœur Nanette a été retardée, de quoi elle a été fort affligée. Elle a mieux aimé pourtant retarder, et que je fusse

en état d'y assister. Je lui ai mandé que ce serait pour la première semaine du mois de novembre, c'est-à-dire immédiatement après la Toussaint. Je serai alors si près de Fontainebleau, que d'autres que moi seraient peut-être tentés d'y aller ; mais j'assisterai seulement à la profession de votre sœur, et reviendrai dès le lendemain coucher à Paris.

Votre mère est en bonne santé, Dieu merci, quoiqu'elle ait pris bien de la peine après moi pendant ma maladie. Il n'y eut jamais de garde si vigilante ni si adroite, avec cette différence que tout ce qu'elle faisait partait du fond du cœur, et faisait toute ma consolation. C'en est une fort grande pour moi que vous connaissiez tout le mérite d'une si bonne mère ; et je suis persuadé que, quand je n'y serai plus, elle retrouvera en vous toute l'amitié et toute la reconnaissance qu'elle trouve maintenant en moi. M. de Valincour et M. l'abbé Renaudot m'ont tenu la meilleure compagnie du monde ; je vous les nomme entre autres parce qu'ils n'ont presque bougé de ma chambre. M. Despréaux ne m'a point abandonné dans les grands périls ; mais quand l'occasion a été moins vive, il a été bien vite retrouver son cher Auteuil, et j'ai trouvé cela très raisonnable, n'étant pas juste qu'il perdît la belle saison autour d'un convalescent

qui n'avait pas même la voix assez forte pour l'entretenir longtemps. Du reste, il n'y a pas un meilleur ami, ni un meilleur homme au monde. Faites mille compliments pour moi à M. l'ambassadeur et à M. de Bonac. Je leur suis bien obligé de l'intérêt qu'ils ont pris à ma maladie. Je suis aussi fort touché de toutes les inquiétudes qu'elle vous a causées ; et cela ne contribue pas peu à augmenter la tendresse que j'ai eue pour vous toute ma vie. Je vous manderai une autre fois des nouvelles.

A Paris, le dernier octobre 1698.

Vous pouvez vous assurer, mon cher fils, que ma santé est, Dieu merci, en train de se rétablir entièrement. J'ai été purgé avant-hier pour la dernière fois, et mes médecins ont pris congé de moi, en me recommandant néanmoins une très grande diète pendant quelque temps, et beaucoup de règle dans mes repas pour toute ma vie ; ce qui ne me sera pas fort difficile à observer : je ne crains seulement que les tables de la cour ; mais je suis trop heureux d'avoir un prétexte d'éviter les grands repas, auxquels aussi bien je ne prends pas un fort grand plai-

si depuis quelque temps. J'ai résolu même d'être à Paris le plus souvent que je pourrai, non seulement pour y avoir soin de ma santé, mais pour n'être point dans cette horrible dissipation où l'on ne peut éviter d'être à la cour. Nous partirons mardi qui vient pour Melun, votre mère, votre sœur aînée, et moi, pour la profession de ma chère fille Nanette, que je ne veux pas faire languir davantage. Nous ne menons ni les deux petites ni Lionval. Les chemins sont horribles à cause des pluies continuelles. Je prendrai même des chevaux de louage qui me mèneront jusqu'à Essonne, où je trouverai mes chevaux qui me mèneront de là jusqu'à Melun. M. l'archevêque de Sens veut absolument faire la cérémonie. J'aurais bien autant aimé qu'il eût donné cette commission au bon M. Chapelier : cela nous aurait épargné bien de l'embarras et de la dépense. M. l'abbé Boileau-Bontemps a voulu aussi, malgré toutes mes instances, y venir prêcher, et cela avec toute l'amitié et l'honnêteté possibles. Nous ne serons que trois jours à Melun. La cérémonie se fera apparemment le jeudi, et nous en repartirons le vendredi.

Nous allâmes l'autre jour prendre l'air à Auteuil, et nous y dînâmes avec toute la petite famille, que M. Despréaux régala le mieux

du monde ; ensuite il mena Lionval et Madelon dans le bois de Boulogne, badinant avec eux, et disant qu'il voulait les mener perdre. Il n'entendait pas un mot de ce que ces pauvres enfants lui disaient. Enfin la compagnie l'alla rejoindre, et cette compagnie c'était ma femme avec sa fille, M. et mademoiselle de Frescheville, qui avaient aussi dîné avec nous. La mère se trouvait fort incommodée ; ce sont les meilleures gens du monde. J'avais été à Auteuil par ordonnance des médecins ; j'y serais retourné plus d'une fois si le temps eût été plus supportable. M. Hessein voulait aussi y revenir. Il prétend que toutes ses vapeurs lui sont venues plus fortes que jamais, et qu'elles n'avaient été que suspendues par les eaux de Saint-Amand. L'air de Paris surtout lui est mortel, à ce qu'il dit ; en quoi il est bien différent de moi, et il ne respire que quand il en est dehors. Il a un procès assez bizarre contre un conseiller de la cour des aides, dont les chevaux, ayant pris le frein aux dents, vinrent donner tête baissée dans le carrosse de madame Hessein, qui marchait fort paisiblement sans s'attendre à un tel accident. Le choc fut si violent, que le timon du conseiller entra dans le poitrail d'un des chevaux de M. Hessein, et le perça de part en part, en telle sorte que tous ses boyaux sortirent et que le pauvre cheval mourut au bout

d'une heure. M. Hessein a fait assigner le conseiller, et ne doute pas qu'il ne le fasse condamner à payer son cheval. Faites part de cette aventure à M. l'ambassadeur, et dites-lui qu'il se garde bien d'en plaisanter avec M. Hessein ; car il prend la chose fort tragiquement.

J'ai été fort touché de la mort du pauvre M. Bort⁽¹⁾ ; je connaissais son mérite de réputation : il suffit de dire qu'il avait été dressé par M. l'ambassadeur.

Votre mère et toute la famille vous saluent. M. de Cavoie a fait rétablir votre cousin chez M. de Barbezieux.

A Paris, le 10 novembre 1698.

Nous revînmes de Melun vendredi dernier, et j'en suis revenu fort fatigué. J'avais cru que l'air me fortifierait ; mais je crois que l'ébranlement du carrosse m'a beaucoup incommodé. Je ne laisse pourtant pas d'aller et de venir, et les médecins m'assurent que tout ira bien, pourvu que je sois exact à la diète qu'ils m'ont ordonnée ; et je l'observe avec une attention incroyable. Je voudrais avoir le temps aujourd'hui de vous rendre compte du détail de la

profession de votre sœur (1) ; mais, sans la flatter, vous pouvez compter que c'est un ange. Son esprit et son jugement sont extrêmement formés : elle a une mémoire prodigieuse, et aime passionnément les bons livres. Mais ce qui est de plus charmant en elle, c'est une douceur et une égalité d'esprit merveilleuses. Votre mère et votre sœur aînée ont extrêmement pleuré, et pour moi je n'ai cessé de sangloter, et je crois même que cela n'a pas peu contribué à déranger ma faible santé. Nous n'avions point mené les petites ni Lionval à cause des mauvais chemins. Votre sœur aînée est revenue avec des agitations incroyables, portant grande envie à la joie et au bonheur de sa sœur, et déplorant son propre malheur de ce qu'elle n'a pas la force de l'imiter.

Je suis bien fâché que mon voyage m'ait privé jusqu'ici du plaisir de voir M. de Bonac ; mais je l'attends tous les jours. Tout ce que je vous puis dire par avance, c'est que vous lui avez des obligations incroyables. Madame la comtesse de Gramont m'a dit qu'il lui avait dit mille biens de vous, et qu'il ne tarissait point sur ce chapitre. C'est à vous de répondre à des témoignages si avantageux, et de justifier le bon goût de M. de Bonac, qui est lui-même ici dans une approbation générale. Madame la comtesse est charmée de lui. Je ne vous écris pas davantage ;

je serai plus long quand j'aurai entretenu M. de Bonac.

J'enverrai cette après-dînée chez M. Marguery (1). Ne vous chagrinez point contre moi si je ne l'ai pas fait plus tôt. En vérité je n'étais pas en état de songer à mes affaires les plus pressées. Votre sœur Nanette, présentement la mère de Sainte-Scolastique, vous embrasse aussi de tout son cœur. C'est à pareil jour que demain que vous fûtes baptisé, et que vous fîtes un serment solennel à Jésus-Christ de le servir de tout votre cœur.

A Paris, le 17 novembre 1698.

Je crois qu'il n'est pas besoin que j'écrive à M. l'ambassadeur, pour lui témoigner l'extrême plaisir que je me fais d'avoir bientôt l'honneur de le voir. Ma joie sera complète, puisqu'il a la bonté de vous amener avec lui (2). Dites-lui qu'il me ferait le plus sensible plaisir du monde, si dans le peu de séjour qu'il fera à Paris, il voulait loger chez nous. Nous trouverons moyen de le mettre fort tranquillement et fort commodément ; et du moins je ne perdrai pas un seul des moments que je pourrai le voir et l'entre-

tenir. Vous ne trouverez pas encore ma santé parfaitement rétablie, à cause d'un durté qui m'est restée au côté droit ; mais les médecins m'assurent que je ne dois pas m'en inquiéter, et qu'en observant une diète fort exacte, cela se dissipera peu à peu. Comme je ne suis guère en état de faire de longs voyages à la cour, vous jugez bien que vous viendrez fort à propos pour me tenir compagnie. Je ne vous empêcherai pourtant pas d'aller faire votre cour, et de voir vos amis.

Je vous adresse une lettre de M. Hessein pour madame Meissois ; il vous sera fort obligé si vous la lui faites tenir bien sûrement.

Je n'avais pas besoin de l'exemple de madame la comtesse d'Auvergne pour me modérer sur le thé⁽¹⁾, et j'avais déjà résolu d'en user fort sobrement ; ainsi ne m'en apportez point. J'ai dit à M. de Bonac que vous me ferez plaisir de m'apporter seulement de bonne flanelle, vraie Angleterre, de quoi me faire deux camisoles ; cela ne grossira pas beaucoup votre paquet.

Si M. l'ambassadeur fait quelque cas de ces *Mémoires* dont vous parlez *sur la paix de Riswick*, vous pouvez me les acheter. Si j'étais assez heureux pour le voir et l'entretenir souvent, je n'aurais pas grand besoin d'autres *Mémoires* pour l'histoire du roi. Il la sait mieux que tous

les ambassadeurs et tous les ministres ensemble, et je fais un grand fond sur les instructions qu'il m'a promis de me donner.

Toute la famille est dans la joie depuis qu'elle sait qu'elle vous reverra bientôt. Vous ne sauriez trop remercier M. de Bonac : il me revient de tous côtés qu'il a parlé de vous de la manière du monde la plus avantageuse. Je suis bien affligé qu'il parte sans que j'aie l'honneur de l'embrasser ; mais j'en perds toute espérance, son valet étant venu dire au logis que, comme il arriverait extrêmement tard de Versailles, et qu'il partirait demain de fort grand matin, il ne voulait pas m'incommoder. J'ai autant à me louer de sa discrétion qu'à me louer de ses bontés. Il laisse en ce pays-ci tout le monde charmé de son esprit, de sa sagesse, et de ses manières aimables au dernier point. Adieu encore, mon cher fils. Tâchez, au nom de Dieu, d'obtenir de M. l'ambassadeur qu'il vienne descendre au logis.

A Paris, le 30 janvier 1699.

Comme vous pourriez être en peine de ma santé, j'ai cru vous en devoir mander des nou-

velles. Elle est beaucoup meilleure depuis que vous êtes parti, et ma tumeur est considérablement diminuée. Je n'en ressens presque aucune incommodité. J'ai même été promener cette après-dînée aux Tuileries avec votre mère, croyant que l'air me fortifierait ; mais à peine j'y ai été une demi-heure, qu'il m'a pris dans le dos un point insupportable, qui m'a obligé de revenir au logis. Je vois bien qu'il faut prendre patience sur cela, en attendant le beau temps.

Nous passâmes avant-hier l'après-dînée chez votre sœur. Elle est toujours fort gaie et fort contente, et vous garde de très bon chocolat, dont elle me fit goûter.

Je suis ravi que M. de Bonrepaux se porte mieux. Faites-lui bien mes compliments, aussi bien qu'à M. de Cavoie et à M. Félix. Je savais que M. Le Verrier doit donner à dîner à M. le comte d'Ayen ; mais on ne m'a point encore dit le jour, ni à M. Despréaux. Je serais bien plus curieux de savoir si M. le comte d'Ayen songe en effet à m'envoyer les deux juments qu'il a promis de m'envoyer. Je m'y suis tellement attendu, que j'avais déjà dit à mon cocher de me chercher un marchand pour mes chevaux. Faites-moi savoir de vos nouvelles quand vous en aurez le loisir. Je ne crois point aller à Versailles avant le voyage de Marly, c'est-à-dire

dans toute la semaine qui vient. Je crains de me morfondre sur le chemin, et je crois avoir besoin de me ménager encore quelque temps, afin d'être en état d'y faire un plus long séjour. Adieu, mon cher fils. Votre mère vous embrasse, et s'attend de vous revoir quand le roi ira à Marly.

Je vous conseille d'aller un peu faire votre cour à madame la comtesse de Gramont, qui vous recevra avec beaucoup de bonté.

Suscription : A M. Racine le fils, gentilhomme ordinaire du roi, à Versailles.



LETTRES


DE

JEAN-BAPTISTE RACINE

A

LOUIS RACINE





LETTRES DE JEAN-BAPTISTE RACINE

Ce 29 juin [1741] (a).

Je passai avant-hier au soir chez M. de Saint ⁽¹⁾ qui me montra la lettre que vous lui avez écrite, et me conta tout ce qui s'était passé au sujet de votre privilège. Comme la chose devient sérieuse, je vous conseille aussi d'y penser sérieusement, et de bien examiner si vous croyez l'ouvrage en état de paraître ; car il ne sera plus temps de vouloir y revenir, quand une fois il sera lâché ; car vous devez vous attendre à quantité de critiques que vous attireront la mauvaise humeur et l'envie et surtout le nom que vous portez. De Saint m'a dit que vous souhaitiez qu'il le donnât à examiner à MM. Coffin et Crevier, et que comme il s'était dessaisi actuellement de votre manuscrit, il était bon que je lui prêtasse le vôtre. Je lui ai répondu que je ne le pouvais pas sans votre consentement, et que,

(a) Les dates sont restituées, selon toutes les vraisemblances, par l'édition Mesnard. On donne ici les lettres dans l'ordre chronologique.

me l'ayant confié, il ne sortirait point de chez moi sans votre ordre : ainsi vous me ferez savoir là-dessus vos intentions. Je crois M. Coffin et M. Crevier de fort habiles gens, mais leur croyez-vous l'oreille assez française pour juger d'un pareil ouvrage ? et je doute que M. Rollin, avec toute son érudition, ait jamais senti l'harmonie d'un vers ; mais il pourrait vous donner d'excellents avis sur le plan et la méthode de l'ouvrage, possédant comme il fait toute l'économie et les preuves de notre religion.

J'aurais bien des choses à vous dire, mais qui passeraient les bornes d'une lettre ; et d'ailleurs je ne me crois pas un assez habile homme pour croire que vous devez vous embarrasser de mes critiques. Je ne puis cependant vous dissimuler que ce qui a le plus charmé Rousseau ⁽¹⁾ est ce qui m'a charmé le moins. C'est le parallèle de la morale des poètes avec celle de l'*Évangile* : ce ne sont que des centons décousus, sans suite ni sans liaison ; vous êtes aisé à désarmer, si vous vous rendez à si peu de chose. Et malheureusement par où finissent-ils ? Par la pensée du monde la plus épicurienne :

Je l'attends, cette mort, sans crainte ni désir ;

et tout chrétien au contraire doit et la désirer et la craindre. Les poètes en vérité ne sont point des

auteurs assez graves pour être de quelque autorité dans une pareille occasion ; et Tibulle, Ovide, Martial, etc., ne peuvent y jouer qu'un rôle bien extraordinaire. Cela jette un air de badinerie sur tout votre ouvrage, qui peut faire douter que vous parliez sérieusement ; et vos ennemis ne manqueront pas de plaisanter là-dessus. Prenez-y bien garde, et je ne vous parle point en l'air. Abandonnez vos poètes et cherchez quelque chose de plus solide. S'il y a quelque chose qu'on puisse comparer à la morale de l'*Évangile*, c'est sans contredit les *Offices* de Cicéron, qui, à l'amour de Dieu et la pénitence près, suffiraient presque pour faire un bon chrétien ; et il me semble qu'en fait de morale ils sont bien d'un autre poids que les poètes, que d'ailleurs, dans le commencement de votre ouvrage, vous accusez, et avec grande raison, d'avoir été les premiers auteurs des fables et du mensonge :

Pères des fictions, les poètes menteurs.

Voilà d'étranges casuistes. A propos de cela, pourquoi dans le même endroit dites-vous :

Eussions-nous pu...,
Hardis fabricateurs de mensonges utiles.

Que veut dire cette première personne ? car vous n'étiez point dans ce temps-là. Naturellement

vous devriez dire : *Auraient-ils pu*, etc. Personne n'a entendu cet endroit. L'on croit que c'est une faute ; car vous êtes trop sensé pour vous mettre au rang d'Homère. Virgile ne l'a jamais osé faire :

... Me quoque vatem
Dicunt pastores...

Je vous rends compte naturellement de ce que j'ai entendu dire. Il y a deux vers qui révoltent tout le monde :

Ovide est quelquefois, etc. (1).

Jamais pareil parallèle n'a été fait depuis que le monde est monde. Quand ce que vous dites serait vrai, ce qui n'est nullement certain, car le fait n'a jamais été prouvé, il y a des noms si respectables qu'on ne saurait les attaquer, sans attaquer pour ainsi dire le genre humain : *Parcendum est caritati hominum*, dit si bien Cicéron. Avec quels ménagements M. Despréaux en a-t-il parlé, et cela dans un ouvrage purement satirique (2) ; et encore avec quels éloges !

Et Socrate, l'honneur de la profane Grèce...

« J'aurais pu, disait-il, me dispenser de l'attaquer, mais il fallait relever J.-C. et je ne le pouvais jamais faire qu'aux dépens du plus vertueux homme du paganisme. » J'aurais bien

des choses à vous dire ; mais n'en voilà déjà que trop. Je vous exhorte seulement à chercher des censeurs plus éclairés et moins intéressés que moi. Je suis ravi que vous ayez trouvé un précepteur pour votre fils ; un honnête homme avec quelques éléments suffit pour l'âge où il est. MM. Rollin et Coffin ont mis tous ces petits Messieurs-là sur un si haut pied que ce n'est plus des précepteurs, ce sont des maîtres qu'on se donne. Ne soyez point en peine de M^{lle} de la Chapelle : elle a reçu vos rentes, à la réserve d'une petite partie, qu'elle n'aura pas plus tôt reçue qu'elle vous enverra le tout. François Sellier est allé à Lyon. Adieu.

[1744].

Votre lettre m'a un peu rassuré ; car j'avais grand peur que mes objections ne vous eussent un peu fâché, quoique ce ne soit nullement mon intention, et que je vous eusse même averti de n'en faire que le cas qu'elles pouvaient mériter. J'avais résolu de ne vous en plus faire, et j'ai même déchiré la petite analyse que j'avais commencée de votre poème pour me mettre mieux en état d'en juger car vos longues di-

gressions font souvent perdre le fil de vos raisons, et on ne sait quelquefois d'où on est parti. L'intérêt que je prends à ce qui vous regarde l'avait emporté sur ma paresse et sur ma mauvaise santé, et cela m'avait mis en état de vous faire bien des objections, mais j'y renonce ; car en vérité le métier de critique est un désagréable métier et pour celui qui le fait et pour celui en faveur de qui on le fait. Je me contenterai donc de répondre simplement à votre lettre, et je vous dirai que bien loin que tout ce que vous me mandez de la morale des poètes m'a fait changer d'avis, cela n'a servi qu'à m'y confirmer. Rousseau pouvait penser comme il lui plaisait, et il n'est pas étonnant qu'un homme qui ne savait tout au plus que tourner une épigramme fût si aisé à édifier. Qu'est-ce que nous apprennent donc tous ces lambeaux décousus de morale poétique ? A craindre Dieu, à ne faire tort à personne, et à attendre la mort tranquillement ? Je suis votre analysé. Ce sont tous préceptes de la loi naturelle renfermés dans le grand principe de ne faire aux autres que ce que nous voulons qui nous soit fait. Si c'est là toute la morale de l'Évangile, qu'a-t-elle donc de si austère et de si *cruel*, comme vous dites ; et qu'est-ce que J.-C. serait venu apprendre aux hommes qui avaient tous ces poètes entre les

maines? Qu'avons-nous même encore affaire du Nouveau Testament, ayant Catulle, Horace, Ovide et Tibulle? Mais y trouvons-nous l'amour de Dieu, de la croix, de la pénitence, et la haine de soi-même, ce qui fait tout le pénible et la beauté à la fois de la loi nouvelle? L'*Évangile*, il est vrai, se trouve partout conforme à la loi naturelle, et comment ne le serait-il pas? Car ce sont tous deux l'ouvrage du même législateur; mais il va bien autrement loin, et c'est ce qui en fait la rigueur apparente. Mais il n'est pas question de tout cela, et j'en reviens toujours à ce que je vous ai dit, que des gens aussi décriés que ces gens-là ne doivent pas seulement être nommés dans un ouvrage comme le vôtre, et qu'en un mot, un homme qui a vu et entendu J.-C. sur le Thabor n'a plus besoin d'autres docteurs, quels qu'ils puissent être.

A l'égard du *suicide* (1) (mot que vous avez vraisemblablement employé pour rire, car personne ne l'entend, et deux gens d'esprit me dirent hier que ce ne pouvait être qu'un charcutier) ce ne sera jamais un péché fort à la mode parmi les gens de bon sens, et je ne crois pas que vous vouliez en cette occasion être le missionnaire des Anglais: laissons-les se jeter tant qu'ils voudront dans la Tamise; plût à Dieu que leurs sots écrits y fussent avec eux! Vous voulez

vous défendre par l'exemple de Grotius, du P. Thomassin, et de M. Huet. Le premier est certainement un fort grand personnage, mais trop amoureux d'érudition profane, dont tous ses ouvrages, et surtout ses commentaires sur l'Écriture, sont hérissés, ce qu'on lui a reproché (1). L'autre est un misérable écrivain, à peine connu dans les séminaires ; et le troisième un futile et dangereux auteur d'un abominable livre (2), rempli d'impiétés, que M. Arnould fut tout prêt à dénoncer à l'Église, et dont votre père lui-même s'est donné la peine de faire un extrait, que j'ai, pour y mettre au jour tous ses blasphèmes. Il y compare par exemple le mystère de l'incarnation aux œufs de Léda, et ne trouve pas l'un plus difficile à croire que l'autre. Vous ne me dites rien des deux vers : *Ovide est*, etc. Serait-il possible que vous voulussiez les défendre ? Je ne le crois pas ; et des gens qui sont de vos amis m'ont prié de vous prier de les effacer, parce qu'ils suffisaient seuls pour déshonorer votre nom et votre ouvrage. Savez-vous bien que la continence de Socrate était passée en proverbe chez les Grecs ? Et M. Despréaux, tout Despréaux qu'il était, essuya là-dessus bien des critiques amères, dont il ne se sauvait qu'en disant qu'il ne pouvait immoler à J.-C. une plus grande victime. Je crains bien cependant

que ce ne fût à l'appétit d'un bon mot, assez joli effectivement dans une satire de l'*Équivoque* ; mais pour vous ce ne peut pas être cela ; car l'antithèse est non seulement absurde, mais froide. Il y a là-dessus dans le *Boileau* de Hollande une note fort sensée et qui n'est pas de Brossette. Quelles ordures les Juifs n'ont-ils pas dites de la sainte Vierge dans leurs livres ? Faut-il les en croire ? Faites encore réflexion que ces deux vers, dans l'endroit où ils sont, ne veulent rien dire, et sont entièrement hors-d'œuvre. Ce même Socrate vous fait pitié dans le plus bel endroit de sa vie ; mais j'ai bien peur que vous ne l'ayez lu que dans le français de M. Dacier, et il n'est pas étonnant en ce cas-là qu'un aussi plat traducteur vous ait induit en erreur. Socrate ne dit point à Criton de sacrifier pour lui un coq à Esculape, mais simplement : « Criton, nous devons pour le coup un coq à Esculape. » Ne voyez-vous pas que c'est une plaisanterie, et que Platon qui est toujours homérique, le fait mourir comme il avait vécu, c'est-à-dire l'ironie à la bouche. C'était une façon de parler proverbiale. Quand quelqu'un était échappé de quelque grand danger, on lui disait : « Oh ! pour le coup, vous devez un coq à Esculape. » Voilà tout le mystère ; et que veut dire Socrate ? sinon : « Criton, nous devons pour le coup un coq à Escu-

lape ; car certainement me voilà guéri de tous mes maux » : ce qui était très conforme à l'idée qu'il avait de la mort. Pouvez-vous en bonne foi vous imaginer que la dernière parole d'un homme comme Socrate ait pu être une sottise ? *Modeste et circumspecto judicio de tantis viris pronuncian-dum*, ce que mon père me répétait toujours pour me guérir du penchant qu'il me voyait à décider de tout et souvent de travers. Je ne suis pas étonné que vous vous rendiez sur le *Nous*, car il est un peu comique. Mais prenez garde que vous le répétez partout :

Nous vivons du mensonge, et le fruit de nos veilles,

digression encore bien hors-d'œuvre. Et pourquoi voulez-vous arborer si fort l'étendard de poète ? Attendez que le public ou plutôt vos ouvrages vous le donnent. Moins vous en paraîtrez ambitieux, et plus volontiers on vous le donnera. Vous avez parlé là-dessus si sagement dans votre *Préface*. Je voudrais bien être à la fin de mes critiques ; mais j'en ai encore quelques-unes que je ne puis m'empêcher de vous faire, sans vous trahir et me trahir moi-même. En parlant de J.-C., vous employez deux mots qui ne sont point supportables : *et sa timidité*. Vous savez mieux que moi que ce ne fut qu'un trouble très volontaire que lui causait et la justice

d'un Père irrité, et le fardeau des crimes dont il voulait bien être la victime ; car du reste, quand les archers viennent pour le prendre, il se lève, et va de lui-même au-devant d'eux. Cela est-il d'un homme timide ? L'autre : *Est-il donc d'un héros*, etc. Que le mot de héros, si noble d'ailleurs, devient bas en parlant de Jésus-Christ, cela est plus aisé à sentir qu'à expliquer.

Je vous dirai qu'il paraît bien étonnant que vous ayez commencé un pareil ouvrage sans invoquer le Saint-Esprit, ou du moins la Religion, pour les prier du moins de conduire votre plume. Cela aurait même donné un petit air d'enthousiasme et par conséquent de poésie, à votre ouvrage, et aurait, ce me semble, aussi bien convenu là que votre compliment au Roi et au Dauphin ; car, selon vos casuistes mêmes : *Ab Jove principium*. Quel est votre exorde ?

La Raison dans mes vers conduit l'homme à la foi, vers bien simple, il est vrai, mais un peu fastueux ; car il faut être bien exact à tenir parole. Et, tout bien examiné, il se trouve qu'au contraire, c'est la foi qui vous conduit à la raison : ce qui doit être aussi. Je n'en veux d'autre preuve que la peinture que vous faites de vous-même ; car après avoir poussé la raison à bout, vous ne savez plus où vous en êtes :

Montagnes, couvrez-moi...
Et périsse, etc.

En un mot vous tombez dans le désespoir, quand heureusement on vous dit que Dieu a parlé aux hommes dans un livre que vous allez aussitôt consulter. Voilà donc la foi qui vient à votre secours ; car il n'y a qu'elle qui puisse vous persuader de la divinité de ce livre : si c'est la raison, il n'y a plus de foi. Il ne fallait donc pas tant insulter Platon d'avoir senti le nœud de la difficulté, et de ne l'avoir point coupé, et d'avoir dit que cela ne se pouvait faire sans une révélation divine. Il fallait bien plutôt l'admirer de l'avoir senti, d'avoir été guidé par ses seules lumières tout aussi loin que la raison humaine puisse aller, et de s'être arrêté où il faut absolument qu'elle s'arrête. Mais il ne s'est pas abandonné au désespoir, et a seulement songé à profiter de ce que lui dictait sa raison, et à montrer aux hommes l'usage qu'ils en devaient faire. Je ne ferai que vous faire entrevoir, car l'amitié fraternelle m'empêche de vous les mettre en tout son jour, deux autres objections bien plus importantes : c'est que tout ce mélange de raisonnements, d'objections, de réponses le plus souvent vagues, d'opinions et de différents systèmes, jette dans tout votre ouvrage un air de pyrrhonisme qui effrayera tous les gens

de bien, et qu'on se gardera bien de le mettre entre les mains de la jeunesse. Vous devez m'entendre. L'autre, qui m'afflige très fort, c'est que vous donnez partout une cruelle prise sur vous :

Quoi ? pour un peu de miel, etc...

Vous en paraissez dans le fond un peu friand. Y avez-vous bien pensé ? et un chrétien peut-il jamais avoir dit : *Temps favorable, temps où régnait Vénus*, etc. Faut-il comme cela se découvrir ? Mais j'en dis trop. Je vous écris sur toute cette matière pour la dernière fois. Encore une fois, consultez de plus habiles gens que moi ; car vous jouez gros jeu dans tout ceci, et vous courez risque de ne contenter ni les libertins ni les gens de bien. C'est votre affaire ; vous sentez bien que ce n'est ni envie ni jalousie qui me font parler : je n'ai jamais aspiré au titre de bel esprit, ne m'en étant jamais senti les talents. Vous voyez que je ne vous dis rien sur la versification : je n'ai voulu m'attacher qu'au principal. Il est bon, je l'avoue, que les vers soient corrects ; mais il est bien d'une autre conséquence que le sens le soit. Adieu : voilà certainement une grande lettre pour un homme à qui on a tiré six palettes de sang dans un jour, et qui se purge demain, jour, à ce que je crois, du départ de ma nièce.

En un mot, le résultat de toutes mes critiques, et le seul avis que j'aie à vous donner, c'est de ne vous point presser de le faire imprimer, et d'être encore une bonne année à y travailler. C'est votre bien, et vous ferez tout ce que vous voudrez. Songez donc combien de temps M. Despréaux a été sur son *Équivoque*, ouvrage bien court en comparaison du vôtre.

[1741] (1).

Je m'étais si bien attendu au peu de succès de ma dernière lettre que j'ai longtemps balancé à la faire partir, et qu'elle est restée plusieurs jours sur ma table. Je l'ai même montrée à mes amis, et leur ai demandé ce qu'ils en pensaient. Il est vrai que sur les assurances qu'ils m'ont données qu'il n'y avait rien qui pût vous chagriner d'une certaine façon, j'ai pris le parti de vous l'envoyer. Vous me mandez que vous ne m'y reconnaissez plus, mais en quoi donc? Ne vous ai-je pas toujours dit, dès mes premières lettres, que je ne trouvais pas l'ouvrage encore en état d'être donné au public, et que je vous conseillais de le remettre sur le métier? Je vous ai même cité à cette occasion l'exemple de M. Des-

préaux, et le temps infini qu'il avait mis à travailler son *Équivoque*, ouvrage cependant bien court en comparaison du vôtre. J'avais en même temps renoncé à vous faire des critiques, parce que cela me menait trop loin ; et j'avais voulu seulement finir par une critique du métier que vous embrassez. Je vous ai mandé là-dessus non seulement ce que j'en pensais, mais ce que j'en avais entendu dire toute ma vie à des gens plus éclairés que moi. Est-il juste de vous laisser ignorer ce que pensaient des hommes aussi sages et aussi sensés que l'étaient votre père et M. Despréaux, et ne devriez-vous pas même être ravi de trouver encore en moi le seul homme qui puisse peut-être vous en instruire ? Ils connaissaient certainement mieux que d'autres tous les dangers du métier, et votre père y avait, pour ainsi dire, déjà renoncé avant l'âge où vous songez à l'embrasser. Mais je n'ai point du tout songé à vous faire entendre que je regardasse votre ouvrage comme une chose qui pût jamais vous déshonorer. Tant s'en faut que je l'aie jamais pensé, que je suis persuadé au contraire qu'il ferait la fortune de tout autre nom que le vôtre. Votre projet vous fera toujours honneur, quelque succès qu'il puisse avoir. Mais songez que vous portez un nom dont la fortune est faite, qui ne peut guère croître, et peut plutôt diminuer.

Parlons à cœur ouvert, et comme des frères doivent parler. Croyez-vous surpasser ou du moins égaler votre père? Vous avez raison de faire ce que vous faites ; mais si vous vous défiez d'y pouvoir réussir, j'ai raison de vous donner les conseils que je vous donne ; et quand je vous les donne, je ne le fais uniquement que pour vous épargner toutes les amertumes attachées au métier que vous embrassez. Et c'est pour cela que je vous ai mandé qu'à votre place je me contenterais de cultiver pour moi et mes amis les talents que le ciel m'aurait donnés et d'en faire mes amusements innocents. Voyez quelles peines il vous faut essayer pour obtenir un privilège qui naturellement vous devrait être jeté à la tête ; que d'approbations il vous faut briguer, jusqu'à celle du P. T. ⁽¹⁾ : du moins on me l'a dit. Quels confrères, outre cela, allez-vous vous donner ! tous les rimailleurs du temps, qui n'ont pas le sens commun, et qui, quoique vous ne leur disputiez rien, comme vous dites, ne laisseront pas cependant de se faire toujours un plaisir secret de vous rabaisser, vous, et votre nom surtout, dont ils sont ennemis dans le fond ; et d'où vient cela, me direz-vous ? parce que les écrits sensés seront toujours le fléau des leurs : aussi vous savez comme ils décrient M. Despréaux. Vous voyez donc bien que je suis très

éloigné de ne point rendre justice à vos talents : vous avez une facilité étonnante à tourner des vers ; il n'y a rien que vous ne veniez à bout de dire, et toujours noblement ; il semble même que la sécheresse et l'aridité des sujets échauffent votre veine et vous tiennent lieu pour ainsi dire d'Apollon. Mais cela n'empêche pas que je ne voie en bien des endroits le faible de votre ouvrage. Vous ne faites pas peut-être réflexion que vous avez donné dans un écueil qu'il faut éviter le plus qu'on peut : c'est de parler de soi, à cause de la petite vanité quasi inséparable de l'humanité. Vous me direz que la forme et la construction de votre ouvrage ne vous a pas permis de faire autrement ; mais vous n'y parlez que de vous ; vous n'entretenez votre lecteur que de vous, et vous ne paraissez en un mot occupé que de vous, de vos vers, et de ce que les siècles à venir en diront, et vous finissez par leur souhaiter quasi la vie éternelle. Permettez-moi de vous dire que vous vous donnez la plus brillante enfance dont on ait jamais entendu parler. A peine êtes-vous sorti du berceau que vous savez déjà tout sur le bout de votre doigt : vous possédez poètes, orateurs, philosophes, jusqu'aux écrits de Newton, quoiqu'on dise pourtant qu'il n'y ait que trois hommes en Europe capables de l'entendre. Et il ne se trouve qu'une chose que vous igno-

riez, c'est votre *Catéchisme* ; car il vous aurait appris qu'il y a un livre sacré qu'on appelle l'Écriture sainte, qui est le fondement de toute notre religion ; ce que vous n'apprenez cependant que par hasard, et après avoir tout lu, tout feuilleté et parcouru, en un mot quand vous ne savez plus où donner de la tête. Je vous mande tout ceci en badinant et pour vous montrer que je possède assez bien votre ouvrage ; et quoique je sois le dernier de ceux à qui vous l'avez fait voir, je doute que les autres se soient donné autant de peine que moi pour en suivre et développer le fil, que vos fréquentes digressions coupent et interrompent souvent. J'aurais encore bien des choses à vous dire ; mais je laisse à votre bon esprit le soin de s'en apercevoir. C'est, en un mot, la vérité de la religion, et non votre facilité à tourner des vers que vous avez à démontrer. Est-ce l'amour de Dieu qui vous fait écrire ? Qu'il ne soit donc question que de lui dans tout votre ouvrage ; et surtout évitez ce bizarre assemblage de profane et de sacré qui y règne : je ne saurais trop vous recommander cela. Vénus, et la mère des Jeux et des Amours, non plus que tous ses favoris les poètes, doivent-ils y être seulement nommés ? Songez à ce grand mot de David : *Peccatori autem dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas ?* Vous avez un

si bel exemple dans votre père. Avec quelle sagesse et quel respect a-t-il traité les sujets saints ! Et combien les douceurs d'Assuérus à Esther sont-elles pesées et mesurées ! car c'est où il est inimitable. Vous me trouverez peut-être un peu trop sévère ; mais que voulez-vous ? je ne saurais trahir ma pensée. Faites des opéras, je ne vous critiquerai point et trouverai tout bien dit.

Pour vous parler d'autre chose, je vous dirai que je passai encore hier chez M. Félix pour avoir des nouvelles de votre ordonnance. On l'avait remis à la fin du mois ; mais j'ai bien peur que les bruits de guerre ⁽¹⁾ ne retardent bien le payement des pensions. A l'égard de ma santé, elle est toujours très mauvaise, la tête toujours embarrassée, et une pesanteur générale répandue dans tous mes membres. Je ne dors pas bien, mange encore moins : du reste, je suis entre les mains de Dieu. Je me lève toujours sourd, et mes oreilles ne se débouchent que deux ou trois heures après. J'oubliais de vous mander que ce fut l'abbé Alari qui fit la lecture de votre poème ou du moins d'une partie : je crois que c'était à l'hôtel de Chaulnes ; je n'en suis pas bien sûr, mais il me serait aisé de le savoir.

Ce 3 septembre [1742].

Je ne suis pas moins surpris que vous de la nouvelle que vous me mandez : je savais que la première partie de l'ouvrage en question était imprimée (1) ; mais je ne savais pas que la seconde le fût et je doutais même qu'elle existât. On m'apporta, il y a environ trois mois, une copie de la première partie, pour savoir de moi si elle était de mon père ; je répondis que je ne pouvais rien assurer là-dessus, n'ayant jamais eu aucune connaissance de cet ouvrage ; qu'il était vrai que j'en avais souvent entendu parler à M. Despréaux, qui le vantait fort comme un morceau parfaitement bien écrit, mais que c'était tout ce que j'en savais. J'étais extrêmement jeune quand je perdis mon père, et il ne m'a jamais lâché le moindre mot de cela. Il est vrai que deux jours avant que de mourir, M. Dodart étant au chevet de son lit, il me dit d'aller chercher dans son cabinet une petite cassette noire, que j'ai encore, et qu'il en tira devant moi un manuscrit petit in-folio qu'il remit entre les mains de M. Dodart. Je me retirai, et ils furent longtemps à parler ensemble. M. Dodart emporta le manuscrit, en lui disant qu'il espérait le lui rendre : voilà tout ce que j'entendis. On m'a dit depuis que ce

même M. Dodart avait remis le manuscrit entre les mains d'un de ses amis qui avait actuellement quatre-vingts ans, mais qu'il n'avait jamais voulu le communiquer à personne. Mais de quoi ne viennent point à bout les jansénistes, et surtout les jansénistes imprimeurs ? Ils disent que cet ouvrage est de mon père ; je le veux bien croire ; mais où en est la preuve ? à moins qu'ils ne disent d'où et de qui ils le tiennent. Il est certain que mon père avait eu dessein d'écrire cette histoire, et cela en faveur de M. le cardinal de Noailles, qui le pria de vouloir bien le mettre au fait des affaires des religieuses de P.-R., dont il était fort peu instruit ; et c'est ce qui fit qu'après la mort de Monsieur le Cardinal je m'adressai au maréchal de Noailles d'aujourd'hui, et lui demandai si parmi les papiers de Monsieur son oncle il n'en avait rien trouvé. Il me répondit que non. J'en fis de même à la mort de M. Dodart, et j'en demandai des nouvelles au premier médecin, son fils, qui me dit qu'il n'en avait jamais entendu parler à son père : si bien que j'ai toujours cru l'ouvrage perdu et ne puis deviner par quelle voie il peut être tombé entre les mains des imprimeurs. Je m'en vais tâcher à voir cette seconde partie, dont je suis fort curieux ; car, entre nous, je doutais fort de son existence, et je croyais que ceux qui nous don-

naient la première nous auraient sans doute donné la seconde, à moins que ce ne soit une finesse de libraires pour faire acheter deux fois l'ouvrage.

A l'occasion de cela ne pourriez-vous pas prier Monsieur le Chancelier ⁽¹⁾ ou M. d'Argenson de nous donner le privilège des œuvres de mon père, pour les purger de quantité de choses que les libraires y fourrent ? Ils ont mis dans la dernière des épigrammes qui ne sont point de lui, les deux lettres contre M. Nicole avec les insipides réponses. Il est étonnant qu'ayant laissé des enfants qui savent lire, on abandonne un pareil livre à l'avidité et à l'impertinence des libraires et des éditeurs leurs adjoints. Pourvu qu'ils grossissent le livre, ils ne s'en soucient point, et y fourrent jusqu'aux sottises faites contre l'auteur.

Ce 6 novembre [1742].

Je ne sais par quelle fatalité j'ai été si longtemps sans vous faire réponse, ayant envie de le faire tous les jours ; mais le peu de matière, l'absence de tous mes amis, et la solitude où je suis en ont été cause. Je ne me suis rien trouvé à vous man-


der sur l'Histoire en question. Il me semble qu'on n'en parle plus, et la seconde partie qui ne paraît point, nous justifie assez. Ce que vous m'avez mandé de M. C. pourrait bien être vrai, et il serait homme à ne l'avoir point lue et l'avoir fait imprimer ; car il en mourait d'envie, et il est lié d'ailleurs avec tous les colporteurs jan[sénistes]. J'ai été sur le point de lui écrire là-dessus ; mais toutes réflexions faites, j'ai cru qu'il valait mieux garder le silence. A l'égard de ce que vous me mandez, c'est une chose qui mérite réflexion. C'est à vous d'abord à faire les vôtres sur la suite qu'on veut ajouter aux œuvres de mon père ; et ce n'est pas à moi à vous rien dire là-dessus. Laissons faire les libraires : ce n'est que leur intérêt qui les mène. Pour moi, je ne suis pas d'humeur à y contribuer en quoi que ce soit : je les connais trop bien. Quand on me donnera un privilège pour les œuvres de mon père, et qu'on aimera mieux me le donner qu'à ces misérables-là, à qui il n'appartient en aucune façon, alors je m'y emploierai de toutes mes forces pour donner au public une édition digne de lui, dont sa *Vie* ferait une partie. Je pourrais même l'augmenter de quantité d'autres choses, qui feraient plus de plaisir au lecteur que toutes ces dissertations, jugements, réflexions critiques, etc., dont il n'a que faire,

non plus que des satires qui peuvent avoir été faites contre lui, et dont l'impertinent libraire est toujours charmé, parce qu'elles grossissent son volume. Je me bornerais à donner simplement ce qu'il a donné (il n'a pas besoin de compagnie), et à donner un texte bien correct où il n'y eût pas un mot qui ne fût de lui. Pour ce qui regarde la *Vie*, je serais plus en état qu'un autre de la donner, et elle est même bien ébauchée ; mais je veux y dire la vérité, et faire connaître surtout l'infidèle ami qu'il a eu dans Valincour, qui après avoir rampé toute sa vie auprès de lui, comme auprès d'un homme à qui il devait tout, s'est avisé de faire le seigneur après sa mort, et de se donner comme un homme à qui mon père en un besoin faisait sa cour, et pour confident de toutes ces impertinences va choisir un abbé d'Olivet (1), qui n'a cherché qu'à m'attraper, et pour lequel je me ferai toujours honneur de déclarer mon profond mépris. Il n'y a pas un mot de vrai dans ce que vous me mandez de l'exclamation de mon père sur la douleur. Jamais homme ne l'a plus crainte et même soufferte plus impatiemment, et jamais homme ne l'a reçue de la main de Dieu avec plus de soumission : si bien que quelques jours avant sa mort il me dit ces belles paroles sur ce que je lui disais que tous les médecins espéraient de le tirer

d'affaire : « Ils diront ce qu'ils voudront, laissons-les dire. Mais vous, mon fils, voulez-vous me tromper, et vous entendez-vous avec eux ? Dieu est le maître ; mais je puis vous assurer que s'il me donnait le choix ou de la vie ou de la mort, je ne sais ce que je choisirais. Les frais en sont faits. » Ce furent ses propres paroles. Jugez si c'est là le langage d'un homme qui succombe à la douleur. Aussi M. Despréaux ne pouvait se lasser d'admirer l'intrépidité chrétienne avec laquelle il était mort, et le dit même au Roi, qui lui dit : « Je le sais, et cela m'a étonné, car je me souviens qu'au siège de Gand vous étiez le brave des deux. » Je vous mande tout ceci pour vous faire voir que j'en sais autant qu'un autre ; mais je me garderai bien de rien donner que je ne puisse dire la vérité, et surtout bien instruire la postérité du respect, ou pour mieux dire de la passion qu'il avait pour M. Arnaud, dont j'ai plusieurs lettres où il le traite de son « cher ami ». Vous voyez bien que je ne pourrais rien dire de tout cela sans parler de Valincour comme du plus grand misérable et du plus fat personnage qu'il y ait eu au monde ; car pour l'abbé d'Olivet, ce serait lui faire trop d'honneur que de le nommer. Voilà mes sentiments, et je n'aurais envie de parler de mon père que pour instruire le public de la piété dans laquelle il est

mort et nous a tous élevés. Pour ses ouvrages, leur procès est fait : le public ne demande qu'à les lire, et n'en demande pas d'autre histoire ; et ce n'est pas à nous à être les critiques et les juges de notre père. Adieu : j'ai envoyé à ma sœur de Variville (1) sa petite pension, et elle me mande que votre fille est en bonne santé (2). J'ai, comme vous savez, votre argent. M^{me} de Romanet est ici, bien occupée de son fils. Je vois que vous êtes en grand commerce ensemble. Je le suis de même avec M. A., qui m'a mandé tout le détail de sa troupe. Mes compliments à toute la famille. Vous ne me dites rien de notre locataire. N'oubliez pas de lui faire faire un commandement si elle continue à ne rien donner.





NOTES

Page 29. — (1) Willart ou Vuillart, voisin de Racine dans la rue des Maçons.

— (2) Le *combat de Luxembourg* : la victoire de Leuze (18 septembre 1691).

Page 31. — (1) *Helvétius*. C'était un médecin hollandais, grand-père de l'auteur du livre de *l'Esprit* et dont une poudre contre les dysenteries avait alors une grande célébrité.

Page 32. — (1) *M. Chapelier*, un ecclésiastique, alors précepteur de Jean-Baptiste.

Page 40. — (1) Il s'agirait d'une épigramme faite à propos de la querelle sur les Anciens et les Modernes.

Page 41. — (1) Marie-Catherine et Anne, élèves aux Ursulines de Melun où Anne fit plus tard profession.

Page 42. — (1) *Un des meilleurs amis que j'aie au monde* : Nicole.

Page 44. — (1) *La victoire* : la victoire de la Marsaille, remportée par Catinat.

Page 49. — (1) *Le chancelier* : Louis Boucherat.

- (2) *Mademoiselle de la Chapelle* : une petite nièce de Boileau.
- Page 51. — (1) Jean-Baptiste, qui venait d'être nommé gentilhomme ordinaire du roi, était en pension chez M. Vigan.
- Page 54. — (1) Fils de M. Félix, premier chirurgien du roi.
- Page 61. — (1) *Votre sœur* : Marie-Catherine.
- Page 62. — (1) *M^{me} de Noailles* : mère de l'archevêque de Paris.
- Page 64. — (1) *M. de Castigny*. Premier commis des affaires étrangères dans le bureau de qui Jean-Baptiste travaillait.
- Page 65. — (1) *M. Moreau*, Valet de chambre du duc de Bourgogne. La charge était celle de contrôleur général de la maison du roi. Félix l'acheta pour son fils.
- Page 68. — (1) M. de Cély, chargé d'apporter à Louis XIV la nouvelle de la signature du traité de Riswick, n'arriva qu'après que le roi la savait déjà. — J.-B. Racine était envoyé par M. de Torcy auprès de l'ambassadeur extraordinaire de France à La Haye : M. de Bonrepaux.
- Page 69. — (1) *Un homme* : le P. Quesnel.
- Page 70. — (1) *de son palais brûlé*. Le palais de Cambrai avait brûlé en février 1697.
- Page 72. — (1) *pour ma taxe*. Taxe à verser par les secrétaires du roi maintenus en charge après la

réforme de 1697. C'est au sujet de cette taxe que Racine écrivit à M^{me} de Maintenon la lettre dont il est question au sujet de sa prétendue disgrâce.

Page 73. — (1) *M. de Bonac* : le marquis de Bonac, neveu de l'ambassadeur Bonrepaus.

Page 74. — (1) *M. de Corneille*, également gentilhomme ordinaire du roi. C'était un parent du grand Corneille.

Page 77. — (1) Port-Royal des Champs.

Page 80. — (1) *un homme* : toujours le P. Quesnel.

Page 81. — (1) Les plénipotentiaires de Ryswick furent MM. de Harlay, de Crécy et Callières.

Page 83. — (1) *trente pistoles d'Espagne* : environ 450 francs.

Page 87. — (1) *Milord Portland*. Ambassadeur extraordinaire d'Angleterre. Il était conduit par le maréchal de Boufflers.

Page 90. — (1) *Le mariage du comte d'Ayen* : Il épousa le 1^{er} avril Françoise d'Aubigné, nièce de M^{me} de Maintenon.

Page 95. — (1) *Fanchon*. Jeanne-Nicole-Françoise Racine, âgée alors de douze ans.

Page 96. — (1) *M. Maréchal* : chirurgien de la Charité, successeur de Félix.

Page 101. — (1) *l'Apologie des Lettres Provinciales* du bénédictin dom Mathieu Petit-Didier.

Page 102. — ⁽¹⁾ *l'évêque de Sébaste* : Pierre Code. Il fut déposé en 1704 par Clément XI pour refus de signer le formulaire d'Alexandre VII.

Page 104. — ⁽¹⁾ *Rousseau* : arrêté à propos de l'affaire du quiétisme.

— ⁽²⁾ *l'abbé de Coadelec* ou Coadlet. Le roi le raya après l'avoir nommé. On ignore pour quelles raisons. Saint-Simon prétend que ce prêtre dut sa chute à l'envie de l'abbé de la Chatre, aumônier du roi.

Page 109. — ⁽¹⁾ *La Champmeslé* : elle était morte la veille.

Page 120. — ⁽¹⁾ Prière de la fin du *Bréviaire*, à l'usage des voyageurs.

Page 135. — ⁽¹⁾ *Le grand prieur* : Philippe de Vendôme, frère du duc et arrière-petit-fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.

Page 139. — ⁽¹⁾ *Le pur Amour*. C'était sans doute une réfutation de Fénelon parue en Hollande (cf. Mesnard, VII, p. 273, n. 5).

Page 140. — ⁽¹⁾ *les magnificences de M. l'ambassadeur* : l'entrée de Bonrepaux à La Haye le 19 août.

Page 143. — ⁽¹⁾ *Votre tante* : Agnès de Sainte-Thècle Racine, abbesse de Port-Royal.

Page 154. — ⁽¹⁾ On sait que Jean-Baptiste avait songé, par une vocation enfantine, à se faire chartreux.

Page 161. — (1) *Bort*, secrétaire de M. de Bonrepaux.

Page 162. — (1) Anne Racine venait de faire profession chez les Ursulines.

Page 163. — (1) *M. Marguery*, un perruquier... Jean-Baptiste était au moment de porter perruque.

— (2) Jean-Baptiste retournait à Paris avec l'ambassadeur extraordinaire qui y arriva le 12 décembre.

Page 164. — (1) Il faut noter ce goût, très vif et singulier pour son temps, que Racine avait pour le thé.

Page 171. — (1) Jean Dessaint, libraire.

Page 172. — (1) Jean-Baptiste Rousseau, admirateur et critique ultra-laudatif du poème de Louis Racine : *La Religion*. Il faut admirer comment l'excellent homme et le naïf poète qu'était Louis a escamoté les acerbes remarques de son frère en n'en donnant qu'une minime partie. (LOUIS RACINE, *Œuvres*, éd. de 1808, t. I, pp. 475-479.)

Page 174. — (1)

Ovide est quelquefois un Socrate en discours :
Socrate dans ses mœurs, est souvent un Ovide.

(*La Religion*, chant VI, v. 198-199).

— (2) La satire : *De l'Equivoque*.

Page 177. — (1) Jeu de mots sur *sus* (porc) et *cœdere* (tuer).

Page 178. — (1) Le P. Thomassin de l'Oratoire, érudit et compilateur, ne mérite nullement le mépris

dont l'accable ici J.-B. Racine qui voit surtout en lui un transfuge de Port-Royal.

— (2) « d'un abominable livre » : *Les Questions d'Aulnay*.

Page 184. — (1) M. Mesnard conclut « de plusieurs passages de cette lettre qu'entre elle et la lettre précédente, il y en a plusieurs autres qui nous manquent ». Il est possible. Toutefois cette lettre précédente, en tant que sévérité, n'était déjà pas mal.

Page 186. — (1) P. T... Sans doute le Père Tournemine.

Page 189. — (1) La guerre de la succession d'Autriche.

Page 190. — (1) Il s'agit de l'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, paru à Cologne en 1742. Les fils de Racine, explique M. Mesnard (t. VII, p. 334, n. 7), étaient vivement contrariés par l'impression d'un livre propre à réveiller contre leur famille « les accusations de jansénisme ». La 2^e partie de cet ouvrage ne fut imprimée qu'en 1767. (cf. Mesnard, t. IV, p. 375).

Page 192. — (1) Daguesseau.

Page 194. — (1) J.-B. Racine, dit M. Mesnard (VII, p. 336, n. 4), « fait peut-être allusion à l'histoire du manuscrit du *Banquet de Platon*, dérobé dans ses tiroirs par l'abbé d'Olivet » (cf. MESNARD, t. V, p. 427).

Page 196. — (1) « ma sœur de Variville » : Élisabeth Racine.

— (2) Anne Racine, fille aînée de Louis, élevée à Notre-Dame de Variville, près de sa tante Élisabeth.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	11
LETTRES DE RACINE A SON FILS	29
LETTRES DE JEAN-BAPTISTE RACINE A LOUIS RACINE.	169
NOTES.	197

LA COLLECTION DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS
EST IMPRIMÉE PAR
FRÉDÉRIC PAILLART
IMPRIMEUR A ABBEVILLE
(SOMME), SUR VÉLIN
PUR CHIFFON DES PAPETERIES
D'ANNONAY ET DE RENAGE

PQ
1901
L4
1922

Racine, Jean Baptiste
Lettres à son fils

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
